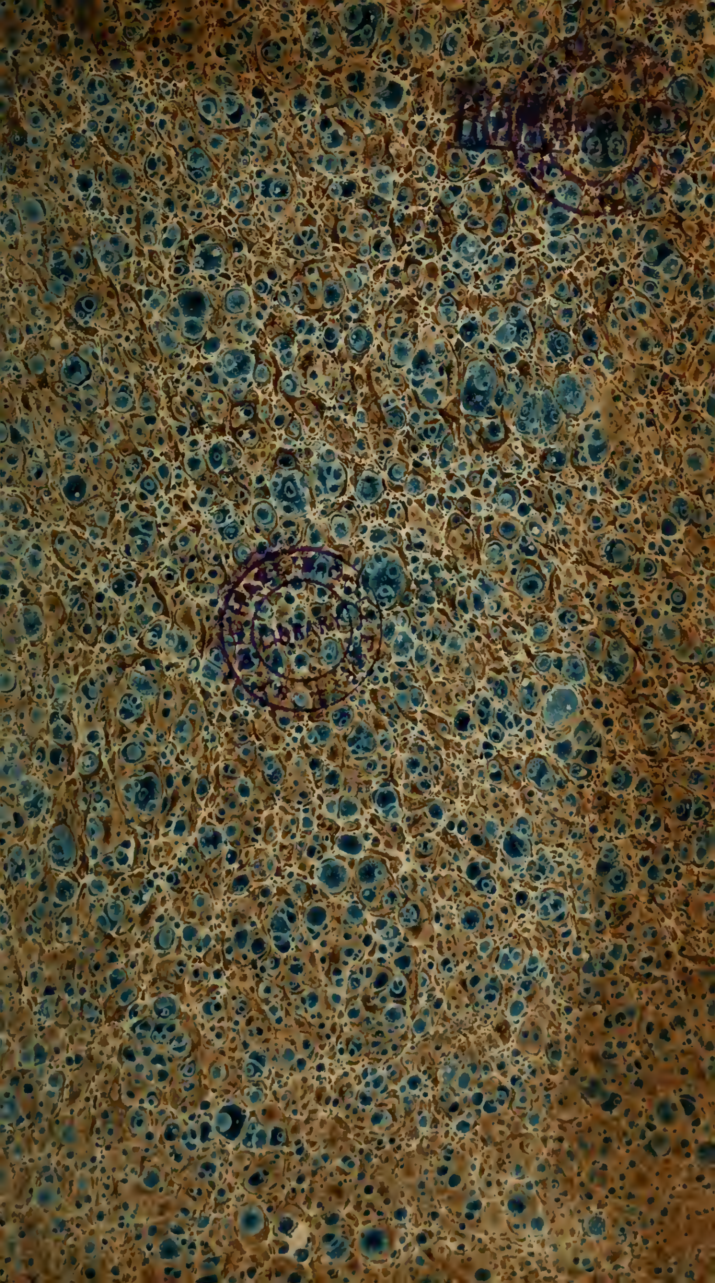

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01938894 1





John Farrell Coffee

LA
POSTULANTE
ET
LA NOVICE
ÉCLAIRÉES SUR LEUR VOCATION.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Denis Auguste, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, archevêque de Paris.

Nous avons approuvé et approuvons, par ces présentes, un livre d'instruction religieuse, de format in-12, ayant pour titre : *La Postulante et la Novice éclairées sur leur vocation, ou la vraie et la fausse vocation mises en évidence par un prudent examen et par les épreuves du noviciat*, lequel a été soumis à notre examen par M. l'abbé Leguay, chanoine honoraire de Bayeux et directeur de plusieurs communautés de notre diocèse. Cet ouvrage nous a paru fort utile aux personnes à qui il est destiné, et nous leur en recommandons la lecture d'une manière spéciale.

Donné à Paris sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 11 mars 1842.

DENIS, ARCH. DE PARIS.

Par mandement de Monseigneur
l'archevêque de Paris,

E. ÉGLÉE, chan. sec.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Le livre intitulé *La postulante et la Novice éclairées sur leur vocation*, par M. l'abbé Leguay, ancien curé et chanoine honoraire du diocèse de Bayeux, nous paraît justifier pleinement son titre, et nous la croyons très-propre à atteindre le but important que s'est proposé son pieux auteur.

Nous nous empressons de recommander la lecture de cet ouvrage aux communautés religieuses de notre diocèse.

Donné à Bayeux, le 11 avril 1842.

† L. F., évêque de Bayeux.

Paris. — Typographie de FIRMIN DIDOT frères, rue Jacob, 56.

LA POSTULANTE

ET

LA NOVICE

ÉCLAIRÉES SUR LEUR VOCATION,

OU LA VRAIE ET LA FAUSSE VOCATION MISES EN ÉVIDENCE PAR UN PRUDENT EXAMEN ET PAR LES ÉPREUVES DU NOVICIAT;

PAR M. L'ABBÉ LEGUAY,

ANCIEN CURÉ, CHANOINE HONORAIRE ET DIRECTEUR DE PLUSIEURS COMMUNAUTÉS A PARIS.

Avec approbation de Mgr. l'Archevêque de Paris
et de Mgr. l'Évêque de Bayeux.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS.

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,

Ci-devant rue du Pot de Fer Saint-Sulpice, 8.

1848.

LA POSTULANTE

ET

LA NOVICE

ÉCLAIRÉES SUR LEUR VOCATION.

INTRODUCTION.

Le choix d'un état de vie est pour l'homme d'une bien grande importance; car ce choix peut devenir pour lui le principe d'un bonheur ou d'un malheur temporel et éternel.

Dieu veut le salut de tous les hommes; mais il entre dans les desseins de sa sagesse de les y conduire par des voies différentes, et cette différence est nécessaire à l'existence de la société : car si tous les hommes marchaient par la même voie, s'ils embras-

saient tous le même état de vie, ils ne pourraient se prêter le secours mutuel qui résulte des professions diverses, secours qui leur est indispensablement nécessaire. Mais en appelant chacun à un état de vie particulier, Dieu lui accorde, pour opérer son salut, des grâces en rapport avec cet état, et non celles qui sont nécessaires dans un autre; d'où il résulte que celui qui ne consulte point Dieu sur l'état qu'il doit embrasser, ou qui résiste à sa volonté après l'avoir connue, en entrant dans un état auquel il n'est point appelé, s'expose à être privé de grâces dont il a besoin, et à se précipiter dans l'abîme.

Mais s'il est nécessaire de consulter Dieu et de suivre son inspiration, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'embrasser un état qui impose de grands sacrifices, des obligations nombreuses, pénibles, et où par conséquent on a besoin de grâces spéciales et plus abondantes. Or, tel est l'état religieux, où l'on doit, suivant l'oracle de l'Évangile, se re-

noncer continuellement soi-même et porter la croix tous les jours de sa vie à la suite du Sauveur. Cependant plusieurs embrassent ce saint état sans y avoir suffisamment réfléchi.

Trois choses nous ont frappé dans la conduite des personnes qui entrent en religion : le peu de connaissance qu'elles ont de la vie qu'elles quittent et de celle qu'elles embrassent, le peu de soin qu'elles mettent dans l'examen de leur vocation, le peu de zèle avec lequel elles éprouvent leur vocation.

1° Beaucoup de jeunes personnes quittent le monde sans s'être suffisamment convaincues de la vanité de ses richesses, de ses honneurs et de ses plaisirs; sans s'être suffisamment pénétrées de l'étendue des périls auxquels l'innocence y est exposée, des difficultés qu'on éprouve pour y opérer son salut; et elles entrent en religion sans s'être formé une juste idée de la nature du bonheur que la religion procure à l'homme, des

sacrifices qu'elle lui impose, et des épreuves que l'on y rencontre : leur démarche n'est donc point le résultat de la réflexion et d'une conviction solidement établie. Aussi, aux premiers mouvements d'une joie passagère succèdent trop souvent en elles l'étonnement et la tristesse, lorsqu'elles viennent à mesurer d'un œil calme et attentif toute la portée de cette démarche. Alors l'ennemi du salut, profitant du trouble qu'elles éprouvent, leur peint sous les couleurs les plus vives les avantages de la fortune, le charme des plaisirs et l'éclat des honneurs du siècle; il leur peint sous des traits mensongers les douceurs de la liberté qu'elles ont perdue, le bonheur dont elles pourraient jouir au sein de leurs amis et de leurs proches, le bien qu'elles pourraient faire dans le monde, les bons exemples qu'elles y pourraient donner, les œuvres pieuses auxquelles elles pourraient s'y livrer: en un mot il leur montre tout, riant, doux, avantageux dans le monde, et tout,

triste, sombre, accablant dans le cloître. Elles tombent dans un profond découragement, regardent en arrière et ne marchent plus dans la voie de la vertu que d'un pas languissant et incertain.

2° Beaucoup de jeunes personnes quittent le monde et entrent en religion sans avoir examiné leur vocation d'une manière assez sérieuse. Elles sont entraînées à cette démarche par le feu de leur imagination, par je ne sais quel empressement naturel qui ne peut supporter les salutaires délais que la prudence inspire ; elles ne veulent suivre d'autre guide qu'un aveugle penchant à faire leur volonté. Puis plus tard, rencontrant, comme nous venons de le dire, des amertumes, des tentations, des sacrifices continuels, là où elles s'étaient imaginé être à l'abri de toutes les épreuves, nager au sein de continuelles délices, et n'avoir à payer à Dieu d'autre tribut que celui de la contemplation et de l'amour, elles commencent à douter si réellement Dieu les avait appelées

à l'état religieux, et tombent dans une anxiété qui répand le fiel et l'amertume sur tous leurs moments.

3° Enfin, beaucoup de jeunes personnes embrassent la vie religieuse sans avoir suffisamment éprouvé leur vocation. Il ne suffit pas, pour contracter avec sécurité les engagements sérieux qui résultent de la profession religieuse, d'avoir, avant d'entrer dans le cloître, consulté, prié, senti même l'impulsion de la grâce ; il faut encore avoir, pendant le temps des épreuves du noviciat, correspondu à la grâce ; il faut pendant ce temps précieux avoir dompté ses passions, s'être formé aux vertus austères du cloître, à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, à l'humilité, à la régularité, à la vie spirituelle et intérieure ; il faut, en un mot, s'être brisé au joug de la vie religieuse, de telle sorte que l'on puisse se dire avec assurance : J'ai essayé mes forces ; je connais toute l'étendue des obligations que je vais contracter ; avec la grâce je pourrai les accomplir.

Mais, faut-il le dire, loin de suivre une conduite si prudente et si sage, plusieurs mettent tous leurs soins à dissimuler leurs passions; semblables à ces fiancées qui, désirant obtenir la main de celui dont elles convoitent l'alliance, cachent leurs défauts et affectent des vertus qu'elles n'ont point. Elles portent par contrainte, sans esprit de foi et sans amour, un joug qu'elles ont soin d'adoucir en secret, lorsqu'elles le peuvent faire sans se compromettre, se promettant bien de l'adoucir davantage encore lorsqu'elles ne seront plus exposées à une expulsion qu'elles redoutent. Ces dispositions funestes, qu'elles cachent avec tant de soin, quelquefois elles ne s'en rendent pas compte à elles-mêmes, tant leur aveuglement est grand. D'autres, plus droites, mais non moins faibles, ne combattent leurs passions, pendant le temps de leur noviciat, qu'avec mollesse et sans succès. Elles s'adonnent à quelques-unes des pratiques de la vie religieuse; mais continuellement elles tombent dans

mille infidélités volontaires, font mille chutes réfléchies, se traînent péniblement dans la pratique des vertus où elles devraient courir et voler, se promettant plus de courage et de succès lorsqu'elles auront franchi le pas décisif.

Ces deux sortes de personnes parviennent trop souvent dans de si tristes dispositions à la profession religieuse, et alors les premières se montrent bientôt sans déguisement ce qu'elles sont, et secouent le joug, ainsi qu'elles se l'étaient promis ; mais, en même temps qu'elles deviennent la croix de leur monastère, elles portent elles-mêmes la croix la plus pesante, obligées qu'elles sont de vivre dans un état auquel elles n'étaient point appelées, et qui ne laisse pas d'être un pesant fardeau pour celles même qui n'en remplissent point ou n'en remplissent qu'imparfaitement les devoirs. Pour les autres, n'ayant point profité des grâces de leur noviciat, elles continuent, après la profession, à se traîner dans la voie de la vertu :

car trop souvent on continue comme on a commencé. Elles deviennent, par leur tiédeur et leurs infidélités continuelles, le scandale de leurs sœurs, et passent, accablées sous un joug qu'elles ne se sont point accoutumées à porter avec ferveur et amour des jours abreuvés de fiel et d'amertume.

Le désir de tarir la source d'un si grand mal nous a déterminé à composer cet ouvrage; car le mal que nous signalons n'est point sans remède : il ne l'est pas d'abord pour celles qui n'ont point encore contracté des engagements indissolubles. Elles doivent se repentir, réfléchir, prier et suivre la voie que nous leur traçons dans cet ouvrage. Elles répareront ainsi, autant qu'il est en elles, leurs fautes passées; Dieu les oubliera et leur accordera la bienveillance et les grâces dont jusqu'ici elles s'étaient montrées indignes, et elles marcheront avec fidélité dans la voie qu'il leur aura signalée, ou bien enfin, si elles ne se croient point appelées, elles rentreront dans le siècle.

Le mal n'est pas sans remède pour celles même qui déjà auraient contracté des liens indissolubles. Qu'elles se convertissent; qu'elles crient vers Dieu; qu'elles se fassent tracer par un directeur éclairé la voie qu'elles doivent suivre; qu'elles lisent cet ouvrage, où elles trouveront des conseils appropriés à leurs besoins. Dieu, toujours miséricordieux, oubliera également leurs infidélités; il se laissera fléchir, et leur accordera des grâces afin qu'elles ne périssent point dans l'état saint où elles se sont imprudemment engagées.

Nous avons aussi eu en vue dans cet ouvrage les âmes fidèles qui sont entrées en religion par suite d'une vocation vraiment divine. Ces âmes dociles et zélées, dont le nombre est grand encore, malgré le malheur des temps, y trouveront les moyens de s'affermir dans leur vocation et de se former à la perfection du saint état qu'elles se proposent d'embrasser.

Nous avons divisé cet ouvrage en trois

parties. Dans la première, nous faisons préluder en quelque sorte la néophyte à l'examen de sa vocation par une connaissance approfondie de la vie du monde et de la vie religieuse. Dans une série de dix-huit chapitres nous mettons ces deux vies en parallèle, et faisons ressortir ce qu'elles ont de bon, d'utile et de dangereux, afin de mettre celle qui est appelée à faire un choix à portée de le faire avec connaissance de cause et avec une entière conviction. Dans la seconde partie nous suggérons à la néophyte les moyens qu'elle doit prendre pour connaître sa vocation. Enfin, dans la troisième partie nous lui présentons les moyens qu'elle doit prendre pour l'éprouver et se préparer dignement à contracter les engagements qu'impose la profession religieuse.

PREMIÈRE PARTIE.

La Néophyte préludant à l'examen de sa vocation par une étude approfondie de la vie religieuse et de la vie du monde.

Lorsque, dans une affaire d'une grande importance, nous sommes appelés à faire un choix entre deux objets, nous ne prenons parti pour l'un ou pour l'autre qu'après les plus mûres réflexions : et sur quoi roulent nos réflexions? sur les objets mêmes dont l'un doit obtenir notre préférence. Nous les envisageons sous toutes leurs faces; nous en considérons la nature, le prix, la durée, les avantages et les inconvénients. Dans la crainte d'être induits en erreur, nous ne nous en rapportons pas à nos propres lumières : nous consultons des personnes sages et éclairées; nous interrogeons même l'expérience de ceux qui nous ont précédés; nous cherchons dans leur conduite et dans les leçons qu'ils nous ont laissées de nouveaux moyens de nous éclairer, et nous ne nous déterminons qu'après avoir réuni tous les moyens qui peuvent rendre notre conviction entière et parfaite.

Le choix qu'une jeune personne est appelée à faire entre la vie religieuse et la vie du monde étant pour elle de la plus grande importance, puisqu'il s'agit de son bonheur temporel et éternel, elle ne doit aussi se déterminer pour l'une de ces deux vies qu'après les plus mûres réflexions. Elle doit étudier à fond la nature, les avantages et les inconvénients de ces deux vies si différentes, et les envisager sous toutes leurs faces; elle doit consulter, interroger, épuiser les moyens qui sont à sa disposition pour s'éclairer, et ne se déterminer dans son choix qu'après être parvenue, autant que possible, à une conviction entière et parfaite. Nous nous efforcerons de l'aider à atteindre ce but en lui mettant sous les yeux, dans une série de chapitres, un tableau fidèle de la vie religieuse et de la vie du monde, sans lui rien cacher des avantages ou des inconvénients qu'elles offrent à celles qui en font l'objet de leur choix. Ce moyen nous a paru éminemment propre à tarir la source de funestes illusions et de regrets inutiles, dont plusieurs de celles qui se proposent d'embrasser la vie religieuse pourraient devenir les victimes.

CHAPITRE I.

LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

La pauvreté religieuse impose à celle qui l'embrasse l'obligation rigoureuse de renoncer aux biens de la terre; de se contenter, pour le vêtement, d'étoffes simples et grossières; pour la nourriture, d'aliments communs; de retrancher en tout le superflu, et de se borner au nécessaire : elle lui impose même l'obligation, dans ce simple nécessaire, de ne rien recevoir, rien garder, rien donner, rien prêter, rien emprunter, rien détériorer, rien détruire, rien s'approprier, même des biens du monastère, sans la permission des supérieurs (*Voie de la perfection*, p. 25).

Cette pauvreté a sans doute quelque chose de répugnant pour notre nature si indépendante, si avide des biens périssables, du luxe et de la mollesse; mais elle met un frein utile à des passions qui tendent à opprimer notre liberté et à nous asservir; elle nous rapproche

des desseins du Créateur, qui, en mettant les biens de la terre à notre disposition, s'est proposé de pourvoir à nos besoins, et non de satisfaire les désirs immodérés de notre nature corrompue ; enfin, comme nous le verrons bientôt, elle nous obtient des mérites immenses pour le ciel.

La pauvreté religieuse d'abord n'est ni aussi dure ni aussi accablante qu'on se l'imagine. Que manque-t-il, en effet, à une religieuse dans son monastère, pour le logement, pour le vêtement et pour la nourriture? De quels soins, de quels soucis n'est-elle pas exempte sur ce point? Les religieuses, dit Rodriguez, ont tout ce qu'il leur faut, sans avoir besoin de se mettre en peine si les choses coûtent cher ou non, si l'année est bonne ou mauvaise; et elles vivent, pour parler comme l'apôtre, comme n'ayant rien et possédant tout. Vous avez, ajoute-t-il, quitté une maison pour Jésus-Christ, et vous en avez maintenant une ou plusieurs, beaucoup plus vastes, pour celle que vous avez quittée. Des richesses : n'en avez-vous pas beaucoup plus dans la religion que vous n'en possédiez? Vous y êtes plus les maîtresses des choses de la terre que ceux qui les possèdent; car ils en sont les esclaves et non les maîtres. Vous avez quitté quelques personnes qui vous servaient, ou peut-

être même n'en aviez-vous pas; et vous en trouvez ici un grand nombre qui sont occupées tout le jour à votre service : l'une vous sert de procurâtrice, l'autre de portière, l'autre de cuisinière, l'autre d'infirmière, l'autre de lingère, etc. Est-ce donc là une pauvreté bien accablante?

Cette pauvreté, si toutefois on peut la nommer telle, dit Bossuet, puisqu'on ne manque de rien de nécessaire, est pourtant ce qui effraye! Qu'il est léger, qu'il est doux ce joug! Quelle commodité de trouver tout dans la maison où l'on se renferme pour toute sa vie, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir aucun risque de perdre, sans avoir besoin de gagner; enfin, étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donne souvent plus de peine qu'il ne procure de plaisir! Qu'est-ce qui pourrait se vanter d'en trouver autant dans sa famille? Qu'est-ce qui ne serait pas plus pauvre au milieu du monde qu'on ne l'est en se dépouillant de tout dans un monastère!

En effet, outre que les richesses de la terre, quelque abondantes qu'on les suppose, sont impuissantes pour nous rendre heureux, ainsi

que nous le reconnaîtrons bientôt, combien dans le monde parviennent à les obtenir? combien parmi celles qui embrassent la vie religieuse seraient parvenues à les obtenir? combien peut-être seraient demeurées dans la classe indigente, où, sans faire vœu de pauvreté, on en supporte les privations et les rigueurs d'une manière bien plus pénible que dans le cloître? combien, au moins, seraient demeurées dans la classe ouvrière, où il faut pourvoir à ses besoins par un travail accablant, que souvent même on a peine à se procurer, et où il faut se nourrir d'un pain qu'on ne peut approcher de sa bouche qu'après l'avoir arrosé de ses sueurs? Oui, les trois quarts des personnes du monde vivent, sans s'y être astreintes par vœu, dans une pauvreté plus rigoureuse et plus pénible que celle du cloître.

Ajoutons que la pauvreté religieuse ne demeure pas sans compensation pour celles qui l'embrassent. Que de sacrifices ne s'impose-t-on pas au milieu du. monde, dans l'espérance d'un plus grand bien, quoique périssable, que l'on espère obtenir? Voyages, travaux, fatigues, privations, rien ne coûte, pourvu que l'on ait l'espoir de parvenir à ses fins. Mais combien l'âme religieuse n'est-elle pas elle-même encouragée dans les sacrifices que lui impose la pau-

vreté qu'elle embrasse, par l'espérance des biens qui doivent en être la récompense? car elle ne renonce à des biens imparfaits et périssables que pour s'assurer la possession de biens parfaits et impérissables.

Le jeune homme de l'Évangile qui aspirait à la perfection, dit Rodriguez, s'en alla fort affligé lorsque Jésus-Christ lui eut dit que pour être parfait il devait vendre tout ce qu'il possédait et le donner aux pauvres. Il avait tant d'attachement à ses richesses, qui étaient considérables, qu'il n'eut pas le courage de les quitter. Or, afin qu'il ne nous en arrive pas autant, et que nous ayons la force de renoncer à toutes les choses de la terre, Jésus-Christ nous montre la grandeur de la récompense réservée à ce détachement absolu : *Bienheureux*, dit-il, *les pauvres d'esprit*, *parce que le royaume des cieux est à eux.*

Saint Bernard remarque que Jésus-Christ ne parle pas ici comme dans les autres béatitudes : il ne dit point que *le royaume des cieux leur appartiendra*, mais *qu'il leur appartient déjà :* en effet, quoiqu'ils ne le possèdent pas encore, il ne laisse pas d'être à eux, puisqu'ils l'ont acheté par l'abandon de tous les biens du monde. *Le royaume du ciel*, dit Jésus-Christ, *est semblable à un marchand qui cherche de belles perles*, *et qui*, *en*

ayant trouvé une, s'en va, vend tout ce qu'il a et l'achète. Or, de même que cette perle est à ce marchand, parce qu'il l'a achetée de son argent; de même le royaume du ciel est aux pauvres volontaires, parce qu'ils l'ont acheté au prix de tout leur bien.

Mais la récompense que le Fils de Dieu promet aux pauvres volontaires ne se borne pas là; il leur promet quelque chose de plus. Il y a des degrés de gloire et de dignité dans le ciel, comme il y a des degrés de gloire et de commandement parmi les hommes, et le Sauveur promet aux pauvres volontaires de les élever dans le ciel au degré le plus éminent. Lorsque le jeune homme dont nous avons parlé se fut retiré, le Sauveur fit observer à ses disciples combien il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume du ciel : alors saint Pierre, prenant la parole, dit au Sauveur : *Nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera donc notre récompense? En vérité, je vous le dis,* répondit Jésus-Christ, *dans le temps de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous qui m'avez suivi serez également assis sur douze trônes pour juger les douzes tribus d'Israel.* Ces paroles du Sauveur s'appliquent, d'après le sentiment des saints, à tous ceux et celles qui, imitant la pauvreté volontaire des apôtres, et s'y enga-

geant par vœu, meurent ensuite dans l'état de grâce. Saint Augustin, saint Grégoire et le vénérable Bède assurent qu'au jour du jugement ils seront tous assis devant le tribunal de Dieu, moins pour être jugés que pour juger avec Jésus-Christ, et leur appliquent ces paroles d'Isaïe : *Le Seigneur viendra avec les vieillards et les princes de son peuple.*

Voilà les biens promis à celles qui embrassent la pauvreté religieuse, et dont la possession est assurée indistinctement à toutes celles qui s'imposent les sacrifices prescrits pour les obtenir ; biens parfaits, infinis, qui satisferont entièrement l'âme, qui rempliront totalement le cœur ; biens solides et à l'abri de tous les revers, que toutes les puissances réunies de la terre et de l'enfer ne sauraient nous arracher contre notre volonté, et que la mort même ne saurait nous ravir, mais dont, au contraire, elle nous met en possession ; biens impérissables, éternels comme Dieu, qui en est le créateur et le distributeur ; biens que les apôtres ont acquis avec joie au prix de tant de travaux, de sueurs, de privations et de sacrifices ; les solitaires et les anachorètes, au prix de tant de pénitences et d'austérités ; les vierges, au prix de tant de luttes et de combats ; les confesseurs, au prix de tant d'épreuves et de souffrances ; les mar-

tyrs, au prix de tout leur sang; que tous les saints enfin ont préférés à ce que le monde offre de plus précieux et de plus attrayant. Ces biens ne sont-ils pas mille fois préférables à ceux que l'on quitte dans le monde, lorsqu'on embrasse la pauvreté religieuse ?

CHAPITRE II.

LES RICHESSES DU MONDE.

Quels sont les objets auxquels on donne le titre pompeux de biens, de fortune, de richesses ? Ce sont l'or, l'argent, les propriétés : mais cet or, cet argent, ces propriétés, ne sont que de la terre un peu plus ou moins commune, un peu plus ou moins grossière. Or, la terre peut-elle remplir, peut-elle satisfaire l'âme et le cœur de l'homme ?

L'âme raisonnable, dit saint Bernard, peut bien être occupée par les choses de la terre, mais elle ne peut jamais en être remplie; loin d'éteindre sa soif, elles la rendent plus ardente. *L'avare*, dit le sage, *ne sera jamais rempli d'ar-*

gent : plus il en possédera plus il désirera en posséder, jamais il n'en sera rassasié. Il en est de même de tous les autres biens terrestres et passagers. Et savez-vous, ajoute le saint, pourquoi ces biens ne peuvent rassasier l'âme ? C'est qu'ils ne sont pas sa nourriture naturelle et véritable. De même que l'air et le vent ne peuvent servir d'aliment à notre corps, et que l'on considérerait comme un insensé celui qui, pressé par la faim, dilaterait sa bouche pour recevoir l'air, espérant par là recouvrer ses forces ; de même ce serait une insigne folie de s'imaginer que notre âme, qui est un pur esprit, puisse jamais être rassasiée par des objets sensibles et corporels. Elle peut bien en être comme enflée, mais il est impossible qu'elle en soit rassasiée, parce que ce n'est point une nourriture qui lui soit propre. Donnez à chacun ce qui lui convient ; au corps une nourriture corporelle, et à l'esprit une nourriture spirituelle ; car la justice est le pain de l'âme, et il n'y a d'heureux que ceux qui en sont affamés, parce qu'il n'y aura qu'eux de rassasiés.

Ce qui prouve invinciblement que les richesses ne rassasient point l'âme, c'est que plus on en possède plus on en veut posséder ; à un désir satisfait succède un autre désir plus vaste et plus ardent, à un besoin succède un autre besoin.

Aussi le prophète Isaïe compare-t-il ceux qui cherchent dans la possession des richesses la satisfaction de leurs désirs, à un homme altéré qui, dans l'illusion d'un songe, approche mille fois ses lèvres d'une coupe qu'il s'imagine tenir entre ses mains, sans pouvoir étancher la soif qui le dévore. Ils approchent en effet mille fois leurs lèvres de la coupe des biens périssables, ils boivent à longs traits, et demeurent toujours altérés.

Entrez, dit Bossuet, dans les familles de la plus haute condition ; pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misère ; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues nécessaires, des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir ; on souffre, et on cache sa souffrance ; non-seulement on est pauvre, selon sa condition, mais pauvre honteux, et l'on fait souffrir d'autres pauvres. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre, voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain.

Si nous pouvions interroger tous ceux auxquels la Providence a distribué les biens de la fortune, ils nous diraient que ce tableau n'a rien

d'exagéré ; que ces biens n'ont point satisfait leurs désirs, et qu'au milieu d'eux ils éprouvent une véritable indigence. Écoutons au moins le témoignage d'un des plus grands favoris de la fortune, Salomon : revêtu de la pourpre royale, assis sur un des plus beaux trônes de l'univers, environné de tout ce qui, suivant le monde, est le plus capable de rendre l'homme heureux, il avoue que tout n'est que vanité.

J'ai, dit-il, réuni les plus vastes domaines, j'ai fait élever les plus somptueux palais, j'ai accumulé tous les honneurs sur ma tête, je n'ai rien refusé aux désirs de mon cœur : après avoir répandu bien des sueurs pour élever ainsi l'édifice de mon bonheur, j'ai cru que je serais heureux ; mais m'étant tourné vers ces objets, et ayant cherché dans leur possession la satisfaction des désirs de mon cœur, je n'y ai trouvé que vide, misère et affliction d'esprit, et j'ai dit : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité !*

Mais si nous considérons la fragilité des biens de la terre, nous en reconnaîtrons mieux encore la vanité. Hélas ! au moment où leur possession nous paraît le mieux assurée, ils nous échappent ! une injustice, un simple revers suffit pour nous les ravir et nous plonger dans l'indigence ! de tristes exemples nous le prouvent chaque jour. En supposant même que nous en puissions

jouir en paix jusqu'au terme de notre carrière, ne faut-il pas au moins, après les avoir péniblement amassés, après les avoir conservés au milieu de tant de soins et d'inquiétudes, les abandonner en mourant, sur le bord de la tombe? Ne faut-il pas descendre dans cette triste tombe sans en emporter la moindre parcelle? Transportons-nous près du lit du riche mourant; demandons-lui ce qu'il pense de son or, de son argent, de ses possessions, il nous dira avec Salomon : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!*

Cependant ces richesses fragiles et périssables, ces richesses si impuissantes à satisfaire les désirs de notre cœur, sont toujours recherchées avec une avidité qui tient du délire et de la folie. Depuis plus de six mille ans les hommes sont trompés dans leur attente, et forcés, après avoir amassé ces biens au prix de tant de sueurs et de fatigues, d'avouer avec Salomon *qu'ils ne trouvent dans leur possession que vide, misère et affliction d'esprit;* et toujours ils les poursuivent avec une égale ardeur.

Promenons nos regards sur la vaste scène du monde, contemplons cette foule immense d'hommes qui la couvrent; voyons-les s'agiter de toutes parts, courir, se rechercher, se fuir, se devancer, se supplanter comme autant d'athlètes

intrépides, qui prétendent remporter quelque palme d'une grande valeur; voyez ces autres qui, n'avançant point à leur gré en suivant la route commune, s'élancent à travers les mers, oubliant les dangers du naufrage, et volent en un clin d'œil d'un bout à l'autre du monde : que cherchent-ils? les richesses, les biens de la terre.

Si du moins tous ceux qui les recherchent, ces biens éphémères, parvenaient à les obtenir : mais, hélas! sur mille qui les poursuivent avec une ardeur toujours extrême, en est-il cent qui y parviennent? Le quart du genre humain est dans l'indigence; le cœur de ceux qui le composent est plein de désirs ardents, et leur esprit rempli de projets de fortune ou au moins d'amélioration de leur sort, et cependant ils sont réduits à tendre la main devant le riche, et à solliciter à sa porte quelque reste de ses somptueux repas pour soutenir leur existence; plus de la moitié du genre humain, condamné à un travail pénible et opiniâtre, cherche dans la culture de la terre ou dans l'exercice de quelque art des moyens d'existence dont la source est à chaque instant sur le point de se tarir. Un petit nombre de privilégiés, sans être heureux, ainsi que nous l'avons reconnu, possèdent seuls les richesses, en attendant qu'un revers ou la

mort vienne les leur enlever et les laisser les mains vides.

Voilà les richesses du monde : rapprochons-les de la pauvreté religieuse, où l'âme, sans soucis, sans tourments, sans inquiétude, abondamment pourvue du nécessaire pour la vie présente, se prépare pour l'éternité des trésors impérissables, auxquels tous peuvent prétendre, sans exception, avec la certitude de n'être jamais trompés dans leurs espérances.

CHAPITRE III.

LA CHASTETÉ RELIGIEUSE.

La chasteté religieuse impose à celle qui l'embrasse l'obligation d'éviter tout désordre extérieur, et même toute pensée et toute affection capables de porter atteinte à l'innocence de son corps, de son esprit et de son cœur, voués à la plus exacte et à la plus rigoureuse continence.

Tout doit donc être chaste dans l'épouse de Jésus-Christ : l'esprit dans ses pensées, le cœur dans ses affections, les yeux dans ses regards

les oreilles dans ce qu'elle entend, la bouche dans ses paroles, les mains dans ses actions, les pieds dans ses démarches. Sa vie doit être un combat continuel pour défendre la vertu de chasteté contre les attaques de la convoitise et de l'esprit de ténèbres, et conserver intact, dans un vase fragile, un trésor si précieux. La chasteté religieuse, comme on le voit, impose des obligations graves et offre des difficultés sérieuses à celles qui l'embrassent : mais pour celles qui y sont appelées de Dieu les obligations qu'impose cette vertu deviennent moins redoutables, et les difficultés qu'elle offre moins sérieuses, parce que Dieu les adoucit par la grâce et par la force qu'il communique à celles qu'il appelle. (*Voie de la perfect.*, p. 37.)

La chasteté, à laquelle les chrétiens sont obligés dans la vie commune, impose elle-même, comme nous le reconnaîtrons dans le chapitre suivant, de très-graves obligations, et offre de très-sérieuses difficultés au milieu du monde ; de sorte qu'on peut dire qu'entre la vie parfaite et la vie commune il y a, relativement à cette vertu, une sorte de compensation; car, si dans la première les obligations sont plus étendues et plus rigoureuses, on y trouve des grâces plus abondantes et moins d'obstacles ; tandis que dans la seconde, si les obligations sont moins

graves et moins étendues, les grâces sont moins abondantes et les obstacles plus grands et plus multipliés.

Mais la chasteté religieuse a des prérogatives qui l'élèvent beaucoup au-dessus de la chasteté commune. Elle est infiniment agréable à Dieu et infiniment méritoire ; elle délivre l'homme de la tyrannie des sens, le rend semblable aux anges et lui procure la paix la plus profonde.

Chaque page de l'Écriture nous révèle l'amour singulier que Dieu porte aux vierges qui lui sont consacrées, et les faveurs singulières qu'il se plaît à leur accorder. Saint Jean nous les représente comme des compagnes fidèles de l'Agneau, qui le suivent partout où il va, et approchent le plus près de son trône. Dans un autre endroit, elles sont appelées les amies, les épouses de Jésus-Christ ; noms glorieux qui montrent combien les vierges sont chères au Sauveur, et combien il se plaît à répandre sur elles ses faveurs les plus précieuses. Une épouse est tout ce qu'est son époux : s'il est roi, elle est reine ; s'il est puissant, elle est puissante ; tendresse, faveurs, tout est pour une épouse, tout est pour une vierge.

Jugeons-en par la charité que Jésus-Christ témoigne à saint Jean, par préférence à tous les apôtres : quand l'Écriture nous parle de lui, c'est particulièrement sous le titre de disciple bien-aimé

qu'elle le désigne ; c'est, nous dit-elle, *le disciple que Jésus aimait.* Et comment l'aimait-il? Jusqu'à le laisser reposer sur sa poitrine, comme pour lui découvrir les secrets de son cœur et mesurer toute l'étendue de son amour pour lui. Quel excès de tendresse ! Et pourquoi cette préférence ? C'est, disent les Pères, que Jésus-Christ voulait distinguer la pureté : toutes ces faveurs étaient la récompense de la virginité que cet apôtre avait toujours gardée. Nous ne rappellerons point l'exemple de la reine des vierges ; on sait les grâces sans nombre que Dieu lui a accordées. Vous êtes pleine de grâce, lui dit l'ange, et en cela vous l'emportez sur toutes les femmes qui seront à jamais bénies. Marie était vierge, c'était assez pour engager Dieu à la choisir pour la mère de son fils et l'enrichir de toutes ces grâces : la virginité est un état si cher au Tout-Puissant, qu'il ne peut lui rien refuser ; et fallût-il des miracles pour conserver une vierge fidèle, il lui en accorderait plutôt que de la laisser tomber, ainsi qu'on l'a vu dans les diverses persécutions suscitées à l'Église.

La chasteté religieuse est aussi méritoire qu'elle est agréable à Dieu. Elle est beaucoup plus méritoire que celle que l'on observe librement dans le monde, parce qu'elle est le résultat d'un vœu. En effet, les vertus que l'on pra-

tique par vœu ont un double mérite ; elles ont d'abord un mérite comme vertu , puis un second mérite , dit saint Thomas , comme acte de religion. D'ailleurs , ajoute le saint docteur, par les vertus que l'on pratique par vœu on donne beaucoup plus à Dieu que par celles que l'on pratique autrement ; car non-seulement on lui offre l'acte de vertu que l'on pratique , mais encore on lui offre l'impossibilité où l'on s'est mis d'agir autrement ; on lui offre sa propre liberté , et c'est la plus belle offrande , le plus beau sacrifice que l'on puisse faire à Dieu. On donne à Dieu le fruit et l'arbre , dit saint Anselme; on lui donne à la fois l'usufruit et le fonds, dit saint Bonaventure. Enfin , ajoute saint Thomas , le mérite d'une vertu est d'autant plus étendu qu'elle est l'effet d'une volonté plus forte , plus déterminée ; or , il n'est point de volonté plus constante que celle qui est attachée à Dieu par les liens indissolubles des vœux de religion , et conséquemment il n'est point de vertu plus méritoire que celle qui en est le résultat. La chasteté dans la vie religieuse est donc beaucoup plus méritoire que dans la vie commune. De plus , la chasteté religieuse , dit saint Augustin , élève celles qui l'embrassent au-dessus de la corruption de la nature, et les rend en certain sens semblables aux anges. Oui , tan-

dis que des milliers de personnes de leur âge gémissent sous les chaînes d'engagements terrestres, ou périssent comme les Égyptiens dans les flots tumultueux de la mer orageuse du monde, les vierges, placées à l'autre bord, et à l'abri de la tempête, chantent au son d'une douce voix leur délivrance. Le monde, disent-elles, avait tendu ses filets devant nous : mais Seigneur, vous avez étendu votre main miséricordieuse, vous avez rompu le filet, et nous nous sommes sauvées. Pleines de mépris pour les maximes du monde et pour ses plaisirs corrupteurs, elles font de la vertu toutes leurs délices. Comme l'épouse des Cantiques, après avoir cherché leur époux par des œuvres pieuses, après l'avoir appelé par leurs prières et leurs saints gémissements, elles peuvent se reposer à son ombre et goûter en paix les doux fruits de l'innocence et de la piété, sans avoir à redouter les dégoûts, la honte et les remords qui empoisonnent toujours les faux plaisirs d'un monde corrupteur.

O sainte virginité, s'écrie à ce sujet le pieux Fénelon, heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O âmes choisies et bien aimées, à qui il est donné de vivre indépendantes de la chair! Elles ont un époux qui ne

peut mourir, en qui elles ne verront jamais une ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour : elles n'ont rien à craindre que de ne le pas assez aimer, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Ces douces et chastes délices de la virginité sont, il est vrai, quelquefois troublées, même dans l'asile saint de la religion : la concupiscence, dont nous portons tous le germe dans nos cœurs, et l'esprit de ténèbres, qui cherchent toujours à surprendre et à perdre le juste, excitent quelquefois dans les âmes, même le plus étroitement unies à Dieu, des tempêtes dont les Paul, les Antoine, les Benoît, les François d'Assise, les Catherine de Sienne, eurent à redouter les effets. Mais quels puissants moyens de salut l'âme religieuse n'a-t-elle pas à opposer à ces tempêtes ? La solitude et l'éloignement de tout ce qui peut servir d'aliment à la concupiscence ; une vie toujours mortifiée ; le recueillement et la prière continuels ; la fréquentation des sacrements, et toutes les grâces qui en découlent, sont pour elles des armes si puissantes, que les combats qu'elle est obligée de soutenir sont pour elle l'occasion d'autant de victoires assurées ; au lieu de porter préjudice à sa vertu, ils la fortifient, et enrichissent en même temps sa couronne. Rapprochons maintenant de ce ta-

bleau de la chasteté religieuse celui de la chasteté dans le monde, et voyons laquelle mérite nos préférences.

CHAPITRE IV.

LA CHASTETÉ DANS LE MONDE.

La chasteté est obligatoire pour le chrétien, dans le monde aussi bien que dans la solitude du cloître; car l'apôtre nous déclare qu'aucun de ceux qui ternissent l'éclat de cette vertu par leurs désordres n'entrera dans le royaume des cieux. Les obligations qu'impose cette vertu sont, il est vrai, moins étendues dans le monde, et les fautes qui la blessent y sont moins grièves; mais, comme nous l'avons dit, les dangers qui la menacent y sont beaucoup plus nombreux et plus redoutables, les moyens pour les conjurer y sont moins nombreux et moins efficaces, et les consolations que cette vertu y procure à l'âme y sont moins abondantes.

Les dangers qui menacent la chasteté sont

nombreux et redoutables dans le monde, parce que nous portons tous dans nos cœurs le germe du vice qui lui est opposé, et que tout dans le monde tend à le développer. Avouons-le, la douleur dans l'âme et la rougeur sur le front, dit un pieux auteur : nous apportons tous du sein de nos mères de funestes dispositions à ce vice : un âme tendre, une cœur facile à s'enflammer, un esprit qui reçoit toutes les impressions d'une imagination gâtée, des sens déréglés ; conçus et nés dans le péché, le germe du mal se développe quelquefois en nous avant la raison, et toutes nos inclinations, si on ne leur oppose une forte barrière, se précipitent comme un torrent vers ce dangereux abîme.

Or, dans le monde, tout tend à développer en nous ce germe fatal. Mille ennemis nous y environnent, et nos sens sont comme d'intelligence avec eux : ils sont comme les fenêtres dont parle Jérémie, par où la mort entre dans l'âme; fenêtres toujours prêtes à s'ouvrir à la moindre impression qui les frappe. Un regard, dit saint Ambroise, est capable de faire couler le poison par les yeux, et une parole par les oreilles : tout ce qui flatte le corps, le luxe, la mollesse des habits, l'oisiveté, l'intempérance de la bouche, sont des aliments pour ce vice ; les compagnies, les liaisons, les exemples, les

lectures, les discours, les divertissements, les spectacles sont pour lui autant d'amorces.

Qu'on juge par là combien la plus délicate des vertus est en péril au milieu d'un siècle aussi corrompu que le nôtre, au milieu d'un siècle où le vice le plus effréné, loin de chercher comme autrefois les ténèbres pour cacher sa honte, marche tête levée, et se produit audacieusement jusque sur les places publiques; dans un siècle où l'indécence des parures le dispute à la licence des discours, où le burin et le pinceau rivalisent entre eux pour offrir aux regards des productions plus révoltantes, où le lien conjugal n'a presque plus rien de sûr, où la nature a presque partout à rougir de crimes qui lui sont contraires, et où la jeunesse, même la plus tendre, trouve à peine un abri contre les piéges de la séduction, qui sont de toutes parts tendus sous ses pas.

Mais quelle digue opposera dans le monde l'âme innocente à ce torrent qui menace de l'entraîner dans l'abîme? La prière, la fréquentation de nos temples, la participation aux sacrements, la mortification? Mais dans le monde on ne connaît presque plus la prière, on rougit de paraître dans le lieu saint, on regarde comme une faiblesse de découvrir au médecin des âmes les blessures que l'on a reçues, de s'asseoir à la

table sainte : on y a remplacé le jeûne par les excès de la bouche, et l'abstinence par les raffinements de la sensualité la plus recherchée. Où sont les âmes assez courageuses, assez énergiques, pour résister à des exemples si funestes et en même temps si attrayants pour la nature corrompue? Où donc l'innocence cherchera-t-elle un abri contre les dangers qui la menacent au milieu du monde? Est-ce dans la maison paternelle, qui trop souvent n'est elle-même qu'une école de licence? Dans le lien conjugal, qui semble n'être plus qu'un voile pour couvrir le libertinage le plus effréné, les désordres les plus révoltants? Aussi combien de jeunes personnes parviennent à éviter, dans le monde, de tous les naufrages le plus effrayant? On en peut juger, au moins approximativement, par le nombre de celles qui à la Pâque se rendent dociles à la voix de leur mère la sainte Église, et viennent se nourrir du pain et se désaltérer avec le vin qui, suivant l'Écriture, *fait germer les vierges* et les soutient dans la voie de l'innocence. Il en est peu, l'expérience nous l'a appris, qui s'éloignent du banquet sacré sans s'être rendues, par leurs faiblesses, indignes d'être admises à y participer.

Mais enfin il y a des exceptions : il existe dans le monde des unions pures, auxquelles la

vertu préside et où l'innocence est à couvert; sans doute il en existe, mais il en existe en bien petit nombre; nous le disons après avoir étudié le monde, à portée de le bien connaître; encore ces âmes privilégiées, qu'une union prudente et sainte met à l'abri de la contagion presque générale, goûtent-elles la paix et le bonheur qui dans la solitude du cloître sont le partage des épouses du Sauveur? Écoutons le grand Bossuet, instruisant sur ce point une vierge qu'il enrôlait sous les étendards de Jésus-Christ.

Demandez, lui dit-il, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses, prenons les meilleurs : il n'y paraît rien de malheureux; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un et l'autre? Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez : chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près,



si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre; on se lasse, le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend. La complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se devient une croix l'un à l'autre. On aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix que l'on porte : souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût et qui ne se réveille que rarement. C'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié; mais enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre; et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs que celles qui sont préparées par le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfants ou indignes et dénaturés; ou aimables, mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents; ou enfin heureusement nés et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère qui voient par la mort prématurée de cet enfant éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans le



siècle, par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même, les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers : est-ce vivre ? O affreuses tribulations, qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude ! Comparons la chasteté du cloître à la chasteté dans le monde, et choisissons.

CHAPITRE V.

L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE.

L'obéissance religieuse oblige celle qui l'embrasse à obéir à ses supérieures dans tout ce qu'elles lui commandent ; conformément aux règles et aux constitutions de l'ordre dont elle est devenue membre. Celle qui fait le vœu d'obéissance immole à Dieu, dans la personne de ses supérieurs, ses propres lumières, sa propre sagesse, son propre jugement, ses attraits et ses répugnances, sa volonté, sa liberté, et se met entre ses mains comme un instrument, afin qu'il fasse d'elle tout ce qu'il lui plaît. Ce sacrifice est

grand sans doute ; mais considérons-le de pres, et nous verrons qu'il est raisonnable, doux , utile à l'homme, et perfectionne sa liberté au lieu de la détruire.

L'obéissance religieuse est raisonnable. En effet, ce n'est pas à une créature, ce n'est point à une femme que l'âme religieuse immole ses lumières , sa sagesse, son jugement , sa volonté, sa liberté ; c'est à Dieu même. Une supérieure, légitimement élue et approuvée par l'autorité compétente, est la représentante , le lieutenant de Dieu même , et c'est d'elle aussi bien que des apôtres que Jésus-Christ a dit, ainsi que l'observe Rodriguez, *Celui qui vous écoute m'écoute ; et celui qui vous méprise me méprise moi-même.* L'autorité de Jésus-Christ, qui réside dans une supérieure, est donc aux yeux de la raison , aussi bien que de la foi , le seul motif pour lequel l'obéissance qu'on a vouée à Dieu lui est rendue : en effet, fût-elle issue de la famille la plus illustre, fût-elle ornée de tous les dons de la nature et de la grâce, possédât-elle toutes les sciences divines et humaines , fût-elle arrivée au plus haut degré de sainteté et de perfection, si elle n'était point légitimement élue, et si elle n'était point la représentante de Dieu , l'obéissance que l'âme religieuse n'a vouée qu'à Dieu ne lui serait point due : mais aussi, dès-qu'elle est la représentante de Dieu ,

ses sœurs lui doivent obéir comme à Dieu même; si elles lui refusaient l'obéissance, ce serait à Dieu même qu'elles la refuseraient : elles doivent lui obéir, qu'elle soit jeune ou ancienne, d'une naissance illustre ou obscure; que son esprit soit orné des sciences humaines ou qu'il ne le soit pas; que Dieu lui ait prodigué les dons de la nature ou qu'il les lui ait refusés : car tout cela n'est qu'une vile écorce; elles doivent lui obéir en Dieu, pour Dieu, comme à Dieu, parce que l'autorité de Dieu réside en elle. Voilà l'unique principe de l'obéissance, qui est, comme on le voit, éminemment conforme à la raison.

L'obéissance religieuse est douce et facile; elle n'a rien d'étrange pour une âme qui, éclairée par la foi, aperçoit Jésus-Christ même dans la personne de ses supérieures. Ayant sans cesse sous les yeux ce divin modèle, devenu lui-même pour son amour obéissant jusqu'à la mort de la croix, sans cesse occupée à conformer ses pensées aux pensées de son céleste époux, ses désirs à ses désirs, ses actions à sa volonté sainte, elle considère tous les ordres qui lui sont intimés comme émanés de lui, et s'y soumettre est un besoin pour elle. D'ailleurs, tout est réglé dans une communauté; en suivant la règle, on est quitte. Les règles et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Évangile, ce n'est

que l'Évangile expliqué en détail et appliqué à la vie monastique ; et si la règle n'est que l'explication de l'Évangile approprié aux besoins de cet état, les supérieures ne sont que les surveillantes chargées de faire pratiquer cette règle évangélique. Ainsi tout se réduit à l'Évangile. Les supérieures peuvent mortifier le goût dans de petites choses, retrancher quelques vaines satisfactions, imposer quelques humiliations, charger de quelques occupations peu conformes aux goûts de la nature, voilà tout. Encore une fois, tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent presque rien à décider ; il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu. Où est donc ce joug si dur de l'obéissance ? N'est-elle pas plutôt une source abondante de paix et l'heureuse délivrance de tous les embarras et de tous les soucis ? De tant d'affaires il n'en reste plus qu'une, qui est de ne plus avoir de volonté, ni sens propre, et de se laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans s'informer : dans cette candeur et cette simplicité d'enfant, on n'a qu'à se défendre de sa vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs qui

font agir les supérieures, qu'à décharger sa conscience sur la leur.

L'obéissance religieuse est très-utile à celle qui la pratique. Pour mieux comprendre les avan. tages de l'obéissance, et reconnaître la sagesse de Dieu dans l'institution des ordres religieux, il n'y a, dit le P. Bourdaloue, qu'à considérer les déréglements de notre volonté et ses égarements lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle : elle réside dans le cœur, qui lui-même n'est que ténèbres et qu'obscurités. C'est une volonté inconstante et volage : aujourd'hui nous voulons, et demain nous ne voulons plus ; maintenant un exercice est de notre goût ; et bientôt après il nous ennuie et nous rebute. C'est une volonté incertaine et irrésolue : en mille rencontres on ne sait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre. C'est une volonté capricieuse et bizarre ; souvent on veut sans raison et même contre toute raison. C'est une volonté dure et opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder jusque dans les moindres sujets, et il suffit qu'on nous contredise pour nous obstiner davantage. C'est une volonté hautaine et impérieuse, jalouse de ses prétendus droits et délicate sur tout ce qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève et ne cherche qu'à secouer le

joug. Que dirai-je de plus ? c'est une volonté violente et précipitée dans ses désirs : s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate. C'est une volonté artificieuse et trompeuse : les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit et pour le prévenir en sa faveur. Mais par-dessus tout c'est une volonté perverse et criminelle : tout ce qui lui est défendu, c'est là qu'elle se porte par un penchant de la nature corrompue et ennemie de la loi. Telles sont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine, telles en sont les dispositions ; et pour les connaître, nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or, à tout cela il faut un correctif, et ce correctif si nécessaire c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéissance la dirige ; cette volonté inconstante et volage, l'obéissance la fixe ; cette volonté incertaine et irrésolue, l'obéissance la détermine ; cette volonté capricieuse et bizarre, l'obéissance la redresse ; cette volonté dure et opiniâtre, l'obéissance la fléchit ; cette volonté impérieuse et hautaine, l'obéissance la soumet ; cette volonté violente et précipitée, l'obéissance la réprime ; cette volonté artificieuse et trompeuse, l'obéissance la dévoile ; enfin cette volonté perverse et criminelle, l'obéissance la sanctifie. Que de mer-

veilles, et de là que d'heureux fruits doivent naître !

Enfin l'obéissance religieuse perfectionne la liberté de l'homme, au lieu de la détruire. Son effet, dit saint Thomas, est de confirmer la volonté dans le bien, et de l'empêcher de se laisser entraîner dans le mal ; or, cela ne détruit point en nous la liberté. La liberté parfaite dont Dieu et les saints jouissent dans le ciel n'est pas détruite par l'impossibilité où ils sont de pécher. Les apôtres, lorsqu'ils eurent été confirmés en grâce, ne pouvaient plus pécher mortellement ; cependant la grâce ne détruisait pas en eux la liberté, elle la perfectionnait au contraire, puisqu'elle confirmait leur volonté dans le bien pour lequel ils avaient été créés.

Ne croyez pas, dit saint Ignace, dans une lettre sur l'obéissance, que ce soit un médiocre avantage pour votre libre arbitre que de pouvoir se remettre entièrement entre les mains de celui qui nous l'a donné; car par-là vous ne le perdez point, mais vous le rendez plus parfait, en le conformant à la souveraine mesure de toute sorte de perfections, qui est Dieu, dont vos supérieurs tiennent la place et dont ils sont les interprètes. Cette doctrine s'accorde parfaitement avec celle de saint Anselme, qui assure avec raison que la liberté ne consiste point à pouvoir

mal faire et pécher, vu que ce pouvoir n'est qu'une marque de faiblesse, d'infirmité et de servitude : en effet, c'est être sous l'empire du péché que de pouvoir pécher ; et le pouvoir du péché sur l'homme est plus ou moins grand, selon que le pouvoir de l'homme est plus ou moins grand à l'égard du péché. Plus donc nous diminuons en nous le pouvoir du péché, en fixant notre volonté dans le bien, plus nous la perfectionnons ; or, c'est là ce que fait le vœu d'obéissance, par lequel nous nous obligeons à la pratique de la perfection. Heureuse nécessité, dit saint Augustin, qui oblige à faire toujours ce qu'il y a de mieux.

L'obéissance religieuse, ajoute saint Bernard, loin de diminuer la liberté, la perfectionne dans celui qui l'embrasse, et le rend plus libre qu'aucun autre. Car la véritable liberté consiste à être maître de soi-même ; or, celui qui se lie envers Dieu par le vœu d'obéissance est beaucoup plus maître de lui-même que celui qui n'est lié par aucun vœu. Cette vérité deviendra plus claire par un exemple : ce qui vous engage à faire vœu de chasteté, c'est que vous espérez avec la grâce de Dieu avoir assez d'empire sur vous-même pour garder cette vertu ; et ce qui en détourne une autre, c'est qu'elle ne croit pas avoir assez d'empire sur elle pour la garder : ainsi, vous avez

plus d'empire sur vous pour faire ce qui vous plaît et ce que vous croyez être de votre devoir. Or, c'est en cela que consiste la vraie liberté; car la liberté que l'autre se réserve n'est pas véritable : c'est une sujétion, c'est un esclavage, puisque en effet elle obéit en esclave aux passions qui la maîtrisent et la font tomber dans le mal.

Il faut donc, conclut Rodriguez, avoir plus de pouvoir sur soi et une liberté plus véritable, pour s'assujettir au joug de l'obéissance, que pour ne pas s'y assujettir; il y a de la noblesse et de la grandeur à le porter. Heureux joug, heureuses chaînes qui attachent moins celles qui les portent qu'ils ne les parent; ce ne sont pas des chaînes d'esclaves et des marques de captivité, ce sont des ornements réservés aux personnes libres, ce sont des marques de grandeur et de dignité.

Examinons maintenant la liberté du monde.

CHAPITRE VI.

LA LIBERTÉ DU MONDE.

On peut, dit Bossuet, se figurer dans les créatures trois espèces de liberté : la première est celle des animaux ; la seconde est la liberté des rebelles ; la troisième est la liberté des enfants de Dieu. Les animaux semblent libres, parce qu'on ne leur a prescrit aucunes lois; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent l'autorité des lois; les enfants de Dieu le sont en effet, en se soumettant humblement aux lois. Telle est la liberté véritable, et il nous sera fort aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Pour ce qui est de ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits et dirigent leurs mouvements, mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois ; ils vont où les entraîne un instinct aveugle, sans conduite et

sans jugement : et appellerons-nous liberté cet aveuglement brute et indocile, incapable de raisón et de discipline? A Dieu ne plaise qu'une telle liberté nous plaise, et que nous souhaitions jamais d'être libres d'une manière si basse et si ravalée!

Où sont, continue toujours le même auteur, où sont ces hommes brutaux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudraient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Qu'ils se souviennent du moins qu'ils sont hommes, et qu'ils n'affectent pas une liberté qui les range avec les bêtes; qu'ils écoutent ces belles paroles que Tertullien semble n'avoir dites que pour confirmer mon raisonnement : Il a bien fallu, nous dit-il, que Dieu donnât une loi à l'homme; et cela pour quelle raison? Était-ce pour le priver de sa liberté? Nullement : c'était pour lui témoigner de l'estime. Cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature; Dieu eût témoigné qu'il méprisait l'homme s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie; il l'eût conduit comme les animaux, auxquels il ne permet de vivre sans lois qu'à cause du peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres que par mépris. Si donc il nous a établi des lois, ce n'est pas pour nous ôter notre liberté, mais

pour nous marquer son estime; c'est qu'il a voulu nous conduire comme des créatures intelligentes; en un mot, il a voulu nous traiter en hommes.

La liberté ne consiste donc point à vivre sans lois : il est juste que Dieu nous en donne, mais il n'est pas moins juste que notre volonté s'y soumette; car dénier son obéissance à l'autorité souveraine, ce n'est pas liberté, c'est rébellion; ce n'est pas franchise, c'est insolence. Qui abuse de sa liberté jusqu'à manquer de respect mérite justement de la perdre, et il en est ainsi arrivé : l'homme ayant mal usé de sa liberté s'est perdu lui-même, et il a perdu en même temps cette liberté qui lui plaisait tant. Un saint pape a dit autrefois qu'Adam avait été trompé par sa liberté : qu'est-ce à dire? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance : il était libre comme un bon fils sous l'autorité de son père; il a prétendu être libre jusqu'à perdre entièrement le respect et passer les bornes de la soumission; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut être libre, c'est la liberté des rebelles.

Le premier degré de liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance; mais cela n'appartient qu'à Dieu. Le second degré, où les hommes doivent se ranger, c'est d'être immédiatement au-dessous de Dieu, de ne dépendre que de lui seul,

de s'attacher tellement à lui, qu'il soit par ce moyen au-dessus de tout. Voilà, dit Tertullien, la liberté qui convient à l'homme : une liberté raisonnable, qui sait se tenir dans son ordre, qui ne s'emporte ni se rabaisse, qui tient à gloire de céder à Dieu, qui s'estimerait avilie de se rendre esclave des créatures, qui croit ne se pouvoir conserver qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses; c'est ainsi que les hommes doivent être libres.

Or, est-ce ainsi que les hommes sont libres dans le monde? Non : l'évidence le prouve. Les trois quarts ambitionnent la liberté des rebelles, et secouent le joug des lois divines. Et quelle est la liberté dont ils jouissent au milieu de leur rébellion? Écoutons, dit Bossuet, écoutons Augustin, qui en avait fait la triste expérience; il va nous l'expliquer lui-même par une pensée délicate, mais pleine de vérité et de sens : *J'étais dans la plus dure des captivités* : et comment cela? *Parce que, faisant ce que je voulais, j'arrivais où je ne voulais pas*. Quelle étrange contradiction! Se peut-il faire qu'en allant où l'on veut on arrive où l'on ne veut pas? Il se peut, et n'en doutez pas; c'est saint Augustin qui le dit, et c'est où tombent tous les pécheurs. Ils vont où ils veulent aller, ils vont à leurs plaisirs, ils font ce qu'ils veulent : voilà l'image de la li-

berté qui les trompe; mais ils arrivent où ils ne veulent pas arriver, à la peine et à la damnation qui leur est due : et voilà la servitude véritable que leur aveuglement leur cache. Ainsi, dit le grand Augustin, étrange misère! En allant par le sentier que je choisissais, j'arrivais au lieu que je fuyais le plus; en faisant ce que je voulais, j'attirais ce que je ne voulais pas : la vengeance, la damnation, une dure nécessité de pécher, que je me faisais à moi-même par la tyrannie de l'habitude. Je croyais être libre, et je ne voyais pas, malheureux, que je forgeais mes chaînes par l'usage de ma liberté prétendue; je mettais un poids de fer sur ma tête, que je ne pouvais plus secouer, et je me garrottais tous les jours de plus en plus, par les liens redoublés de ma volonté endurcie. Telle était la servitude du grand Augustin, lorsqu'il jouissait, dans le siècle, de la liberté des rebelles, et telle est celle de tous ceux qui marchent sur ses traces. Cette servitude n'est-elle pas pire que celle du cloître?

Mais il est encore, dans le siècle, des hommes qui se contentent de la liberté des enfants de Dieu et se soumettent à la loi du Seigneur. Examinons si leur liberté y est exempte de toute dépendance et préférable à l'obéissance religieuse.

Dans le cloître, il faut obéir à une supérieure; mais dans le siècle n'y a-t-il point

des supérieurs auxquels il faut obéir d'une manière non moins assujettissante ? Quel est, dit Bourdaloue, l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, et où l'on fasse toutes ses volontés ? Je dis plus, et je demande quel est même l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, d'agir contre sa volonté, et dans les choses souvent les plus rebutantes et les plus contraires à notre sens ?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la cour ? Mais qui ne sait pas quelle est la vie de la cour ? Y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle gens de cour ? Est-ce la profession des armes ? Mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, et sur l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie et à la perdre ? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics ? Mais n'est-il pas évident que sous une spécieuse apparence ce sont, dans la pratique, des assujettissements perpétuels et très-réels, à moins que l'on ne veuille, par un abus énorme, en négliger toutes les fonctions et en abandonner tous les devoirs ? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille ? Mais est-il une famille qui puisse bien se

soutenir si la subordination y manque? et peut-on vivre sans trouble dans une maison si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? Mais ce commerce du monde, tout aisé et tout agréable qu'il paraît, n'a-t-il pas ses lois, et des lois très- importunes et très-onéreuses? Quelles mesures et quels égards n'exige-t-il pas? à combien de coutumes et de modes, de bienséances et de complaisances, n'assujettit-il pas? Il faut donc pourtant savoir se captiver, savoir prendre sur soi et se gêner, savoir obéir et plier.

Il faut obéir à une supérieure dans le cloître. Ah! dit Fénelon, quelle comparaison entre ce que peut avoir de pénible le joug de l'obéissance religieuse, et ce qu'il faut souffrir dans le monde d'un supérieur impérieux, d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles et infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertumes! Quelle différence entre le joug de Jésus-Christ et le joug du siècle, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté! Comparons et choisissons.

CHAPITRE VII.

VIE SPIRITUELLE DU CLOÎTRE.

Déjà nous avons démontré que la vie religieuse, loin de détruire la liberté de l'homme, la perfectionne d'une manière merveilleuse : nous donnerons ici un nouveau degré d'évidence à cette vérité, en montrant l'heureuse influence qu'elle exerce sur son esprit et sur son cœur.

Tout dans la vie religieuse tend à dégager l'esprit et le cœur des entraves qui les gènent et s'opposent à leurs généreux élans. Une sage pauvreté, qui tout à la fois tarit la source de la cupidité et met à l'abri des sollicitudes qu'inspire ou l'administration des biens temporels ou la crainte de manquer du nécessaire ; la chasteté, qui enlève au cœur tout objet charnel capable de le partager ou de le corrompre ; l'obéissance, qui exempte de toute responsabilité de sa conduite et de ses actes ; la mortification, qui assujettit à la raison la chair et les sens, toujours portés à la révolte, et prévient leurs dangereux écarts ; la séparation du monde, qui

met à l'abri de ses importunités, de son tumulte et de ses scandales : oui, dans la vie religieuse, tout tend à affranchir l'esprit et le cœur, à les débarrasser de leurs entraves, et à conduire l'homme à la vie spirituelle, qui le rend semblable aux anges et en quelque sorte à Dieu lui-même; vie éminemment conforme à la raison, qui est pour l'homme une source abondante de lumière et de sagesse, qui lui procure les véritables délices de l'esprit et du cœur.

On appelle vie spirituelle celle où l'homme, fermant l'oreille aux sollicitations importunes de la chair, des sens, des choses matérielles, ne les ouvre plus qu'aux sages leçons de la raison et de la grâce. Dans cette vie sublime, c'est l'esprit éclairé d'en haut qui domine sur la chair et la convoitise; qui commande au corps et s'en fait obéir, comme le maître se fait obéir par l'esclave qui lui est soumis ; et c'est pourquoi elle est appelée spirituelle, c'est-à-dire vie dirigée par l'esprit.

Rien de plus conforme à la raison que la vie spirituelle : la raison nous dit, en effet, que l'âme, cette portion si noble de l'homme, l'âme créée à l'image de Dieu, spirituelle et immortelle comme lui, continuellement en communication avec lui, nourrie et éclairée par lui ; l'âme, douée de tant et de si précieuses facultés, d'une

intelligence si pénétrante, d'un jugement si sain, d'un tact si exquis, d'une mémoire si fidèle, d'une prévoyance si grande ; l'âme, dont le corps n'ést en quelque sorte qu'une vile enveloppe, qu'un instrument aveugle ; la raison nous dit que cette âme sublime ne peut être destinée à obéir à la chair, mais bien à lui commander. Aussi, au premier signal de l'âme, le corps obéit-il avec docilité en tout ce qui n'est point en opposition avec ses passions ; il se courbe, se dresse, s'avance, s'arrête, recule, selon qu'elle le lui commande. Dès qu'elle le veut l'œil et l'oreille s'ouvrent ou se ferment ; la langue s'agite ou arrête ses mouvements ; la main saisit, relâche et reprend l'objet qui lui est désigné. Non, l'âme n'est point destinée à obéir à la chair et aux sens ; elle est, au contraire, destinée à les diriger, à les réprimer, à les châtier même s'ils se montrent indociles et se révoltent.

Aussi le saint roi prophète, irrité de leur insubordination, affligé des écarts dans lesquels ils l'avaient entraîné, les châtiait-il par le jeûne, la cendre et le cilice ; aussi saint Paul nous dit-il que, redoutant leurs impétueuses saillies, il les traitait de la manière la plus sévère, dans la crainte qu'ils ne l'entraînassent dans l'abîme de la réprobation.

L'homme trouve d'ailleurs dans la vie spi-

rituelle une source abondante de lumière et de sagesse; dans cette noble vie, ses pensées ne sont plus captives sur la terre; il n'y voit que des objets inférieurs à lui et indignes de lui : Dieu est l'objet habituel de ses méditations et de ses démarches; il le voit en tout, il l'aperçoit partout, il cherche en lui toutes ses inspirations, et Dieu, répondant à ses avances et à ses recherches, dilate, agrandit, élève son âme d'une manière merveilleuse. Car, dit l'auteur de l'Imitation, Dieu visite souvent l'homme intérieur et spirituel; il s'entretient avec lui avec une étonnante familiarité : la vérité éternelle descend jusqu'à l'instruire elle-même, non par des signes ou des paroles qui passent, mais en se manifestant à lui; et lorsqu'il est recueilli et simple de cœur, l'intelligence lui vient d'en haut avec une telle abondance, qu'il comprend facilement les mystères les plus cachés. C'est dans cette source féconde que tous les saints puisèrent cette sagesse profonde que nous admirons en eux.

Mais quelques personnes, accoutumées à juger de tout par la chair et les sens, se représentent la vie spirituelle comme triste et ennuyeuse; elles regardent celles qui l'embrassent comme des âmes toujours livrées à de sombres pensées, dont le cœur, sans aliment, est rétréci et inaccessible aux douceurs de la charité, comme des

personnes privées de tout bonheur et de toute consolation. Or, c'est une bien grande erreur; car la vie spirituelle procure à l'homme les véritables délices de l'esprit et du cœur. Écoutons sur ce point saint Augustin, qui en avait fait l'expérience; il complétera les leçons qu'il nous a données dans le chapitre précédent.

Depuis trente ans, dit-il, son esprit inquiet et son cœur ardent cherchaient un aliment qu'ils ne pouvaient trouver, un bonheur qui fuyait devant lui; il était livré aux plus cruelles angoisses et voisin du désespoir, lorsque, prêtant enfin l'oreille à la grâce qui le sollicitait, il résolut d'abandonner la vie des sens pour embrasser la vie spirituelle, et y trouver l'accomplissement de tous ses désirs. Sa résolution prise, il arrache, dit-il, à la terre ses pensées errantes et vagabondes; il les élève avec transport vers le ciel; il contemple d'un œil avide l'Être souverainement parfait, et tressaille de joie et de bonheur! Ses pensées invitent ses affections à partager leur jouissance et leur ivresse; son cœur s'élance à son tour vers le ciel. Eh quoi, mon Dieu! s'écrie-t-il, vous m'environniez de toutes parts, vous étiez même au milieu de moi, puisque c'est vous qui y entretenez l'existence et la vie, et je ne songeais point à vous! Je cherchais loin de vous le bonheur et la paix,

qui ne sont qu'en vous, car vous nous avez créés pour vous, et nos cœurs ne peuvent éprouver que soif, que privation, que déchirement, jusqu'à ce qu'ils se reposent en vous. Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, faut-il que j'aie tant tardé à vous connaître et à vous aimer! Que ne puis-je recommencer à vivre! que ne puis-je ordonner au soleil d'éclairer de nouveau tant de jours que j'ai passés loin de vous! Il me semble que maintenant, au moins, je vous aime! oui, je vous aime de toute mon âme et de toutes mes forces. Mais mon cœur ne peut suffire au besoin que j'ai de vous aimer! Que n'ai-je les cœurs de tous les hommes! que n'ai-je autant de cœurs qu'il y a de grains de sable dans l'abîme des mers! comme je brûlerais d'amour pour vous! et plus je vous aimerais, plus mon bonheur serait parfait. — Quel imposant témoignage en faveur de la vie spirituelle!

Écoutons encore le roi David; il parle également au nom de l'expérience. Mon âme, dit-il, plongée dans l'affliction et la tristesse, était inaccessible à toute consolation; elle était desséchée comme une terre brûlée par les ardeurs du soleil, et que l'on ne vient point rafraîchir, lorsque tout à coup, élevant mes regards vers le ciel, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été comblé de joie. Mon âme a été enivrée de si

abondantes et de si pures délices, qu'elle en est tombée dans une espèce de défaillance. O Dieu! qui me donnera des ailes, et je m'envolerai pour me reposer en vous! car mes désirs, toujours renaissants sur cette terre, seront rassasiés, lorsque votre gloire aura brillé à mes yeux. Par la foi, du moins, je contemplerai et je célébrerai dans mes chants vos infinies perfections; du milieu de mon exil je vous aimerai, ô mon Dieu! ma force, mon refuge, mon libérateur! Je passerai dans vos tabernacles les plus précieux moments de ma vie; car un seul moment passé près de vous est mille fois préférable à des années passées dans les palais des pécheurs! — Quel imposant témoignage encore en faveur de la vie spirituelle! Comprenons-nous maintenant comment les saints passaient avec tant de délices les jours, les nuits même, dans leurs pieuses contemplations?

Le pieux auteur de l'Imitation promet le même bonheur à tous ceux qui embrassent avec ferveur la vie spirituelle. Méprisez, dit-il, les choses extérieures; appliquez-vous aux choses spirituelles, et le règne de Dieu viendra s'établir en vous. Or, le règne de Dieu est la paix et la joie dont on jouit dans le Saint-Esprit. Heureuse l'âme qui écoute le Seigneur, et qui reçoit de sa bouche les paroles de consolation

qu'il lui adresse! Heureuses les oreilles qui entendent le bruit délicieux de l'inspiration divine, et qui sont fermées au bruit confus du monde! Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, ne s'ouvrent qu'aux choses intérieures! Heureux ceux qui approfondissent les choses éternelles, qui s'appliquent à pénétrer les secrets du ciel, qui mettent leur joie à s'occuper de Dieu! O mon âme, prêtez l'oreille à ces sublimes leçons; fermez la porte de vos sens, et prêtez l'oreille à ce que le Seigneur vous dit; car voici ce que vous dit votre bien-aimé : Je suis votre vie et votre salut; attachez-vous à moi, et vous trouverez le bonheur et la paix.

Ainsi, dans la vie spirituelle, l'homme fait violence à ses pensées et les arrache à cette terre d'exil; mais il les élève vers le ciel, sa véritable patrie, et elles se reposent délicieusement en Dieu, source de toute perfection. Il ferme son cœur à l'amour impur des créatures, mais il l'ouvre au Créateur, qui le captive, le remplit, le rassasie, met le comble à tous ses désirs; il méprise les biens caducs et périssables de ce monde, mais il fait la conquête des biens impérissables du ciel; il renonce aux honneurs frivoles, mais il se prépare un trône éternel; déjà, par la pensée, il s'élance dans la céleste patrie; il contemple avec avidité la gloire qui bientôt va

l'environner; son corps est encore sur la terre, mais son esprit et son cœur sont déjà dans le ciel, il vit déjà, ce semble, de la vie de Dieu.

Quelle paix profonde, quelle paix règne dans l'homme spirituel! Il n'aime, ne recherche, ne redoute rien sur la terre; les mépris, les humiliations sont à ses yeux des traits de ressemblance avec Jésus-Christ; les peines, les afflictions, les infirmités, les souffrances sont des occasions d'enrichir sa couronne; la mort est sa libératrice. Qu'il est grand, qu'il est noble, qu'il est digne d'admiration! Élevé sans orgueil, avide de gloire sans cupidité ni envie, affectionné sans dérèglement, inaccessible à toute influence désordonnée, supérieur à tout événement, il plane, il domine sur tout, et ne voit au-dessus de lui que la Divinité seule, dont il est l'image la plus fidèle; le ciel et la terre s'écrouleraient, il n'en serait pas ému! L'impiété elle-même ne peut s'empêcher de lui payer un tribut d'admiration. Voilà la vie spirituelle du cloître : comparons-la à la vie sensuelle du monde.

CHAPITRE VIII.

LA VIE SENSUELLE DES PERSONNES DU MONDE.

Nous l'avons reconnu dans un de nos précédents chapitres : le monde, loin d'être le séjour de la véritable liberté, n'est en quelque sorte peuplé que d'esclaves. Nous serons encore mieux convaincus de cette vérité lorsque nous connaîtrons à fond la triste influence qu'exerce la vie sensuelle qu'on y mène, sur l'esprit et sur le cœur de ceux même qui n'ambitionnent que la liberté des enfants de Dieu et ont à cœur de se soumettre à ses lois.

Par ses richesses, le monde réveille et alimente la cupidité naturelle à l'âme, depuis le péché d'Adam, la remplit de soins, d'inquiétudes, de soucis, et l'arrache à la méditation des vérités éternelles. Par ses honneurs frivoles, il flatte sa vanité, fomente son orgueil, l'éloigne de Dieu, qui ne consent à se communiquer qu'aux humbles, et lui fait perdre de vue sa fin glorieuse. Par ses délices et ses plaisirs séducteurs, il développe dans le cœur le germe du vice, de

la corruption, qui y prennent la place de l'innocence et de la vertu, achèvent de paralyser tout l'homme et de le plonger dans la vie des sens. Considérons en détail les tristes effets de cette vie dans l'homme du monde.

La vie des sens, que plusieurs docteurs appellent aussi la vie animale, est diamétralement opposée à la vie spirituelle, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Dans cette vie honteuse et humiliante, l'homme ferme l'oreille aux sages leçons de la raison et de la grâce, et ne l'ouvre qu'aux sollicitations de la chaïr et des sens. Rebelle à la grâce qui l'éclaire et le presse, il suit en aveugle les penchants corrompus de la nature, et les prend pour mobiles de ses pensées, de ses désirs et de ses actes. Cette vie est appelée sensuelle, c'est-à-dire vie dirigée par les sens : c'est la vie de la plupart des personnes du monde.

Rien de plus opposé à la raison que la vie sensuelle; elle présente, en effet, à l'œil le renversement le plus choquant, puisque la chair y domine sur l'esprit, et le corps y commande à l'âme; c'est-à-dire que l'aveuglement et la stupidité y sont élevés au-dessus de l'intelligence et de la sagesse, que les ténèbres y tiennent la place de la lumière, et que le maître y est sous la dépendance de l'esclave.

Le premier effet de cette vie dans l'homme est l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles. En effet, l'objet infini, souverainement parfait, auquel ses facultés s'attachent dans la vie spirituelle, leur donne, ainsi que nous l'avons remarqué, un merveilleux essor; mais, par une conséquence opposée, l'objet imparfait, grossier, rétréci, qui leur sert d'aliment dans la vie sensuelle, les rétrécit et les paralyse. Dans la vie spirituelle, l'âme se dégage des entraves que lui opposent la chair et les sens; dans la vie sensuelle, elle s'affaisse sous le poids de la matière et s'identifie en quelque sorte avec elle.

Dieu, d'ailleurs, est le flambeau de l'âme; il est la lumière de l'homme, nous l'avons également remarqué: plus donc l'homme s'approche de Dieu, plus la lumière qui l'éclaire est vive; mais aussi plus il s'en éloigne, plus les ténèbres qui l'environnent deviennent épaisses et profondes. Or, en s'abandonnant à la vie des sens, l'homme résiste à Dieu et s'éloigne rapidement de lui : chaque pas qu'il fait dans cette vie malheureuse est un degré de plus qui l'en sépare; et lorsqu'il s'y est tout à fait plongé, la séparation est complète, il est enseveli dans une nuit profonde.

C'est pourquoi le prophète Isaïe disait des peuples livrés à la vie des sens, *qu'ils habitaient la région des ombres de la mort*: C'est pourquoi

David, d'abord si sage et si éclairé, s'étant laissé vaincre par une passion honteuse, s'étant plongé dans la vie des sens, s'écriait dans sa douleur : *Je suis descendu à l'humiliation la plus profonde : mes reins se sont remplis d'illusion; le trouble s'est emparé de mon âme; mes oreilles sont devenues sourdes à la voix qui m'appelle; ma langue est impuissante à parler, et la lumière fuit mes yeux; éclairez mes ténèbres, Seigneur, de peur que je ne m'endorme du sommeil de la mort.*

Des ténèbres de l'esprit à la dépravation du cœur il n'y a qu'un pas. Plongé dans la chair et les sens, débordé par ses passions, l'homme roule, par une pente rapide, d'abîme en abîme, et devient aux yeux de la raison un objet de honte et d'horreur. Saint Paul nous cite en preuve de cette vérité l'exemple des peuples païens : *Parce que*, dit-il, *ils fermèrent les yeux à la lumière que Dieu faisait briller devant eux, ils furent abandonnés aux désirs dépravés de leur cœur, et ils se déshonorèrent par toutes sortes d'infamies. Ils devinrent remplis d'injustice, de méchanceté, de fornication, d'avarice; ils devinrent querelleurs, trompeurs, semeurs de faux rapports, calomniateurs, outrageux, superbes, inventeurs de nouveaux moyens de faire le mal, rebelles aux auteurs de leurs jours; sans pru-*

dence, sans modestie, sans affection, sans foi et sans miséricorde.

La dépravation du cœur, enfin, traîne après elle le plus dur esclavage. En effet, lorsque le désordre est entré dans un cœur, il y déracine les sentiments nobles et généreux que le Créateur y avait placés, et y laisse un germe de corruption qui, s'il n'est promptement étouffé, prend un accroissement effrayant, et devient une passion. Cette passion multiplie les actes de désordre, et, par un funeste retour, les actes de désordre rendent eux-mêmes cette passion si fougueuse, qu'elle subjugue l'homme, en quelque sorte; sans cesse elle lui rappelle des souvenirs qui le flattent et le font gémir tout à la fois; sans cesse elle réveille dans son cœur des désirs qu'il voudrait satisfaire, et auxquels il comprend cependant qu'il est pour lui honteux et funeste de se laisser aller. L'occasion de les satisfaire se présente, son intelligence s'obscurcit, ses forces l'abandonnent; il suit le torrent qui l'entraîne, puis il en rougit. Il résiste à ses honteux penchants; il les suit de nouveau, puis il résiste encore : il s'indigne contre lui-même; il veut briser ses liens; mais, hélas! près de les briser, il les baise et les caresse. Une espèce d'enchantement le retient dans l'esclavage de ses malheureux penchants; semblable à un homme

endormi, qui, voulant s'arracher des bras du sommeil, cent fois soulève la tête et cent fois retombe vaincu par son assoupissement, toujours il veut briser ses chaînes, et toujours il demeure esclave.

Ce qui a fait dire à Bossuet que la dépravation des mœurs, suite inévitable de la vie sensuelle, est la plus infâme des servitudes, où, la lumière de la grâce étant tout éteinte, l'âme est jetée dans une espèce de cachot ténébreux où elle souffre de la violence du diable et des passions, tout ce que souffre une ville prise d'assaut de la rage d'un ennemi implacable et victorieux.

Nous mettons ici le doigt sur une plaie bien commune et bien profonde, qui nous explique l'éloignement de tant d'hommes qni ne regardent plus nos temples qu'avec un superbe dédain : ils ont voulu, dans leur délire, secouer le joug de la religion, qui seule impose au vice, et l'empêche de s'enraciner dans les cœurs : ce joug sacré leur paraissait trop pesant; la morale évangélique leur paraissait trop austère; on ne peut être libre, disent-ils, et la pratiquer; et dès les premiers pas qu'ils ont faits pour s'y soustraire ils se sont imposé le joug le plus accablant; ils se sont plongés dans le plus dur esclavage : *car Dieu*, dit saint Paul, *les a abandonnés aux désirs dépravés de leur cœur,* qui, par une barbare ty-

rannie, leur font expier le crime de leur révolte. Voilà la vie sensuelle du monde : comparons-la à la vie spirituelle du cloître, et faisons notre choix.

CHAPITRE IX.

LES AUSTÉRITÉS DE LA VIE RELIGIEUSE.

La vie religieuse est austère ; c'est une vérité incontestable. Celle qui l'embrasse doit exercer sur elle-même une continuelle mortification, dont l'étendue est déterminée par les règles et les constitutions en vigueur dans l'ordre dont elle devient membre. Cette mortification embrasse tout à la fois l'intérieur et l'extérieur de l'âme religieuse. Mortification intérieure, dirigée contre ses passions, ses inclinations, ses désirs, ses répugnances, sa volonté, ses sens, etc. Mortification extérieure ; et ses principales pratiques sont les jeûnes, les abstinences, les veilles, les disciplines, etc. La religieuse est donc une espèce de victime qui s'immole à Dieu par une continuelle pénitence.

Les austérités de la vie religieuse ont, il est vrai, quelque chose de pénible pour la nature ennemie des sacrifices; cependant elles ne sont pas si accablantes qu'on se l'imagine. Elles ont divers degrés d'étendue dans les diverses congrégations; et si l'on excepte quelques ordres très-durs, la plupart ne présentent pas d'aussi grands sacrifices que ceux auxquels la classe indigente et la classe ouvrière, qui composent les trois quarts de la société, se condamnent dans le monde par nécessité.

Sans doute on pratique la pauvreté dans le cloître; mais, comme nous l'avons remarqué plus haut, on n'y manque de rien de nécessaire pour la nourriture, le vêtement, le logement, l'ameublement, le coucher, etc.; combien, dans le monde, sont moins bien partagés sur ces divers points qu'on ne l'est dans les cloîtres même les plus austères!

Il y a sans doute dans le cloître des veilles, des occupations, des pratiques pénibles à la nature. Mais tout cela peut-il bien être comparé aux travaux, aux veilles, aux sacrifices, aux privations de tout genre que l'indigence ou la gêne impose si souvent et à un si grand nombre de personnes dans le monde, sans que, malgré tous leurs efforts, elles puissent s'y soustraire? La vie religieuse est moins pénible que celle qu'ont en

partage les trois quarts des personnes du siècle, surtout si l'on considère l'abondance des secours et des consolations spirituelles qui adoucissent, rendent aimable même le joug sacré que l'on porte en religion, après se l'être imposé librement et par choix.

Mais ce qui adoucit surtout à l'âme religieuse le joug des austérités, c'est l'utilité qu'elle y aperçoit, ce sont les fruits abondants de salut qu'elle espère en retirer, et qu'ont en vue les saints fondateurs. Je ne m'étonne pas, dit Bossuet, si les saints instituteurs de la vie religieuse ont jugé à propos de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits. C'est qu'ils ont considéré l'homme comme un malade qui avait besoin de remèdes forts, et par conséquent violents. C'est qu'ils ont vu que ses passions le tenaient captif par une douceur pernicieuse, et ils ont voulu la corriger par une amertume salutaire. Que cette conduite soit sage, il est bien aisé de le justifier. Dieu même en use de la sorte; il n'a pas de moyen plus efficace de nous dégoûter des plaisirs, où nos passions nous attirent, que de les mêler de mille douleurs, qui nous empêchent de les trouver doux. C'est ainsi que Dieu délivre ses amis fidèles de la servitude des passions. Vous le voyez en saint Augustin : il était assoupi dans les plai-

sirs du monde, emporté par ses passions et enchanté par les maux qui plaisent; il était blessé jusqu'au cœur, et il ne sentait pas sa blessure; Dieu a appuyé sa main pour lui faire connaître son mal, et lui faire tendre les bras à son médecin; il l'a piqué jusqu'au vif par les afflictions, pour le détourner de ses convoitises, et exciter ses affections endormies à la recherche du bien véritable. C'est rendre l'esprit plus libre, que de brider son ennemi et le tenir en prison tout couvert de chaînes.

Je ne travaille pas en vain, disait l'apôtre, convaincu de cette vérité; mais je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur que, ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. Ce n'est pas travailler en vain que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique; voulez-vous que je le fortifie, et que je le rende invincible par ma complaisance? Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? La vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance.

Voilà ce que comprend l'âme religieuse, et ce qui lui fait embrasser avec courage les austé-

rités de la vie sainte qu'elle a embrassée ; voilà ce qu'ont compris tous les maîtres de la vie spirituelle, et ce qui les porte à nous recommander sans cesse la mortification.

Le Saint-Esprit nous apprend, dit l'un d'entre eux, qu'on ne trouve point la sagesse parmi ceux qui passent leur vie dans la mollesse et dans les plaisirs des sens ; que c'est un lis qui ne croît qu'au milieu des épines de la mortification ; que la voie qui conduit à la véritable vie est étroite ; que la nature et les sens n'y sont pas au large ; que pour y passer il faut les serrer de près ; que si nous ne mourons à la vie sensuelle, nous ne vivrons jamais de la vie de la grâce et de la gloire, et qu'il n'y a que ceux qui crucifient leur chair avec ses convoitises qui puissent dire avec vérité qu'ils sont du parti de Jésus-Christ.

Ne nous étonnons donc pas si tous les saints, sans en excepter un seul, ont mené une vie austère ; plus ils ont été remplis de l'esprit de Dieu, plus ils ont été sévères envers leur corps. Saint François d'Assise ne le traita-t-il pas avec tant de rigueur pendant sa vie, qu'il se crut obligé de lui demander pardon à l'heure de sa mort, de l'avoir tant fait souffrir ? Saint Pierre d'Alcantara ne regarda-t-il pas le sien comme le plus grand ennemi de son salut, et ne le traita-t-il

pas comme tel ? Tous les saints fondateurs d'ordres dont les règles sont si austères n'ont-ils pas été animés du même esprit ? n'ont-ils pas tous tenu pour maxime indubitable qu'il est très-difficile de satisfaire aux besoins du corps sans courir le danger d'obéir à ses sensualités ?

Quel était leur motif ? continue toujours le même auteur ; c'est qu'ils savaient que la chair est une insolente qu'il faut dompter ; que le péché l'a tellement corrompue, qu'elle ne peut se soumettre à la loi divine sans une grâce extraordinaire ; qu'elle n'obéit à Dieu que par crainte, et qu'elle est toujours prête à se révolter contre lui. L'expérience confirme cette vérité. Qui ne sait que lorsque nous voulons nous élever à Dieu, dans nos prières, la chair détourne ailleurs notre esprit, et nous empêche de nous unir à lui ? Qui n'a pas reconnu qu'elle excite dans nos sens et dans notre imagination des mouvements qui nous mettent souvent à deux doigts de notre perte ? Il est donc important, nécessaire même aux personnes qui aspirent à la vie spirituelle et intérieure, de s'appliquer à la mortification ; autrement elles n'y parviendront jamais, et seront de plus exposées aux plus lourdes chutes. Voilà les austérités du cloître et leur utilité ; considérons les délices du monde.

CHAPITRE X.

LES DÉLICES DU MONDE.

On entend ici par délices les jeux, les fêtes, les spectacles; le luxe et la somptuosité des maisons, des ameublements, des habits, la délicatesse des festins, le raffinement et la variété des plaisirs, et en général tout ce qui peut flatter la chair et les sens. Nous avons suffisamment démontré dans les précédents chapitres combien toutes ces délices sont impuissantes à rendre l'homme heureux. L'oracle qui échappa de la bouche de Salomon au moment où il en était le plus enivré retentit encore en quelque sorte à nos oreilles: *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!* Nous avons également démontré d'une manière suffisante que ces perfides délices réveillent, alimentent les passions de l'homme, et l'en rendent esclave; ce que Salomon nous révèle encore par cet autre oracle : *Je n'y ai trouvé que misère et affliction d'esprit;* et Augustin, par cet aveu non moins convaincant : *J'étais lié, non par des chaînes semblables à celles qui*

s'opposent à l'évasion des captifs, mais par ma volonté pervertie, volonté plus difficile à briser que le fer. Nous n'ajouterons qu'une seule réflexion, que nous empruntons au P. Rodriguez : c'est qu'il en coûte plus à l'homme pour flatter sa nature par les plaisirs et les délices, que pour la dompter par les austérités de la pénitence.

En effet, si les austérités ont quelque chose de pénible pour la nature corrompue, elles offrent aussi de grandes consolations à l'âme, qu'elles affranchissent de la servitude des sens, et dont elles cicatrisent les plaies. Ce sont des remèdes salutaires que le sage se détermine à prendre, et dont l'amertume passagère est abondamment compensée par les douceurs et les consolations de la guérison et de la santé qu'elle procure. De quelle amertume, au contraire, de combien de longs et cuisants remords ne sont pas suivis les désordres qui accompagnent les délices du monde ! Tout esprit déréglé, dit saint Augustin, ne manque jamais d'être un supplice à lui-même. Qu'y a-t-il, en effet, dans la nature qui ne soit dans l'inquiétude et la souffrance lorsqu'il se trouve hors de l'état que la règle de la nature lui a imposé? Quelles douleurs ne cause point un os qui est hors de sa jointure? Quelle violence ne souffrent point les créatures même dépourvues de raison, lorsqu'elles sont hors de

leur élément? Le poisson, par exemple, lorsqu'il est hors de l'eau? Or, la raison est l'élément de l'homme; lors donc qu'amolli par les délices, puis entraîné par ses passions, il s'éloigne de la raison, il est nécessairement dans la souffrance, et paye par des années d'amertumes un moment passager d'ivresse.

Nous en trouvons dans nos livres saints plus d'un exemple frappant : le roi David, si sage, si pieux, si heureux, tant qu'il savait, par une sage mortification, imposer silence à ses passions, se laisse-t-il un instant amollir par de coupables délices, de combien de remords, de douleurs amères, ne lui faut-il pas payer les moments si rapidement passés d'une jouissance éphémère! Écoutons-le lui-même exhaler sa douleur : Je suis, dit-il, tombé dans un abîme de misère; la tristesse la plus profonde s'est emparée de mon cœur, mes reins se sont remplis d'illusions, et il n'est resté dans ma chair aucune partie qui soit saine. Plongé dans l'humiliation la plus profonde, je me suis exhalé en gémissements et en sanglots; l'agitation s'est emparée de mon cœur; mes forces et mon courage m'ont abandonné, et la lumière a fui de mes yeux. Je suis devenu semblable à un homme qui n'a plus d'oreilles pour entendre, et dont la langue est impuissante à parler. Seigneur, mon Dieu! ne

m'abandonnez pas, ne vous retirez pas de moi, Seigneur; mon salut est dans vos mains; hâtez-vous de me secourir.

Mais David embrasse-t-il les austérités de la pénitence, arrose-t-il sa couche des larmes du repentir, dompte-t-il sa chair par le jeûne, la cendre et le cilice, bientôt la joie rentre dans son âme, l'espérance renaît dans son cœur. Seigneur, s'écrie-t-il, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié; ô mon âme! bénis le Seigneur; que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom. Oui, mon âme, bénis le Seigneur, et garde-toi de jamais oublier ses bienfaits; car c'est lui qui a pardonné tes iniquités et guéri tes blessures; c'est lui qui t'a rachetée de la mort et qui t'a environnée de ses grâces. Le Seigneur est plein de miséricorde et de tendresse; je chanterai à jamais ses bienfaits et ses miséricordes.

Les délices du monde n'enfantent donc que des afflictions et des peines; les austérités, au contraire, les bannissent, et procurent à l'homme le bonheur et la paix : choisissons.

CHAPITRE XI.

LA CHARITÉ FRATERNELLE DANS LA VIE RELIGIEUSE.

La charité fraternelle est une vertu par laquelle nous aimons notre prochain pour Dieu. Les hommes en général sont l'objet de cette vertu; conséquemment la véritable charité ne doit pas s'étendre seulement à quelques personnes auxquelles nous sommes unis par les liens du sang ou autrement; elle doit s'étendre à tous nos semblables sans aucune exception, suivant ce précepte général du Sauveur : *Je vous recommande de vous aimer les uns les autres.*

Le motif de cette charité c'est Dieu; ce n'est donc point parce que le prochain est aimable en lui-même, parce qu'il nous aime le premier, ou parce qu'il est bienveillant à notre égard, que nous devons l'aimer; ce ne sont là que des motifs charnels et terrestres : le motif de notre charité doit être plus relevé, il doit être surnaturel. C'est l'amour que nous avons pour Dieu qui doit nous porter à aimer le prochain; nous de-

vons l'aimer parce que Dieu l'aime et nous commande de l'aimer.

Le principe de cette vertu, c'est le Saint-Esprit, qui répand la charité dans nos cœurs. Conséquemment la vraie charité fraternelle n'a point sa source dans une propension charnelle et aveugle du cœur, qui nous porte à affectionner nos semblables d'une manière sensible; son principe est au-dessus de la nature, et vient d'en haut. C'est un don de l'Esprit saint, que nous devons demander et espérer d'obtenir de la bonté de Dieu. Ainsi la véritable charité a Dieu pour principe, pour fondement, pour aliment et pour appui; elle n'a rien de charnel, rien de fragile, rien qui soit accessible au caprice, à l'inconstance et au changement; elle est sainte, pure, immuable comme Dieu même.

Telle est la charité fraternelle dans la vie religieuse. En effet, c'est la charité de Dieu qui a réuni dans un même monastère tant de membres divers, qui, avant leur séparation du monde, ne se connaissaient point, ou se connaissaient à peine : or la charité de Dieu étant inséparablement unie à la charité fraternelle, ou plutôt n'étant qu'une seule et même chose avec elle, a en même temps uni les cœurs de ces membres divers, et en a formé une seule famille, dont Jésus-Christ est le chef et l'époux.

D'après l'oracle du Sauveur, c'est à la charité qui les unissait qu'on reconnaissait ses disciples; c'est aussi à la charité tendre, spirituelle, universelle, qui les unit, que l'on reconnaît ses épouses. Les membres d'un monastère unis ainsi par la charité ne composent qu'un seul corps appelé communauté; et les maîtres de la vie spirituelle comparent leur union à celle qui, d'après la remarque de saint Paul, existe entre les membres du corps humain. Voyez, disent-ils, comme ces membres si divers se servent et s'aident les uns les autres : les yeux conduisent les pieds, les mains défendent la tête; tous se portent de concert à secourir la partie la plus faible, lorsque nous recevons quelque blessure ou que nous éprouvons quelque maladie. Supposons, par exemple, dit saint Augustin, que le pied marche sur une épine; qu'y a-t-il de plus éloigné des yeux que le pied? Il en est, à la vérité, très-éloigné par sa situation, mais il en est très-proche par la correspondance mutuelle de tous les membres : aussitôt donc que le pied a été piqué par l'épine, les yeux se mettent à la chercher; le corps se courbe pour la trouver; la langue demande où elle est, et la main se met en devoir de la tirer. Cependant les yeux, la main, le corps, la tête et la langue n'éprouvent aucune douleur, et le pied même n'a de mal qu'en un

seul endroit; mais tous les membres s'intéressent les uns aux autres.

Voilà l'image fidèle d'une communauté dont les divers membres sont unis par la charité fraternelle ; chaque membre chérit les autres comme lui-même, et s'y intéresse comme à lui-même; il se réjouit de leurs avantages comme des siens; leurs afflictions et leurs peines ne le touchent pas moins que ses propres peines et ses propres afflictions, parce qu'ils ne forment tout ensemble qu'un seul tout, dont Dieu est le lien et le centre.

Qu'il est beau, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble unis par des liens si doux! Pour un frère que nous avons quitté dans le monde, nous en retrouvons dans la religion une infinité d'autres, qui nous aiment plus sincèrement et plus tendrement que nos propres frères selon la chair : car, dit Rodriguez, ce n'est point d'ordinaire une véritable affection que celle de nos parents pour nous : l'intérêt en fait ordinairement la seule règle; c'est dans cette vue qu'ils ont pour nous des égards ; hors de là, il est rare qu'ils se mettent en peine de nous, et mon propre frère a peut-être moins de tendresse pour moi qu'il n'a d'envie d'avoir mon bien. Mais quant à nos frères spirituels, qui ont méprisé et abandonné tout ce qu'ils possédaient,

ils n'ont garde de soupirer après ce que possèdent les autres ; ce ne sont point vos richesses qu'ils désirent, c'est le salut de votre âme qu'ils cherchent ; et voilà ce qui s'appelle véritablement aimer. Aussi saint Ambroise nous assure-t-il que la fraternité en Jésus-Christ est beaucoup plus étroite que celle du sang : l'une, en effet, produit peut-être quelque ressemblance de corps, mais l'autre s'étend jusqu'à l'union du cœur et de l'âme, suivant ce qui est écrit aux Actes des Apôtres, *que la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.* Que peut-on se figurer de plus doux, de plus heureux, de plus admirable, que de voir des hommes de divers pays, tellement unis par une exacte ressemblance de mœurs et de discipline, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un seul esprit en plusieurs corps, comme ces corps sont les instruments d'un seul esprit !

C'est, dit encore Rodriguez, ce qui paraît merveilleux dans la Société de Jésus : ce qui est comme une espèce de miracle continuel au milieu de cette compagnie, c'est qu'il y ait une conformité si grande et une union si bien cimentée entre des hommes de différentes nations et si différents entre eux par la naissance, l'éducation, l'inclination, l'esprit et l'humeur. Quelque différence que la nature ait mise entre eux, la grâce qui les réunit et qui les fait vivre

dans une même maison et sous une même règle leur donne une parfaite conformité de sentiments et de volonté; et la miséricorde de Dieu est si grande sur ce point, que non-seulement nous jouissons nous-mêmes de cette bénédiction, mais que la bonne odeur s'en répand encore au dehors, à l'édification générale du prochain et à la plus grande gloire du Seigneur. De là vient que plusieurs qui entrent dans la compagnie, interrogés sur le motif qu'ils ont eu de la choisir, répondent que la concorde qui y règne a été le plus puissant motif qui les a déterminés.

Saint Augustin, développant ces paroles : *qu'il est beau, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble*, dit que leur harmonie et leur douce mélodie ont enfanté des monastères entiers. C'est, ajoute-t-il, aux accents de cette douce harmonie que tant d'hommes, réveillés de leur assoupissement, ont quitté leurs parents et leurs richesses pour vivre ensemble dans l'union et la pauvreté de la vie religieuse; c'est au bruit de cette trompette qu'ils se sont rassemblés de diverses parties du monde, persuadés que la charité mutuelle, qui tient les religieux si étroitement unis, est un avant-goût de la vie du ciel; c'est là enfin ce qui a peuplé tant de monastères et attiré tant de cœurs à Jésus-Christ.

Voilà la charité fraternelle du cloître, charité qui n'est point encore parfaite et sans nuages, car il n'y a rien de parfait sur la terre, mais charité telle que chaque religieuse dans le cloître s'efforce d'acquérir et d'établir solidement dans son cœur. Examinons maintenant la charité fraternelle dans le monde.

CHAPITRE XII.

LA CHARITÉ FRATERNELLE DANS LE MONDE.

La charité fraternelle telle que nous venons de la dépeindre pourrait exister dans le monde ainsi que dans le cloître. Ce qui unit si étroitement les cœurs dans le cloître, c'est, ainsi que nous l'avons dit, la charité de Dieu, qui en devient le centre commun; ce qui y conserve cette intime union, c'est l'humilité, qui en bannit l'envie, la jalousie, les rivalités qu'enfante et alimente l'ambition; c'est la pauvreté, qui détruit les intrigues, les ruses, les injustices qu'enfante la cupidité; c'est la chasteté, qui bannit la corruption des cœurs, et y fait régner la candeur et

la simplicité ; c'est le dévouement, qui fait voler au secours de ses frères en vue de Dieu, qui a promis de considérer comme fait à lui-même tout ce qu'on fait pour le prochain.

Si donc les hommes du monde aimaient véritablement Dieu et pratiquaient avec fidélité ses préceptes ; s'ils renonçaient à l'ambition, à la cupidité et à l'amour des plaisirs sensuels ; s'ils s'animaient les uns envers les autres d'un généreux dévouement, on verrait renaître dans le monde ces jours heureux du berceau du christianisme, où tous les hommes n'avaient, ce semble, qu'un cœur et qu'une âme.

Mais, hélas ! dans le siècle où nous vivons, la plupart des hommes ont banni de leur cœur l'amour de Dieu ; ils n'ont plus pour lui que de la froideur et de l'indifférence ; ils foulent audacieusement aux pieds ses préceptes, ou n'en accomplissent qu'une faible partie ; l'ambition, la cupidité ; la corruption et l'égoïsme exercent partout leurs funestes ravages : aussi, où trouver la véritable charité dans le monde ?

La trouverons-nous dans ces ambitieux qui, pour se frayer un chemin plus facile aux postes auxquels ils aspirent, comptent pour rien de sacrifier leurs amis et de trahir l'amitié la plus solennellement jurée ? Sera-ce dans ces grands du monde qui ne regardent leur poste éminent

que comme une dispense publique de la charité chrétienne, et qui croiraient dégénérer de leur grandeur s'ils abaissaient leurs yeux superbes sur les misères de leurs semblables ?

Se trouvera-t-elle, cette vraie charité chrétienne, dans ces hommes avares en qui l'attachement aux richesses a formé une dureté de cœur incapable d'être amollie, qui se sont fait une habitude de voir d'un œil sec et impitoyable les misères d'autrui les plus touchantes et les plus capables de porter à la compassion, et qui, non contents de refuser les secours que l'on réclame auprès d'eux, assaisonnent encore leurs refus de dureté, de dédain et de mépris?

Se trouvera-t-elle, cette véritable charité, dans ces hommes corrompus et corrupteurs, dont le cœur est esclave des plus honteux penchants, dont les yeux adultères ne sont occupés qu'à chercher des victimes de leurs coupables désirs ; dont les paroles, le maintien, le contact sont autant de piéges pour l'innocence ?

La trouvera-t-on dans le cœur de ces hommes médisants, qui, non contents de ne pas aimer leurs frères, comme la nature, la raison et la religion le leur prescrivent, noircissent continuellement par des discours malins et pernicieux la réputation la mieux établie, désunissent des familles entières, sèment partout la

discorde et la division par de faux rapports, comme s'ils étaient jaloux de voir la concorde régner entre les autres hommes!

Qu'il y a peu de vraie charité dans le monde! Écoutons le P. Bourdaloue, toujours si solide et si vrai dans ses peintures. Il semble, dit-il, que le monde soit comme un champ de bataille, où, de part et d'autre, on ne pense qu'à s'entre-détruire et à se perdre; on y emploie tout, la force ouverte et les violences, les intrigues et les cabales secrètes, la malignité de la médisance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit et la faveur, le mensonge, les trahisons et les plus insignes perfidies; c'est là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent, et qui, pour se satisfaire, étouffent dans les cœurs tout sentiment de charité et même tout sentiment d'humanité. Tellement que dans la société humaine, au lieu que chaque homme devrait être à l'égard des autres hommes un frère pour les aimer et les traiter en frères; un soutien pour les appuyer et les aider dans les rencontres; un patron pour s'intéresser en leur faveur et les défendre; un conseil pour leur communiquer ses lumières et les diriger; un confident à qui ils pussent ouvrir leur âme et déclarer avec assurance leurs pensées; un consolateur qui

prît part à leurs peines et qui s'employât à les soulager, on peut dire, au contraire, quoique avec la restriction convenable, que, par le renversement le plus affreux et selon l'expression commune, la plupart des hommes sont à l'égard des autres hommes comme des loups ravissants, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie et à la dévorer.

On se hait et l'on s'offense mutuellement les uns les autres; on se décrie et l'on se ruine de réputation les uns les autres; on se dresse des embûches, et l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions; et de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de fourberies, d'impostures, d'injustices, de vexations? D'où il arrive que quiconque aime la paix et veut assurer son repos se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes et leur présence étaient incompatibles avec la douceur et la tranquillité de la vie.

Mais ce tableau n'est-il point exagéré? car enfin on voit encore de la cordialité parmi les hommes : en parcourant certaines sociétés, on est même frappé de la politesse et de l'urbanité qui y règnent, des marques non équivoques d'une

sincère amitié qu'on s'y donne réciproquement, des assurances de dévouement, des offres de service qu'on y échange. Sans doute, à côté du mal très-réel que nous avons signalé on voit tout cela dans le monde et dans quelques-unes de ses sociétés : mais tout cela même est-il sincère, et a-t-il pour principe la vraie charité fraternelle ? Écoutons encore le père Bourdaloue :

A en juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur et toutes les apparences de la charité. On est poli, honnête, civil ; on a des airs affables, gracieux, insinuants ; on affecte une complaisance infinie dans la société ; on sait et l'on se pique de savoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde ; ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service et de dévouement sans réserve. Mais, dans le fond, qu'est-ce que tout cela, sinon un langage ? langage qui dit tout, et qui ne dit rien ; qui embrasse tout, et qui ne va à rien ; où le cœur paraît s'épancher dans les plus beaux sentiments, et ne sent rien ; langage dont le monde n'est point dupe, car avec le moindre rayon de lumière on perce tout d'un coup au travers de ces apparences, et l'on

entend ce qu'elles signifient; on réduit les paroles à leur vrai sens, les empressements étudiés, les témoignages les plus spécieux, à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des compliments, ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir, rien davantage : de sorte que quiconque ferait fond sur cela, et voudrait tirer de là quelque conséquence en sa faveur, serait regardé comme un homme sans expérience et dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des âmes, et en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins? et sous ce voile de charité, que verrions-nous? L'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zèle; encore est-ce peu que cette indifférence, et si du moins on s'en tenait là, ce serait un état plus tolérable, et le mal serait moins grand : mais je dis plus, et sous cet extérieur charitable et officieux que verrions-nous? Les soulèvements de cœur, les mépris, les jalousies, les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin; les moyens imaginés, médités, préparés de loin et concertés; les intrigues formées, en secret, conduites avec art, avancées peu à peu et sans bruit, soutenues jusqu'au bout, aux dépens de toute équité et au pré-

judice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagère point, et au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu.

Or, est-ce là la charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi? N'est-ce pas imposture et tromperie? De là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, et que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres : car, à qui se fier? dit-on. On le dit, et on a bien sujet de le dire. Dieu voulait quel a charité nous unît tous; il voulait que par une confiance réciproque la charité ouvrît les cœurs, et que dans ces ouvertures de cœur les hommes pussent avoir entre eux de sûres et d'utiles communications. C'était la douceur de la société humaine, c'en était l'avantage le plus solide; mais il fallait pour cela une charité sans fard et sans déguisement, une charité intime et véritable. Or, où la trouver? Tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part et d'autre se tienne si resserré, et que entre les esprits il y ait si peu d'accord et de bonne intelligence.

Voilà le monde et sa charité!

Mais n'y a-t-il donc point de véritables amis dans le monde? Les trois principes les plus communs qui lient les hommes avec les autres hommes, et qui forment toutes les unions et les ami-

tiés dans le monde, sont, dit Massillon, le goût, la cupidité et la vanité.

Le goût. On suit un certain penchant de la nature qui nous fait trouver en quelques personnes plus de rapports avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en ennui avec les autres hommes.

La cupidité. On cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune. L'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs : les titres qui vous rendent puissants se changent bientôt en des qualités qui vous rendent aimables, et l'on ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment.

La vanité. Des amis qui nous font honneur nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer pour ainsi dire de leur réputation, et, ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin de nous à eux, et que nous n'aimons que nos semblables.

On comprend facilement combien sont fragiles

les liens qui forment de semblables amitiés. Les goûts sont si bizarres et si changeants! ce qui plaît aujourd'hui n'inspirera plus demain que l'indifférence; et comme, d'ailleurs, tous les hommes sont imparfaits, on découvre bientôt, à côté des qualités qui avaient flatté le goût, des défauts qui font naître l'aversion; et de là ces ruptures qu'on voit tous les jours éclater, même entre les personnes unies par les liens les plus sacrés. L'intérêt et la vanité ne sont pas les liens les plus solides : une passion vient bientôt séparer ce qu'une autre passion avait réuni; ou plutôt la même passion suffit pour briser les liens qu'elle avait formés. Que la cupidité vienne à être dérangée dans ses projets, et la vanité à être blessée dans ses prétentions, c'en est assez pour rendre irréconciliables les personnes qu'elles avaient étroitement unies, ainsi qu'on le voit tous les jours. Toutes ces unions fragiles ne méritent point d'ailleurs le nom de charité; elles sont aussi éloignées de la charité véritable, qu'elles sont éloignées de Dieu, seul principe de la charité. Encore une fois, voilà la charité du monde : comparons-la à la charité religieuse, et voyons laquelle mérite notre préférence.

CHAPITRE XIII.

EXCELLENCE DE LA VIE RELIGIEUSE. PAIX ET MÉRITES QU'ELLE PROCURE A CELLES QUI L'EMBRASSENT.

Nous ne pouvons donner une idée plus juste de la sublimité de la vie religieuse, qu'en rappelant l'éloge magnifique qu'en font à l'envi les saints Pères. Quel plus grand bonheur peut-il arriver à l'homme, dit saint Basile, que d'imiter sur la terre la vie des anges, que de s'appliquer avec ferveur à la prière dès le lever du soleil, que d'honorer le Créateur par des hymnes et des cantiques, que de s'occuper tout le jour à un travail où l'on se tient toujours élevé à Dieu, et qui est accompagné de chants sacrés? Par ce moyen l'âme évite la langueur et la tristesse; elle se maintient dans une sainte joie; elle trouve agréables les œuvres les plus pénibles, et éprouve de la douceur dans les exercices les plus rebutants pour la nature.

Dans cette vie sublime, continue le saint docteur, l'âme religieuse, entièrement dégagée de

toutes les choses de la terre, travaille avec une vigilance infatigable à acquérir les biens éternels ; elle ne s'occupe que des moyens de s'avancer dans la justice et de se rendre parfaite; elle ne pense qu'à obtenir une tempérance, une force, une justice et une prudence qui soient accomplies ; elle ne se propose que de croître et de se perfectionner chaque jour dans les vertus les plus héroïques.

Si vous allez, dit saint Chrysostome, dans les solitudes d'Égypte, vous trouverez qu'elles sont plus belles qu'aucun paradis terrestre; qu'il y a des troupes innombrables d'anges revêtus de corps mortels, des peuples entiers de martyrs et de vierges. Vous verrez que la tyrannie du démon y est éteinte et l'empire de Jésus-Christ florissant; que c'est le camp du Fils de Dieu ; que son armée céleste et ses troupes royales sont répandues dans cette vaste contrée : le ciel n'est pas si éclatant par la diversité des astres et des étoiles, que les déserts le sont par ce grand nombre de cellules et de grottes, de solitaires et de vierges, qui ont renoncé au monde, à toutes les choses visibles, et atteint déjà le souverain degré de la charité évangélique.

Ces étoiles, ajoute le saint docteur, en parlant des religieux, se lèvent avec le soleil, et même avant le point du jour; les soins, les chagrins,

les affaires du siècle n'occupent point leur esprit, rien ne trouble leur repos : ils sont comme des anges, parce qu'ils ne s'occupent que du ciel et des biens éternels. Se levant donc comme des astres qui vont éclairer le monde, et ayant l'âme tranquille et pleine d'une sainte joie, ils s'assemblent tous avec une conscience pure; ils chantent ensemble, comme par une seule bouche, des hymmes et des cantiques pour honorer et adorer Dieu; ils lui rendent grâces non-seulement pour les bienfaits qu'ils ont eux-mêmes reçus de lui, mais encore pour ceux qu'il répand continuellement sur tous les hommes. C'est pourquoi je ne me contente pas de les comparer à Adam innocent dans le paradis terrestre, mais je vous prie de me dire s'il y a quelque différence entre leur état et celui des saints anges, puisqu'ils sont comme eux continuellement occupés à chanter les louanges de Dieu, et à redire sans cesse avec ces esprits bienheureux : Gloire à Dieu dans le ciel ! paix et grâces aux hommes sur la terre !

Les monastères, continue toujours le saint docteur, sont comme un port tranquille, où l'on n'éprouve point le trouble des affaires temporelles, où l'on est exempt des soins et du tumulte du siècle, et où les vierges brillent comme des lumières éclatantes, que l'on remarque de loin, et qui servent à attirer et à conduire dans le

chemin de la vertu ceux qui sont exposés aux agitations et aux tempêtes de la mer orageuse du monde.

Qui n'admirerait, dit saint Augustin, qui ne comblerait de louanges ceux qui, après avoir méprisé le monde et s'en être séparés, mènent en commun une vie chaste, toute sainte, toute divine; qui emploient tout leur temps à lire, à prier, à conférer ensemble sur les choses célestes; qui ne sont jamais ni enflés d'orgueil, ni agités de troubles, ni pâles d'envie; mais toujours modestes, toujours humbles, toujours calmes et tranquilles; qui vivent dans une parfaite union et dans une contemplation continuelle des grandeurs divines; qui offrent à Dieu, comme un sacrifice d'agréable odeur, tous les dons et toutes les grâces qu'ils ont reçus de sa bonté libérale? Non, ajoute le saint, je n'entreprendrai point l'éloge de cette vie admirable, de cette profession sainte : on n'en saurait rien dire d'assez grand et d'assez relevé.

Vous voulez, dit saint Bernard, que je vous explique pourquoi, entre tous les exercices et toutes les pratiques de la pénitence, la seule profession monastique a mérité d'être appelée un second baptême? Je crois que c'est à cause du parfait renoncement qu'elle inspire à ceux qui l'embrassent, et de la haute perfection à laquelle

elle les conduit, qu'elle a mérité cette prérogative singulière. En effet, élevant ceux qui s'y consacrent au-dessus de toutes les conditions de la vie humaine, elles les rend semblables aux anges et supérieurs à tous les autres hommes. Je dis bien plus, elle imprime de nouveau l'image de Dieu en nous, et nous rend, aussi bien que le baptême, conformes à Jésus-Christ. Elle nous tient même en quelque manière lieu d'un second baptême; car lorsque nous mortifions nos membres qui sont sur la terre, nous sommes revêtus de nouveau de Jésus-Christ, nous exprimons sa mort en notre personne, nous y participons d'une manière particulière; et comme dans le baptême nous sommes arrachés de la puissance des ténèbres et transportés dans le royaume d'une gloire et d'une clarté éternelle, il arrive aussi dans cette sainte profession, qui est comme une nouvelle naissance, que nous sortons des ténèbres, non du seul péché originel, mais de plusieurs péchés actuels que nous avions commis, et que nous entrons dans la lumière et dans la splendeur des vertus.

Quel sublime éloge de la vie religieuse! et cependant que ne pourrait-on pas ajouter encore touchant le dévouement de ces vierges, véritables anges terrestres, qui n'interrompent leurs pieuses méditations et le chant des hym-

nes sacrées que pour instruire les ignorants, consoler les affligés, soulager les indigents et les infirmes, retirer du vice les âmes égarées, recevoir le dernier soupir des mourants? Quels magnifiques éloges les saints Pères n'eussent-ils pas donnés à de telles œuvres si de leur temps elles eussent été unies dans le cloître aux autres occupations de la vie monastique!

Il est donc constant que la vie religieuse est excellente et sublime, puisqu'elle éloigne les hommes des troubles et des vaines agitations du siècle; qu'elle leur fait goûter une paix profonde et une tranquillité parfaite; qu'elle les applique uniquement à la prière, à la pratique des bonnes œuvres et des plus héroïques vertus; qu'elle les consacre à Dieu comme des holocaustes d'agréable odeur; qu'elle les purifie et leur tient lieu d'un second baptême; qu'elle les rend semblables aux anges; qu'elle les transforme même en ces esprits bienheureux, et imprime de nouveau dans leurs cœurs et dans leurs âmes l'image et la ressemblance de la Divinité. Approchons de ce tableau celui de la vie du monde.

CHAPITRE XIV.

FRIVOLITÉ DE LA VIE DU MONDE; VIDE QU'ELLE LAISSE DANS LE COEUR DE L'HOMME; AGITATIONS QU'ELLE Y FAIT NAÎTRE.

Dans le chapitre précédent, nous avons pénétré dans la solitude du cloître, et suivi l'âme religieuse au milieu de ses exercices spirituels et de ses sublimes occupations. Sa vie, séparée des intérêts matériels et périssables, nous a paru tout angélique, toute divine en quelque sorte. Si de là nous descendons dans le monde et considérons les occupations de celles qui l'habitent, que leur vie nous paraîtra frivole!

Si j'entre dans le détail des affaires du siècle, dit le P. Segaud, je vois l'un embarrassé à étendre ou à conserver, à défendre ou à disputer les limites ou les droits d'une acquisition ou d'un héritage, misérable morceau de terre dont il emprunte le titre et le nom, et auquel il prodigue ses peines et ses soins. Je vois l'autre attentif à soutenir une vaine préséance, une distinction chimérique, un honneur imaginaire que l'on

doit et que l'on rend non pas au mérite de sa personne, mais aux apparences de sa dignité, ou, tout au plus, au hasard de sa naissance. Je vois celui-ci attaché à ménager le plus léger intérêt, à recueillir le moindre profit, à faire valoir le plus faible produit d'un bien dont il paraît bien plus l'économe et le gardien que le possesseur et le maître. Je vois celui-là aussi régulier à faire sa cour qu'on est régulier à la lui faire à lui-même ; de patron qu'il est, devenir suppliant à son tour, et ne s'élever si haut sur la tête des uns, que parce qu'il est le premier à ramper aux pieds des autres. O Dieu ! que ces occupations devraient paraître frivoles et humiliantes à des âmes destinées à n'adorer et à ne servir que vous seul !

Quelles sont encore les occupations des hommes dans le monde ? continue le même Père. Le monde est le théâtre de la vanité, le séjour des plaisirs, le centre de la mollesse, le siége de l'oisiveté, le règne des sens, en un mot, l'empire de l'amour-propre. C'est un séjour où l'on n'aime des peines que celles que l'on prend à se parer ; des veilles, que celles que l'on passe à se divertir ; d'assujettissements, que ceux qu'imposent la mode et les caprices ; d'emploi, que celui de remplir agréablement le vide du temps ; d'étude, que celle de plaire ; de talents et de mé-

rite, que celui de réussir au gré de l'amour-propre.

C'est un séjour où le jeu succède à la bonne chère, les visites aux spectacles, les promenades au repos, le sommeil au divertissement, et où le délassement des divertissements passés n'est qu'une préparation à des amusements nouveaux. Enfin, pour achever le portrait par la fidèle peinture qu'en faisait David, le monde est un séjour où les langues savantes dans l'art de flatter se livrent mutuellement à la complaisance, à l'enjouement, à la bagatelle; où la jeunesse paraît toujours comme un parterre émaillé de mille fleurs naissantes; où les divinités du siècle, parées comme des autels, viennent recevoir l'encens de leurs adorateurs; où règnent également la délicatesse et l'abondance; où se rangent les commodités et les douceurs, et, tant qu'on le peut, nulle des peines et des afflictions de la vie; où l'entrée est ouverte à la fortune et fermée à la disgrâce. Quelle vie humiliante, frivole et coupable pour des âmes qui ne devraient être occupées que d'une seule chose, le salut, l'acquisition du ciel! Que de folies, d'agitations et de peines pour n'aboutir qu'au vide et à des croix qui resteront sans récompense!

Je dis pour n'aboutir qu'au vide; car il y a déjà longtemps que les hommes du monde courent sur les pas les uns des autres, dans cette

trompeuse carrière d'occupations et de plaisirs frivoles, sans qu'aucun d'eux ait pu, au bout de sa pénible course, se dispenser de dire, avec Salomon : *Vanités des vanités, tout n'est que vanité!*

Je dis pour n'aboutir qu'à des croix qui demeureront sans récompense; car le vide dont nous venons de parler, et qui par lui-même est une croix, est encore accompagné de mille autres plus accablantes, qui pèsent sur les enfants du siècle : ne les entendons-nous pas chaque jour s'en plaindre eux-mêmes avec l'accent de la douleur? Mais pourquoi resteront-elles sans récompense? C'est que les croix du monde sont des croix que l'on se fait par un amour déréglé de ses biens, par un empressement excessif pour ses faveurs, par un servile assujettissement à ses lois, à ses modes, à ses caprices; croix forgées par les mondains. Si c'était Dieu qui les en chargeât, il ne manquerait pas de les adoucir et de leur accorder leur juste récompense; mais ce sont les mondains qui s'en chargent eux-mêmes, contre le gré de Dieu et aux dépens de sa loi sainte : il les punit en les laissant accablés sous le fardeau dont ils se sont chargés, et les maudit, loin de les bénir : *Malheur au monde, à cause de ses scandales!*

Les croix du monde sont des croix que l'on

hait : ah ! cruels dégoûts, rebuts humiliants, liaisons insupportables, traitements indignes, contradictions éternelles, croix forcées pour les mondains ! S'ils les acceptaient au moins de bon cœur, Dieu saurait en tempérer l'amertume : mais non, loin de s'y soumettre, ils s'en chagrinent, ils s'en plaignent même avec scandale, ils en murmurent. Les croix du monde sont des croix dont on ne tire aucun avantage. Hélas ! dans les temps de revers et de fléaux, combien conservent encore toute la fierté de leur orgueil, malgré l'abaissement de leur fortune, et dans les bornes les plus étroites de la médiocrité, de l'indigence même, tous les vices de la prospérité et de l'abondance ? Croix perdues pour eux ! S'ils en profitaient en se corrigeant, Dieu les consolerait ; mais, faute de s'amender en souffrant, ils s'endurcissent, et se perdent. Que la vie du monde est donc frivole, vide et malheureuse ! Comparons-la aux sublimes occupations du cloître, à la paix dont on y jouit, et aux mérites qu'on y acquiert pour le ciel.

CHAPITRE XV.

MOYENS DE SALUT DANS LA VIE RELIGIEUSE.

Les moyens de salut qu'offre la vie religieuse sont presque innombrables ! La solitude et la tranquillité du lieu, la sainteté des occupations auxquelles on s'y livre, les règles qui y sont en vigueur, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance et la mortification qu'on y pratique, les exemples qu'on y a sous les yeux, les saintes pratiques qui y sont en usage, et les grâces abondantes dont elles sont la source, les exhortations pressantes qu'on y entend, le zèle des supérieures qui pressent et aiguillonnent; tout, en un mot, concourt dans un monastère au salut et à la perfection des âmes qui viennent s'y réfugier.

La solitude et la tranquillité du lieu. Ce n'est point au milieu du tumulte du monde que Dieu se plaît à se communiquer à l'âme, à faire briller à nos yeux ses célestes lumières, à nous enrichir de ses grâces privilégiées, mais bien dans la retraite : *Je la conduirai*, dit-il, *dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.* Or, la soli-

tude qui plaît surtout à Dieu, où il aime particulièrement à se communiquer, c'est la solitude du cloître; c'est là proprement, dit un Père, le port du salut, où règne le calme inaltérable de la grâce, et où l'on n'entend point gronder les flots orageux du siècle; c'est là l'école de la doctrine céleste, où le Sauveur s'applique en secret à instruire et à former les chastes amantes qui l'étudient et le suivent: c'est là un séjour privilégié, où Dieu place l'élite de ses élus mêmes, pour s'y unir d'autant plus étroitement à leurs cœurs, que leurs corps sont plus étroitement attachés au cloître; c'est là ce paradis délicieux qui a quelque chose de comparable au paradis terrestre; qui a même cet avantage sur le premier, que celui-là d'un innocent fit un coupable, et que celui-ci rend les coupables même innocents: c'est là le centre, l'élément des âmes saintes, et presque l'unique demeure où elles se plaisent, parce que c'est l'unique où l'on sert Dieu avec paix et tranquillité.

La sainteté des occupations. Il ne s'agit plus, dans ces asiles sacrés, d'occupations basses et mondaines, qui se rattachent aux sordides intérêts de la terre, qui détournent incessamment des solides intérêts du ciel, et où la délicatesse et la justice sont si facilement oubliées; il ne s'agit plus de courses fatigantes, d'entrevues dan-

gereuses, de transactions et de marchés délicats, de négociations difficiles; il ne s'agit plus des détails pénibles d'un emploi public, des soins accablants d'une famille, des devoirs de société qui rendent les hommes dépendants de leurs proches, de leurs alliés, de leurs amis, de leurs enfants, de leurs inférieurs, de leur égaux, de leurs maîtres, et causent une agitation perpétuelle. Quelques soins modérés accordés aux besoins matériels de la famille religieuse, à des œuvres pieuses, telles que l'instruction de la jeunesse chrétienne et la consolation des affligés : voilà toute l'occupation extérieure des monastères. Du reste, tout y est saint, tout s'y ressent de la majesté du maître que l'on y sert : on y honore son domaine souverain, on y contemple ses grandeurs adorables, on y médite ses merveilles, on y chante ses louanges, on y publie ses bienfaits, on y étudie, on y exprime ses divines perfections, on y fléchit sa colère, on y désarme son bras, on y touche son cœur, on y rappelle ses anciennes miséricordes; en un mot, on y fait ce que font les bienheureux dans le ciel, et le cloître est, en quelque sorte, un paradis commencé.

Les règles qui y sont en vigueur. Elles ont la double propriété de porter au bien et de préserver du mal. L'homme, par suite de la concu-

piscence, est naturellement porté à l'oubli et à l'abandon de ses devoirs, surtout lorsqu'ils ont quelque chose de pénible pour la nature; il a besoin de quelque chose qui les lui rappelle, qui le réveille, qui l'excite, qui le presse de les accomplir : or, les règles établies dans les monastères et maintenues en vigueur par les supérieurs qui en sont les gardiens, remplissent auprès de lui cet office; à chaque heure et à chaque instant du jour elles lui remettent sous les yeux ce qu'il doit faire, l'aiguillonnent et le pressent de l'accomplir.

Aussi les saints comparent-ils les règles aux ailes des oiseaux et aux roues des chariots. Les ailes, disent-ils, ne sont point pour l'oiseau un fardeau embarrassant; elles le rendent, au contraire, plus léger, le soutiennent dans les airs et lui communiquent la faculté de voler; les roues n'ajoutent point au char une pesanteur incommode; elles sont, au contraire, d'un puissant secours pour les animaux qui les mettent en mouvement; sans elles, ils ne pourraient traîner la moitié du fardeau qu'avec elles ils traînent comme en se jouant. Il en est de même des règles: loin d'être une charge et un embarras, elles sont pour les religieuses qui vivent sous leur empire des ailes qui les font voler vers le ciel, des roues qui leur font porter le joug du

Seigneur avec une facilité merveilleuse, tandis que les personnes du monde qui en sont privées ne le traînent qu'avec peine et en gémissant.

Les règles des monastères sont encore pour l'homme un préservatif puissant contre le péché. Elles président à toutes ses démarches, placent une garde de circonspection à la porte de tous ses sens, modèrent ses désirs, arrêtent ses écarts, lui interdisent tout accès à la voie du mal, en même temps qu'elles rendent au mal tout accès impossible auprès de lui. Aussi les saints les comparent encore aux fortifications extérieures qui défendent les villes. De même, disent-ils, qu'une ville est en meilleur état de défense lorsqu'elle est environnée de fortifications extérieures qui concourent avec celles de l'intérieur à arrêter l'ennemi et à paralyser ses efforts; de même les personnes qui sont munies de règles sont plus en état de résister aux attaques du démon, parce que ces règles concourent, avec les commandements de Dieu et de l'Église, à paralyser ses efforts, et en même temps tiennent en bride les ennemis intérieurs qui pourraient être d'intelligence avec lui.

La pauvreté, la chasteté, l'obéissance et la mortification qu'on y pratique. Les richesses sont un des plus grands obstacles au salut de

l'homme; il se consume pour les acquérir en sueurs et en fatigues qui l'absorbent tout entier et lui font perdre de vue le ciel et l'éternité : lorsqu'il les possède, elles partagent son cœur; trop souvent même elles le captivent totalement et y prennent la place de Dieu. Le Sauveur n'a-t-il pas déclaré qu'il est extrêmement difficile aux riches de parvenir au ciel? La pauvreté religieuse, en bornant les désirs de l'homme au nécessaire, dont elle lui assure la possession, met fin en lui aux agitations de la cupidité, à l'amour déréglé des biens périssables, et permet à son esprit et à son cœur de s'appliquer plus librement à Dieu. La chasteté achève de les affranchir de toute servitude, de tout partage, et leur donne le plus libre essor. L'obéissance les attache irrévocablement à Dieu, et fait de tout l'homme une espèce d'holocauste infiniment agréable au ciel. La mortification, enfin, immole en détail toutes les convoitises de l'homme, le fait naître à une vie nouvelle et avancer merveilleusement vers la sainteté et la perfection.

Les exemples qu'on y a sous les yeux. Là on n'a plus à redouter le scandale, ce monstre dangereux qui cherche sans cesse à glisser son subtil poison par nos yeux et nos oreilles, d'où trop souvent il se communique à nos cœurs et à nos âmes, dans lesquels il laisse un germe de mort.

Oh, non! dans la solitude du cloître les yeux et les oreilles peuvent s'ouvrir sans défiance : ils n'y ont en spectacle que des vertus, ils n'y entendent que des choses saintes, capables d'élever l'âme à Dieu. Or, si rien n'est plus dangereux que le scandale, rien aussi ne porte au bien d'une manière plus puissante que le bon exemple. Combien la vie toute sainte des premiers chrétiens n'arracha-t-elle pas d'infidèles au culte des idoles? N'est-ce pas la prédication de l'exemple que Jésus-Christ et ses apôtres voulurent employer avant toute autre lorsqu'ils entreprirent la conversion des nations à la foi? Oui, la bonne odeur de Jésus-Christ, que de saints exemples répandent dans un monastère par celles qui l'habitent, est un des moyens les plus puissants de sanctification : c'est une espèce d'aimant qui attire comme nécessairement à la vertu.

Les saintes pratiques qui y sont en usage, et les grâces abondantes dont elles sont la source. Que de saintes pratiques se succèdent chaque jour dans un monastère! Pieuses méditations où l'âme se rappelle les vérités éternelles, s'épanche délicieusement dans le sein de Dieu, et où Dieu, en retour, éclaire l'âme de ses célestes lumières, la fortifie par sa grâce et l'enflamme de son amour; retours fréquents, où l'âme se remet sous les yeux l'étendue de ses devoirs, se

rend compte de la fidélité qu'elle met à les accomplir, rend grâces à Dieu des succès qu'elle obtient, efface ses faiblesses par son repentir, et puise des grâces nouvelles pour continuer sa course; confessions fréquentes, où elle se purifie dans le bain salutaire de la pénitence, reçoit de sages conseils, puise un nouveau courage pour triompher de ses ennemis; communions presque quotidiennes, où elle s'unit à son céleste époux, applique le remède à ses infirmités, reçoit des consolations toutes divines et le gage de l'immortalité; sacrifice auguste, où elle s'unit à la victime sainte qui chaque jour s'immole de nouveau pour les péchés des hommes; pieuses lectures, qui lui remettent continuellement sous les yeux les sages conseils que nous ont laissés les saints pour nous aider à parvenir à la perfection. Joignons encore à tout cela *les exhortations pressantes* d'un directeur expérimenté, *les sages avis d'une supérieure*, qui conduit chaque âme, comme par la main, dans les voies de la perfection, avec toute la tendresse et toute la sollicitude d'une mère, et nous resterons convaincus que la vie religieuse offre vraiment à celles qui l'embrassent tous les moyens possibles de salut. Portons maintenant nos regards dans le monde, et voyons ce qui s'y passe.

CHAPITRE XVI.

DIFFICULTÉS DU SALUT DANS LE MONDE.

Nous nous garderons bien de dire que le salut est impossible dans le monde ; avec la grâce de Jésus-Christ, qui est offerte à tous les hommes, on peut rigoureusement se sauver partout et dans tous les états que la probité ne réprouve point. Mais ce que nous pouvons avancer comme une vérité incontestable, c'est qu'il est difficile de se sauver dans le monde. Pour rendre évidente cette vérité il suffirait de considérer combien il est peu d'hommes qui s'y sauvent ; il suffirait de voir combien il en est peu qui y observent la loi de Dieu, sans l'accomplissement de laquelle nul ne peut parvenir au salut. Mais nous voulons exposer d'une manière plus détaillée et plus claire les difficultés du salut dans le monde ; nous nous bornerons cependant aux plus communes et aux plus saillantes : les limites étroites d'un chapitre ne nous permettent point d'entrer dans tous les détails et tous les développements qu'exigerait un si vaste sujet. Le théâtre tumultueux du

monde est un lieu peu propre aux réflexions sérieuses qu'exige la grande affaire du salut ; les occupations auxquelles on s'y livre, les maximes qui y sont en vigueur, les exemples qu'on y a sous les yeux, les piéges qu'on y rencontre, l'aliment qu'y trouvent les passions, le peu de secours spirituels qui y sont à la portée de chacun, sont des obstacles difficiles à surmonter pour l'âme qui a à cœur le succès de son salut.

Qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? C'est, dit Massillon, une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage : c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans les passions les plus violentes et les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des chagrins accablants. C'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leurs amertumes. C'est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps, et où l'ennui est presque la

destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre.

Figurez-vous, dit un Père, être placé sur le haut d'une montagne, et de là promenez vos regards sur la mer orageuse de ce monde; considérez-en les flots impétueux; promenez les yeux de tous côtés, et vous n'apercevrez partout que trouble, agitations, tumulte, embarras, intrigues, démêlés et querelles; et si vous pouviez pénétrer jusque dans l'intérieur des familles, que ne verriez-vous pas? Est-il facile, au milieu de ce tumulte, de songer sérieusement à la grande affaire du salut? Est-il plus aisé au milieu du monde d'éviter ce tumulte?

Le monde est une région si féconde en embarras et en affaires, que pour peu qu'on y ait de liaison et d'habitude, on y trouve à toute heure cent sortes d'occupations qui dérangent ou qui abrègent les exercices de la religion. Comment une femme du monde, chargée des soins domestiques, obligée de remplir tous les devoirs de la société, redevable à son mari, à ses enfants, à ses amis, à ses domestiques; au milieu de tous ces soins accablants qui, loin de disposer au recueillement, portent naturellement à la dissipation, comment aura-t-elle le loisir et la liberté de s'appliquer aux objets importants de la vie future? C'est beaucoup pour elle d'y

donner en passant quelques moments courts et précipités : car de vouloir y donner un temps fixe et réglé, c'est assez pour que tous les contre-temps imprévus viennent en foule y mettre obstacle. Une affaire en attire une autre ; il s'en forme un enchaînement habituel, et si quelque court intervalle y échappe, n'est-il pas naturel que ce soit pour se délasser et se divertir? Ainsi raisonnent, ainsi vivent la plupart des femmes du monde. Combien d'ailleurs de moments précieux et prolongés, prodigués à un repos excessif que rien n'interrompt, aux ajustements, aux repas, aux visites, au jeu, aux conversations? Qu'une âme sérieusement occupée de ces bagatelles est peu capable de penser aux choses de l'éternité !

Les maximes du monde sont d'ailleurs si opposées à celles de l'Évangile! On y entend préconiser les richesses, les honneurs, les plaisirs, les délices, l'oisiveté, comme le souverain bien ; les haines, les animosités, les vengeances y sont excusées et légitimées comme de justes représailles; l'impiété, l'irréligion, l'athéisme y sont supportés au nom de la tolérance; les vices les plus infâmes y sont tolérés comme des galanteries que l'usage a consacrées. Faut-il après cela s'étonner d'y rencontrer tant de désordres et de funestes exemples !

Or, les mauvais exemples sont un des plus grands dangers qu'offre la vie du monde. Il est vrai que nous naissons tous avec une pente malheureuse pour le mal ; mais cette pente, ce penchant devient beaucoup plus vif lorsque nous le sentons autorisé par l'exemple ; l'impression s'en fait sentir de la manière la plus puissante, et sur nos esprits, et sur nos cœurs. Nous voyons donner au déréglement des passions tout ce qu'elles demandent ; nouer mille intrigues, dresser mille piéges pour ébranler la vertu ; et ce que nous voyons faire, nous sommes entraînés comme par une pente invincible à le copier. Élevée à l'ombre des ailes maternelles, ou dans l'un de ces asiles sacrés où réside la piété, une jeune personne prend l'essor enfin, et commence à respirer le grand air. Elle entre dans le monde avec son innocence ; la pudeur en est la gardienne fidèle, la modestie l'ornement, la religion le guide ; la crainte du Seigneur règle ses pas : mais le monde lui donne de funestes exemples, et elle n'en profite que trop. Elle voit ses compagnes empressées à se parer pour fixer les regards d'une foule d'adorateurs insensés, et bientôt elle prend le goût dominant du monde. Ah ! que son innocence est en péril ! Sa piété, affaiblie, cesse de l'importuner ; les bons principes qu'elle a reçus s'effacent ; de nou-

veaux principes, puisés dans les discours et encore plus dans les exemples, les remplacent dans son cœur : quel chemin ne fera-t-elle pas? Mais le monde lui donne de bien autres exemples encore, et lui présente bien d'autres dangers; car, dit Massillon, tout est danger dans le monde : dangers dans la naissance : elle est une espèce d'engagement à toutes les passions; dangers dans l'élévation : elle nous fait une loi de tout ce que l'Évangile condamne; dangers dans l'usage des biens de la fortune : nous avons sans cesse à nous défendre ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice; dangers dans les entretiens : on veut plaire, et l'on ne plaît que par les passions ou qu'on reçoit ou qu'on inspire; dangers dans les amitiés : le venin s'insinue par la conformité des humeurs et par les douceurs de la société; on ne peut se passer de délassement, et le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence; dangers dans les concurrences : on veut s'élever, et il est malaisé d'aimer ceux qui vous supplantent et qu'on vous préfère; dès que les intérêts sont divisés, les cœurs aussi ne tardent pas de l'être; dangers dans le mariage : la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des

intérêts forme presque toujours; une société sainte devient une tentation domestique, et dès que le devoir devient un joug, le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes. Dangers dans l'état de liberté : les passions qui n'ont point de frein s'échappent malgré nous, et l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'annonce d'une servitude plus universelle; dangers dans la probité mondaine : dès que le monde est content de nous, on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être; on confond la réputation de vertu avec la vertu même, et parce qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Évangile exige. Enfin, dangers dans la piété même : comme elle est rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent le principe; on avait d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde avec ses exemples, ses dangers, ses périls et les piéges funestes qu'il tend à l'innocence : si on y échappe à un péril, on vient bientôt échouer contre un autre. Si l'exemple nous trouve insensibles, l'amitié nous séduit; si l'intérêt ne nous touche pas, la gloire et la réputation nous entraînent; si nous nous défendons des grands excès, des passions plus douces et plus dangereuses ne nous trouvent pas insensibles;

si l'inclination nous éloigne du déréglement, la complaisance nous y jette; si nous sommes libres d'ambition pour nous-mêmes, nous la sentons revivre pour nos enfants; si nous sommes fidèles à ne pas chercher les occasions, nous ne pouvons répondre de celles qui nous cherchent.

Enfin, dans le monde souvent l'âme pieuse n'a point à sa portée les secours spirituels qui lui sont nécessaires, ou n'est point libre d'y recourir lorsqu'elle en a besoin. Combien sont éloignés du lieu saint, que leurs occupations ou leur santé ne leur permettent point d'aller chercher si loin! Combien y sont privés de guides sûrs, ou n'en trouvent que difficilement qui leur inspirent cette confiance sans laquelle on est exposé à ne point ouvrir librement son cœur? Combien y trouvent dans des parents à demi chrétiens, dans un mari mondain, amateur des plaisirs bruyants, quelquefois dissolu dans ses mœurs, à la dépravation desquelles il tente trop souvent de faire participer la compagne de sa vie; dans des amis, des associés, irréligieux et censeurs de la piété; dans un état qu'une coutume coupable fait exercer les jours consacrés à Dieu; combien, dis-je, trouvent en tout cela des obstacles presque insurmontables à l'accomplissement des devoirs les plus indis-

pensables du chrétien, et par suite à la participation des sacrements de l'Église.

Il est donc trop vrai que la vie du monde offre au chrétien de très-grandes difficultés pour opérer son salut. Nous ne sommes plus étonnés de voir tant de chrétiens abandonner le siècle et s'enfoncer dans les déserts et dans les solitudes profondes, pour s'occuper librement et efficacement de leur éternité; nous ne sommes plus étonnés de voir même les plus grands personnages renoncer aux prétendus avantages de la fortune pour embrasser la pauvreté du cloître : c'est le parti que prirent un saint Benoît, qui, descendant des seigneurs de Norcia, étant parent de l'empereur Justinien, se retira, à peine âgé de quatorze ans, dans une grotte de la montagne de Sublac; un saint François d'Assises, qui, abandonnant à son père tout ce qui pouvait lui revenir, se retira dans un monastère. Saint François de Borgia, saint Louis de Gonzague, quoiqu'ils fussent, l'un duc de Candie, l'autre seigneur de Castiglione, suivirent la même voie. La bienheureuse Zedmerra, fille du roi d'Éthiopie, renonça à ses droits au trône pour se faire dominicaine. La bienheureuse Jeanne de Portugal renonça à régner sur l'Angleterre et la France pour embrasser la vie monastique. Non, nous ne sommes plus étonnés, en comptant dans

le seul ordre de Saint-Benoît vingt-cinq empereurs et soixante-quinze rois ou reines, qui abandonnèrent le monde pour vivre pauvres, mortifiés, et entièrement oubliés des hommes, dans des monastères. Ce furent là de vrais sages. Pendant leur vie les mondains les regardèrent comme des insensés; mais au jour de la justice et des récompenses, ils reconnaîtront leur propre folie, lorsque, apercevant ces saints personnages sur leurs trônes, couronnés de la main de Dieu, ils seront obligés de dire en gémissant, et avec l'accent de la douleur : *Voici ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries; insensés que nous étions! leur vie nous paraissait un délire, et les voilà maintenant élevés au rang des enfants de Dieu et en participation du bonheur des saints!*

CHAPITRE XVII.

MORT DOUCE ET HEUREUSE DE L'AME RELIGIEUSE.

Nous avons parlé déjà des consolations de la vie religieuse; mais c'est surtout à la mort que cette vie paraît consolante. Sans doute, dit un auteur, que nous laisserons presque exclusive-

ment parler dans ce chapitre, en l'accommodant à notre sujet, sans doute la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que la grâce surmonte en elles cette horreur de la mort, qui leur vient de la nature ; et c'est ce que la grâce opère surtout dans l'âme religieuse au moment où elle est sur le point de quitter le monde : elle trouve dans le souvenir du passé la fin de ses peines et de ses combats, dans tout ce qui se passe sous ses yeux une nouveauté qui la remplit d'une joie sainte, dans la pensée de l'avenir l'assurance de l'éternité qui la transporte.

L'âme religieuse à la mort trouve dans le souvenir du passé la fin de ses peines, de ses combats et de ses sacrifices. Représentons-nous au lit de mort cette âme fidèle, qui depuis si longtemps se préparait à ce dernier moment : non, rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de tous les sacrifices qu'elle s'est imposés. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Elle comprend qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant et dont il ne lui

resterait alors que la confusion et la honte; que tout ce qu'elle aurait souffert pour le monde serait perdu pour elle dans ce dernier moment; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme juste au lit de la mort : des violénces, des afflictions qui ont peu duré et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé; les attaques que l'esprit de ténèbres livrait à sa foi, enfin terminées; les périls où son innocence avait couru tant de risque, enfin disparus; les occasions où sa vertu avait été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignés; les combats éternels qu'elle avait eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin; les obstacles que la chair et les sens avaient toujours mis à sa piété, enfin anéantis.

Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et des tempêtes! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière le plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les ont rendus célèbres! L'âme fidèle est alors

comme un autre Moïse mourant sur la montagne où le Seigneur lui avait marqué son tombeau ; lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terre, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé ; les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, les embûches de Madian, les murmures et les calomnies de ses frères, les rochers brisés, les difficultés des chemins vaincues, les dangers de l'Égypte évités, les eaux de la mer Rouge franchies, la faim, la soif, la lassitude combattues ; touchant enfin au terme de tant de travaux, et saluant de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, meurt transporté de joie, par le souvenir de tant de dangers évités, par la vue du lieu de repos que le Seigneur lui montre de loin, regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course.

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant à la religieuse mourante les combats et les périls de sa vie, ne lui rappelle aussi quelques chutes ; mais ce sont des faiblesses et des chutes effacées par les gémissements de la

pénitence, et lavées dans le sang du Sauveur. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance et lui en font espérer de nouvelles : elle ne se le représente plus que comme un père de miséricorde et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein et l'y délasser de toutes ses peines.

Première consolation de l'âme généreuse au lit de la mort : le souvenir du passé. Mais tout ce qui se passe maintenant sous ses yeux, le monde qui s'enfuit, toutes les créatures qui disparaissent, tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit, ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille consolations nouvelles. Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendait, elle le désirait ; la pensée de cette dernière heure entrait dans toutes ses actions, était l'âme de tous ses projets, réglait tous ses désirs, animait toute la conduite de sa vie.

Ce qui fait la surprise et le désespoir du mondain au lit de la mort, c'est de voir que le monde en qui il avait mis toute sa confiance n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et lui échappe. Mais l'âme religieuse, en ce dernier moment, ah ! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avait toujours vu, comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide ; elle

l'avait totalement abandonné d'avance par ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; elle s'en était entièrement séparée en s'enfonçant dans la solitude du cloître; elle était morte à tout d'avance: que pourrait-elle regretter? Elle éprouve alors une sainte joie d'avoir jugé le monde comme il le fallait juger, de n'avoir pas pris le change, de ne s'être pas attachée à ce qui devait lui échapper en un instant, de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui.

Aussi, lorsque les ministres de la religion viennent lui parler de Dieu et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour l'âme mondaine en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avait jamais perdues de vue; ces vérités consolantes sont alors sa plus douce occupation; elle les médite, elle les goûte, elle les tire du fond de son cœur, où elles avaient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Grand Dieu! que de lumières, que de paix, que de transports heureux, que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâces, se passent alors dans cette âme fidèle! Sa foi se renouvelle, son amour s'enflamme, sa ferveur s'excite, sa componction

se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus la maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie : plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle. Que la foi rend l'âme religieuse grande au lit de la mort ! que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des anges et des hommes ! C'est alors qu'elle paraît vraiment maîtresse du monde et de toutes les créatures ; c'est alors que, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité de Dieu, auquel elle va se réunir, elle plane au-dessus de tout sur la terre, et ne voit au-dessus d'elle que la Divinité seule.

Mais ce qui achève de la combler de joie, c'est la pensée de l'avenir. L'âme mondaine, durant la santé, voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme religieuse, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible où les justes mêmes seront à peine sauvés s'ils sont jugés sans miséricorde. Mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui se

montre à elle calme ses agitations; ses frayeurs cessent tout à coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit, comme Étienne, *le sein de la gloire, et le Fils de l'homme,* son céleste époux, *à la droite du Père,* tout prêt à la recevoir.

Aussi, lorsque le ministre de l'Église vient enfin lui annoncer que son heure est venue et que l'éternité s'approche; lorsqu'il vient lui dire, au nom de l'Église qui l'envoie : « Partez, âme chrétienne, sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive; le temps des épreuves et des tribulations est fini : voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité; retournez dans le sein de Dieu, d'où vous êtes sortie, et pour l'amour duquel vous avez tout quitté; abandonnez un monde auquel depuis longtemps vous avez renoncé : le Seigneur s'est enfin laissé toucher par vos larmes, il vient vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles; partez, âme fidèle, allez vous réunir à l'Église du ciel, qui vous attend : quel ordre heureux! avec quelle paix, quelle confiance, quelle onction de grâce l'âme religieuse ne l'accepte-t-elle pas! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mou-

rants, et, regardant son divin époux, qui vient à elle : Brisez, Seigneur, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces faibles liens qui me retiennent encore ; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie dure et austère, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'agneau, soutenue par l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle donne congé à la vie, ferme les yeux avec une joie toute céleste à toutes les créatures ; elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, au milieu de ses sœurs, qui l'accompagnent de leurs prières, et s'en retournent dans le sein de Dieu, d'où elle était sortie. Quelle douce et heureuse mort ! Qu'on est heureux en ce moment d'avoir tout quitté d'avance !

CHAPITRE XVIII.

MORT TRISTE ET INQUIÉTUDE DE L'AME MONDAINE.

Les âmes mondaines, qui tiennent tant à la vie présente, dit l'auteur déjà cité et auquel nous empruntons encore ce chapitre, en l'accommodant toujours à notre sujet, ont beau éloigner de leur esprit le souvenir de la mort, chaque jour les en approche, comme les autres hommes; la jeunesse s'éteint, les années se précipitent; semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons tous rapidement dans l'abîme de l'éternité, d'où nous ne reviendrons plus sur cette terre. Pensée terrible pour l'âme mondaine, endormie par de vaines espérances, pleine de désirs, vide de bonnes œuvres, ayant à peine connu Dieu, et n'ayant à lui offrir qu'une vie inutile, peut-être même criminelle, et le regret de voir finir des jours qu'elle semblait croire éternels! Rien n'est plus

affligeant que la situation de cette âme dans les derniers moments de sa vie : de quelque côté qu'elle se tourne, soit qu'elle se rappelle le passé, soit qu'elle considère le présent, soit enfin qu'elle perce jusque dans cet avenir formidable auquel elle touche, tous ces objets, les seuls qui puissent l'occuper et se présenter à elle, ne lui offrent plus rien que d'affligeant et de capable de réveiller en elle les images les plus sombres et les plus funestes.

En effet, que peut offrir le passé à une personne mondaine, qui, étendue dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent la terrible nouvelle que tout est fini pour elle ? Que voit-elle dans cette longue suite de jours qu'elle a passés sur la terre? Hélas! elle voit des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des faiblesses qui peut-être dureront éternellement.

Des peines inutiles. Toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à elle, et elle n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelles et sans fruit. Elle se rappelle tout ce qu'elle a souffert pour un monde qui lui échappe, pour une fortune qui s'évanouit, pour une vaine réputation qui ne l'accompagnera pas devant Dieu, pour des amis qu'elle perd, pour des maîtres qui vont

l'oublier, pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cette infortunée, de voir qu'elle a travaillé toute sa vie et qu'elle n'a rien fait pour elle! quel regret de s'être fait tant de violence, et de n'en pas être plus avancée pour le ciel; de s'être toujours crue trop faible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité et d'un monde qui va périr! C'est alors qu'elle commence à se tenir, mais trop tard, un langage que souvent nous avons entendu. Je n'ai jamais vécu que pour la vanité; que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le monde! Hélas! fallait-il tant d'agitations et de peines pour ne rien recueillir!

Elle voit des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant. Elle voit qu'elle a sacrifié une gloire éternelle à un moment fugitif de plaisir et d'ivresse. La vie lui avait paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu; elle n'osait prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites; elle attendait, pour servir Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise dans cette dernière heure de voir que ce qui lui avait paru si long n'a duré qu'un

moment! Ses plaisirs ont disparu comme un songe; autrefois elle s'en était fait un honneur, aujourd'hui elle en est couverte de confusion. Elle qui s'était piquée de raison, d'élévation, de fierté, devant les hommes, elle se trouve alors la plus faible, la plus méprisable de toutes les créatures! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans les sens et la puérilité des passions! une vie innocente peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu honteuse, digne de mépris et d'opprobres! enfin des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins, qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie, qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de tristesse : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité; et cependant Dieu punira peut-être encore ces plaisirs coupables qui déjà ont fait le tourment de sa vie.

Oui, voilà ce qui trouble encore dans le passé l'âme mondaine; c'est la vue des fautes qui ont accompagné ses fades plaisirs. Les faiblesses de l'enfance, les égarements de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé, peut-être même encore les déréglements de la vieillesse, se présentent à elle. Ah! durant notre vie nous ne voyons de notre conscience que la surface; mais au lit de la mort les ténèbres se dissipent, et plus l'âme mondaine approfondit

son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent; plus elle creuse dans cet abîme, plus se présentent à elle de nouveaux monstres; c'est un chaos dans lequel elle se perd; tout ce qui environne son lit de mort fait revivre dans son souvenir quelque infidélité nouvelle : des amis, des domestiques qu'elle a scandalisés, des enfants qu'elle a négligés, un époux qu'elle a contristé, des ministres de l'Église qu'elle a critiqués, méprisés peut-être, les biens dont elle a abusé, le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert, tout enfin lui rappelle l'histoire de ses passions et de ses infidélités passées, et la plonge dans l'effroi.

Mais le présent n'est pas moins triste pour cette âme infortunée : quelle surprise! quelle séparation! quels changements!

Quelle surprise! Elle s'était toujours flattée que le jour du Seigneur ne la surprendrait point; et cependant l'y voilà arrivée, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche sérieuse pour apaiser Dieu; l'y voilà arrivée, et elle n'y a pas encore pensé, et elle va être jugée! Quelle surprise! Dieu la frappe peut-être au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort était plus éloignée de son esprit, que sa prospérité terrestre était plus grande, et que, semblable à l'insensé de l'Évan-

gile, elle exhortait son âme à se reposer et à jouir en paix du fruit de ses travaux! Mais, ce qui est plus déplorable, elle va mourir, et Dieu permet, comme il arrive trop souvent aux personnes mondaines, que personne n'ose ou ne veut lui dire qu'elle ne doit plus compter sur la vie. Ses proches la flattent, ses amis la laissent s'abuser; on la pleure déjà en secret comme morte, et on lui montre encore des espérances de vie; on la trompe afin qu'elle se trompe elle-même; tout occupés de son corps, qui déjà tombe en ruine, ceux qui l'environnent ne songent pas même au salut de son âme, ou n'osent l'engager à mettre ordre aux affaires de sa conscience, dans la crainte de l'effrayer et de hâter sa mort; peut-être même, comme il arrive trop souvent, cette crainte les porte à résister aux instances du ministre de la réconciliation et à celles de la moribonde. Quelle surprise! abandonnée de tous les secours de l'art, livrée toute seule à ses maux et à ses douleurs, elle ne peut se persuader encore qu'elle va mourir; elle se flatte, elle espère; la justice de Dieu ne lui laisse encore, ce semble, un reste de raison qu'afin qu'elle l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'elle ne comprend pas encore qu'on meurt; et cependant l'heure va frapper!

Quelle cruelle séparation! Séparation des biens qu'elle avait accumulés avec des soins si longs et si pénibles; ils lui échappent tous, ce tas de boue fond à ses yeux. Séparation du luxe qui l'environne, de l'estime du monde, qu'on lui manifeste encore; séparation de son corps, pour lequel elle avait toujours vécu; séparation de ses proches, de ses amis, qu'elle voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur; séparation du monde, où elle s'était établie, agrandie, étendue comme s'il eût dû être sa demeure éternelle; enfin séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour d'elle; elle tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore, et elle ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains. C'est alors que Dieu est grand à ses yeux! l'invisible est devenu visible pour elle. Tout s'évanouit autour d'elle, et Dieu prend la place de tous les prestiges qui l'avaient abusée pendant la vie.

Mais quel avenir se présente devant l'âme mondaine? Cette région de ténèbres où elle va entrer seule, accompagnée de la seule conscience; cet avenir, cette terre inconnue où elle ne sait ce qu'elle trouvera, où son esprit se perd et se confond, et où elle va s'ensevelir, incertaine de

sa destinée; cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où elle va prendre sa place avec les autres cendres et les autres cadavres; cet avenir, cette éternité, ce jugement redoutable où elle va paraître devant la justice incorruptible de Dieu, et rendre compte de sa vie, dont tous les moments presque ont été marqués par des écarts qui se représentent en foule à sa pensée...... Le ministre de la religion se présente enfin, si toutefois il peut arriver à temps et pénétrer jusqu'à elle. Il lui présente l'image de Dieu mourant, débrouille à la hâte les mystères de sa conscience, lui reproche tout bas ses ingratitudes, lui rappelle les divines miséricordes dont elle a un si pressant besoin, lui administre les derniers sacrements, auxquels elle est si peu préparée, récite les prières de l'église, et lui annonce son départ pour l'éternité. Partez, lui dit-il, âme chrétienne, au nom du Père, qui vous a créée pour le connaître, l'aimer et le servir; au nom du Fils, qui a répandu son sang pour nous; au nom de l'Esprit saint, qui vous a sanctifiée dans les eaux du baptême, etc. Puisse-t-elle, après une vie si inutile, si coupable peut-être, et une si imparfaite réparation, recevoir la récompense du juste!

Il ne faut pas se le dissimuler, c'est là la mort peu rassurante des trois quarts des personnes

du monde. Peu, très-peu de personnes terminent leur course dans le monde après s'y être suffisamment préparées. Que la vie et la mort d'une religieuse sont différentes de la vie et de la mort des personnes du monde, et que leur sort doit être différent dans l'éternité! Choisissons. Quel parti voudrions-nous avoir pris lorsque nous serons aux portes de l'éternité?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

La Novice examinant sa vocation.

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons placé la novice en face de la vie du monde et de la vie monastique ; nous avons déroulé l'une et l'autre à ses yeux, avec leurs avantages et leurs inconvénients, afin de la mettre à portée de fixer son choix avec une conviction parfaite, et de lui épargner pour l'avenir des regrets inutiles et dangereux : dans cette seconde partie nous l'aiderons dans l'examen raisonné de sa vocation, afin qu'elle le fasse avec prudence et sagesse, et ferme ainsi tout accès aux doutes et aux inquiétudes qui, dans la suite, pourraient tenter de troubler la paix de la solitude où elle a le projet de fixer sa demeure.

CHAPITRE I.

DE LA VOCATION A LA VIE RELIGIEUSE; SA NATURE ET SA NÉCESSITÉ.

Avant d'examiner si elle est appelée à la vie religieuse la novice doit bien se pénétrer de la nature et de l'importance de la vocation à cette vie sublime. En effet, si elle ne connaît pas la nature de ce don, comment pourra-t-elle savoir si elle l'a reçu de Dieu? et si elle n'en connaît pas l'importance, ne sera-t-elle pas exposée à ne point mettre assez de zèle pour découvrir si elle l'a reçu?

La vocation, en général, dit un auteur, est un acte de la volonté de Dieu, qui, par suite des desseins de sa providence sur les hommes, a partagé la société en différents états et en différentes conditions, et fournit à tous les membres qui la composent, selon les emplois auxquels il les destine, les moyens et les grâces nécessaires pour y procurer sa gloire et y opérer leur salut. Dieu n'est point un être indolent, qui laisse tout au hasard : le gouvernement du

monde est l'ouvrage d'une sagesse infinie, qui règle tout, qui conduit toutes choses à leur fin; et comme la vocation à un état de vie est un des moyens propres à la fin à laquelle il destine les hommes, il doit les appeler chacun à un état de vie. Aussi, à peine le premier homme fut-il créé, Dieu l'appliqua, disent nos livres saints, à la culture du lieu de délices qui devait être sa demeure; et il semble que par là Dieu voulait faire sentir à tous les descendants d'Adam que c'est à lui à nous désigner l'état que nous devons embrasser. Que faisons-nous donc en nous ingérant de notre propre mouvement dans un état? Nous nous déclarons indépendants de Dieu, nous renversons l'ordre qu'il a établi, et rompons les liens de subordination qui nous unissaient à lui : au lieu de nous tenir soumis aux ordres de notre père, dans sa propre maison, nous courons follement dans des contrées étrangères, et nous nous précipitons dans un abîme, car nous nous privons des grâces que Dieu nous destinait, et sans lesquelles nous ne pourrons opérer notre salut.

En effet, comme tous les états ont leurs dangers particuliers, il nous faut, dans tous, des secours, des grâces propres pour les éviter : il existe, comme nous l'avons dit, dans le sein de la Providence divine, des grâces de cette nature;

en sorte que dans chaque état nous trouvons un secours particulier, et le plus convenable pour opérer notre salut. Ainsi, il est des grâces de majesté, de sacerdoce, de religion, de magistrature, de père et de mère de famille, d'homme public, de personne privée; des grâces de retraite, de mariage, de célibat, de veuvage, etc. Dieu ne nous destine jamais à une fin sans nous donner les moyens d'y arriver.

Mais, encore une fois, pour participer aux grâces d'un état il faut que Dieu nous y appelle: si nous nous plaçons nous-mêmes dans un poste, c'est à nous de nous y soutenir; si nous nous écartons de la voie que Dieu nous a marquée, nous méritons qu'il nous abandonne: nous marchons seuls, il ne nous conduit point, il ne nous donne point les secours nécessaires à l'aide desquels nous marcherions en sûreté, et c'est ainsi qu'il punit notre témérité. Ainsi le Seigneur avait voulu nous sauver en nous donnant des grâces de chasteté, de retraite; mais en nous engageant sans son ordre dans le mariage, qu'avons-nous fait? Ah! la sainteté du lit nuptial nous sera une occasion de trouble, peut-être même de divorce; nous violerons la foi que nous avons jurée; ou celui auquel nous nous serons unie la violera lui-même et répandra l'amertume sur nos jours; ou bien enfin le monde,

où nous étions point appelée, nous séduira et nous plongera dans la corruption. La retraite où nous n'étions point destinée nous jettera dans le trouble et le désespoir; les plaisirs les plus légitimes deviendront funestes à notre innocence; les devoirs les plus indispensables trouveront en nous une répugnance invincible; en un mot, nous trouverons notre perte comme assurée dans les mêmes états où il n'y a presque point de danger pour ceux que la Providence y a placés.

Mais si la vocation est nécessaire pour tous les états, elle l'est surtout pour ceux qui exigent de plus grands sacrifices, où l'on a à remplir des devoirs plus nombreux, plus pénibles, et où, par une conséquence nécessaire, on a besoin de grâces plus spéciales et plus abondantes; or, tel est l'état religieux.

S'il est des états qui aient besoin d'une vocation particulière, dit un auteur, ce sont sans doute ceux du sacerdoce et de la vie religieuse. L'un et l'autre ont des devoirs d'un ordre supérieur à remplir. Ces devoirs, aussi importants que multipliés, ne peuvent se remplir sans grâce, et Dieu ne l'accorde pas à ceux qui, destinés par son ordre à n'occuper que le dernier rang dans sa maison, se destinent eux-mêmes à y occuper les premières places; aussi ces voca-

tions ou plutôt ces entrées funestes, dont Dieu n'est et ne peut être l'auteur, produisent tous les jours dans le cloître les plus tristes, les plus déplorables effets. On se lasse du joug presque aussitôt qu'on s'en est irrévocablement chargé. On n'aperçoit que la croix, sans presque jamais sentir l'onction qui seule pourrait en adoucir le poids. L'amour n'entre pour rien dans l'observance des règles; la crainte, et une crainte purement humaine, est le seul motif qui les fait garder. On est charmé quand on a pu les transgresser impunément, et plus encore quand on peut se faire des complices de sa transgression; on ne voit qu'avec un secret dépit l'exactitude des personnes qui se font un juste devoir de n'en violer aucune, et on leur prodigue les plus flétrissantes épithètes.

Tenons-nous-en à l'expérience, qui de toutes les preuves est la plus incontestable, comme elle est la plus frappante : que furent dans leur origine tant de monastères, dont les uns ont péri, les autres subsistent encore de nos jours? Composés de membres choisis de la main de Dieu, ils étaient en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ; la retraite et les larmes coupées par les sacrés cantiques de Sion étaient leurs plus chères délices. Leur réputation attirait de Rome jusque dans la Palestine les Paule

et les Mélanie; leur nourriture insipide flattait plus les Arsène que les repas qu'ils avaient pris et qu'ils auraient encore pu prendre à la table des empereurs : ceux même qui ne poussèrent jamais la rigueur de la pénitence aussi loin que les Bernard et les Bruno, menaient toujours une vie très-austère, parce qu'il n'y a point de règles qui prises dans leur totalité ne coûtent beaucoup à la nature, et qu'ils en observaient tous les points avec la plus scrupuleuse exactitude.

Jours heureux, jours consolants pour la religion, qu'êtes-vous devenus? Vous vous êtes sensiblement affaiblis; peu de temps après, vous avez totalement disparu. Mais à quoi attribuer un si grand malheur? Je ne dirai pas que c'est toujours au défaut de vocation, puisque, comme il paraît par l'exemple du premier roi d'Israel, on peut, quoique très-bien appelé, se perdre et perdre les autres; mais je dirai que c'est très-communément le défaut de vocation qui est la première source de tous ces maux. *Ils ont couru,* dit Dieu, par la bouche de Jérémie, *mais c'était de leur propre mouvement et sans que je les eusse envoyés.* Ces montagnes, que l'austérité et la pénitence avaient peuplées d'un nombre prodigieux de solitaires, qui se relevaient nuit et jour pour chanter mes louanges, sont devenues ce qu'elles

étaient d'abord, d'affreux déserts, de vastes solitudes. La vocation, et la véritable vocation, est donc indispensable pour embrasser la vie religieuse. Nous examinerons dans le chapitre suivant comment Dieu manifeste ses volontés à celles qu'il appelle à ce sublime état, et nous achèverons ainsi de comprendre la nature de la vocation religieuse.

CHAPITRE II.

QUELS SONT LES MOYENS DONT DIEU SE SERT POUR MANIFESTER SES VOLONTÉS AUX AMES QU'IL APPELLE A LA VIE RELIGIEUSE?

Dieu se sert pour appeler les âmes à la vie religieuse de moyens ordinaires et de moyens extraordinaires.

Moyens ordinaires. Ce sont les opérations intérieures de sa grâce, qu'il diversifie d'une manière merveilleuse dans les âmes, suivant la position et les besoins de chacune; suivant la nature et la force des liens qui la tiennent attachée à la terre et aux créatures. Grâce de

lumière, grâce d'attrait, grâce de pénitence, ce sont là les moyens dont il se sert plus ordinairement.

Grâce de lumière. Tantôt il éclaire l'âme sur le néant des richesses, des honneurs et des plaisirs de la terre ; il lui fait comprendre, comme à Salomon et à Augustin, qu'on ne peut trouver dans la possession de ces faux biens *que vanité, misère et affliction d'esprit.* Il les lui montre disparaissant à la mort comme une ombre fugitive, et nous laissant les mains vides. Il lui fait comprendre le prix des richesses, du bonheur et de la gloire qui attendent le juste dans le ciel, et l'invitent à se donner tout à lui, qui en est le maître et le distributeur.

Tantôt il éclaire l'âme sur les dangers innombrables qui environnent le juste au milieu du monde : il lui montre, comme à Antoine, la terre toute couvertes de piéges tendus à l'innocence ; il lui montre les âmes qui s'y laissent prendre, se précipitant par milliers dans l'éternel abîme, et l'invite à chercher un refuge dans la solitude.

Grâce d'attrait. Quelquefois Dieu fait goûter à l'âme les chastes délices de la solitude, de la vie intérieure, de l'union avec lui et de son divin amour : il l'invite, comme autrefois Thérèse et Catherine de Sienne, à venir se reposer

dans la solitude, où il tient au cœur un langage mille fois plus doux et plus consolant que le langage frivole et insipide que le monde tient à ses adeptes.

Grâce de pénitence. Quelquefois Dieu touche l'âme par la considération de ses fautes et de ses ingratitudes passées; il répand en elle, comme autrefois dans Madeleine et dans Thaïs, l'amertume du repentir; il lui montre son divin Fils couvert des plaies et des blessures qu'il a reçues pour expier nos péchés, lui inspire le désir de porter la croix et de souffrir avec lui, pour expier ses propres faiblesses. Ordinairement Dieu excite ces pieux mouvements dans l'âme, à l'occasion de quelque communion fervente, de quelque prière, de quelque oraison, de quelque lecture, de quelque dévotion à Marie, ou de quelque autre exercice de piété. Ainsi saint Louis de Gonzague se sentit pressé du désir de se donner tout à Dieu, aux pieds d'une image de Marie, qu'il visitait souvent à Madrid ; saint Antoine, saint Augustin, saint Jean Colombin, saint Ignace, sainte Thérèse et beaucoup d'autres se sentirent pressés du même désir à l'occasion de pieuses lectures et de saints entretiens.

Le nombre des âmes auxquelles Dieu tient intérieurement ce charitable et miséricordieux

langage est assurément considérable encore ; mais il faut aussi le dire, il en est peu dans ce siècle de dissipation, de ténèbres et d'endurcissement, qui s'y montrent dociles. Oui, il en est peu dans notre siècle qui se laissent toucher par la vanité des biens de la terre et la grandeur des biens du ciel ; il en est peu qui, comme les Thérèse et les Catherine de Sienne, sollicitent l'entrée du cloître uniquement attirées par les attraits de la solitude, de la vie intérieure et de l'amour divin ; il en est peu qui, comme les Madeleine et les Thaïs, cherchent la solitude pressées par l'unique désir de faire pénitence et de pleurer leurs péchés. Aussi Dieu tient-il en réserve d'autres moyens, d'un ordre inférieur il est vrai, mais plus puissants, auprès des âmes imparfaites, pour les rendre accessibles à sa grâce, lorsqu'il veut accomplir les desseins de miséricorde qu'il a formés sur elles.

Moyens extraordinaires. Tantôt par un revers il les dépouille de leurs biens et de leur fortune, il renverse leurs projets, brise l'idole qui captive leur cœur, change pour elles l'estime et les caresses du monde en persécutions et en mépris. Il n'est pas jusqu'à certains motifs terrestres, que l'ennemi du salut suggère à quelques âmes pour les conduire dans le cloître, les égarer et les perdre, que Dieu, dans sa miséricorde, ne sache

tourner à sa gloire, en s'en servant pour mener où il les veut celles qu'il appelle à la vie parfaite; sauf à purifier ensuite tout ce méchant alliage, à substituer des vues, des sentiments plus purs et plus nobles à ces motifs terrestres et rampants.

Ainsi, une personne viendra solliciter l'entrée d'un monastère en vue du repos et de l'oisiveté dont elle espère y jouir; une autre y viendra afin d'y être à l'abri de la misère et des privations dont elle éprouve les rigueurs; celle-ci dans l'espoir d'y trouver une position plus honorable, celle-là pour se rapprocher d'une parente ou d'une compagne qu'elle aime et dont elle est aimée; cette autre, enfin, pour se rendre aux sollicitations importunes de ses parents.

Tous ces motifs sont assurément bien terrestres, bien imparfaits; mais Dieu, qui sait tirer le bien du mal même, s'en sert quelquefois, dans sa miséricorde, pour attirer à lui certaines âmes que des motifs plus nobles n'eussent point déterminées à briser les chaînes qui les retenaient dans le monde.

L'histoire nous fournit mille exemples de succès éclatants obtenus par quelques-uns des moyens extraordinaires que Dieu emploie pour attirer les âmes : ainsi saint Paul, premier ermite, âgé de quinze ans, se retira dans une grotte

pour éviter la persécution. Saint Paul le simple fut porté à entrer dans un monastère par une injure qu'il avait reçue de son épouse. La crainte de la justice humaine y conduisit saint Romuald, qui était soupçonné d'homicide. La crainte de la mort détermina à la même démarche saint Arsène, auquel Arcade avait adressé de terribles menaces. L'amour-propre blessé produisit un effet semblable dans l'âme du bienheureux Pierre Gonzalès et de Thomas Pando. Le premier, ayant, à sa grande confusion, été renversé dans la boue par son cheval, prit de là occasion de se consacrer entièrement au Seigneur dans l'ordre de Saint-Dominique; et le second, chevalier de la cour de la reine Élisabeth, qui le favorisait beaucoup, ayant reçu d'elle un coup de pied, à l'occasion d'une chute qu'il fit dans un bal, reconnut la vanité de la cour, et embrassa la vie religieuse. Saint François de Sales rapporte qu'un gentilhomme fort brave et de naissance illustre, voyant passer des capucins, dit aux seigneurs avec lesquels il se trouvait qu'il lui prenait envie de se rendre dans le couvent de ces bons pères, afin de voir par lui-même ce qui s'y passait et de s'en amuser avec eux; que, s'y étant en effet rendu, Dieu toucha tellement son cœur dès les premiers jours, qu'il ne voulut plus sortir de ce lieu, et y passa le reste de sa vie

dans la pratique des plus héroïques vertus. Tant il est vrai, continue le même saint, que les voies de Dieu sont incompréhensibles, ses desseins impénétrables, et néanmoins admirables, par la variété des moyens dont il se sert pour appeler les âmes à son service ; et, ajoute-t-il, tous ces moyens doivent être honorés et vénérés. Il ne faut pas vouloir que tous commencent par la perfection : il importe peu comment l'on commence, pourvu que l'on soit bien résolu de persévérer et de bien finir. Ceux qui furent contraints d'entrer au festin nuptial, c'est toujours le saint qui parle, ne laissèrent pas que de bien manger et de bien boire. Il faut regarder seulement les dispositions de celles qui viennent en religion pour la suite et la persévérance : car il y a des âmes qui n'y entreraient point si le monde leur était favorable, et que l'on voit cependant bien disposées à mépriser la vanité.

On comprend facilement que toutes celles qui entrent en religion par les motifs que nous venons d'énoncer sont loin d'avoir toutes une bonne et véritable vocation. Il est donc nécessaire pour aider les novices dans l'examen qu'elles doivent faire, de leur indiquer des caractères à l'aide desquels elles puissent découvrir la vocation certaine, la vocation douteuse et la fausse vocation. C'est ce que nous ferons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

CARACTÈRES DE LA VÉRITABLE VOCATION, DE LA VOCATION DOUTEUSE ET DE LA FAUSSE VOCATION.

Pour être en état d'examiner avec sagesse si l'on est appelé à la vie religieuse, il est indispensable de connaître la nature de cette vocation et les divers moyens dont Dieu se sert pour appeler les âmes. Dans les deux chapitres précédents, nous nous sommes efforcé d'initier la novice à ces connaissances; mais il ne lui est pas moins nécessaire, pour atteindre son but, de connaître les caractères distinctifs de la véritable vocation. Nous tâcherons dans ce chapitre de les lui indiquer; et afin de les rendre plus évidents nous mettrons en regard les caractères de la vocation douteuse et ceux de la fausse vocation.

Caractères de la véritable vocation. Le caractère le plus authentique d'une véritable vocation, selon saint François de Sales, est *une volonté ferme et constante de servir Dieu en religion;* et c'est le seul auquel il s'arrête, comme étant le plus décisif.

Entre plusieurs moyens, dit-il, que je pourrais indiquer pour reconnaître la bonne vocation, je m'arrêterai à un seul, qui est le meilleur de tous : la bonne vocation n'est autre chose qu'une volonté ferme et constante qu'a la personne appelée de servir Dieu de la manière et dans le lieu que la divine Majesté lui indique.

Nous n'indiquerons nous-même que ce seul caractère à la novice pour l'aider à apprécier sa vocation ; mais nous examinerons avec les docteurs et les maîtres de la vie spirituelle : 1° quelle doit être *cette volonté* qui porte la novice à embrasser la vie religieuse, pour être un caractère authentique de vocation ; 2° de quelle *fermeté* et de quelle *constance cette volonté* doit être accompagnée.

1° Quelle doit être *la volonté* qui porte la novice à entrer en religion. Assurément cette volonté ne doit être excitée par rien d'humain, de charnel, de terrestre : Dieu doit en être le principe et la fin. Le saint dont nous avons invoqué l'autorité le fait assez comprendre d'ailleurs, puisqu'il exige que ce soit *une volonté de servir Dieu en religion*. Nous disons que Dieu doit être le principe et la fin de cette volonté ; non pas que la première pensée et le premier désir de quitter le monde et d'entrer en religion n'aient pu d'abord être inspirés à la néophyte par quel-

que motif plus ou moins imparfait, dont Dieu se sert quelquefois, comme nous l'avons dit précédemment, pour aider certaines âmes à briser les liens qui les tiennent attachées au monde; mais nous disons que tout motif humain, terrestre, étant écarté, rétracté, anéanti, la volonté ne doit actuellement être mue, excitée à entrer en religion, que par le désir d'y servir Dieu, comme le dit saint François de Sales, et d'y parvenir au salut; ce désir, c'est Dieu lui-même qui le fait naître dans l'âme par sa grâce, et il l'y excite ordinairement de trois différentes manières, ainsi que nous l'avons dit : 1° en l'enflammant de son divin amour, et c'est une vocation d'attrait et de dévouement; 2° en la pressant d'expier ses fautes passées par les austérités du cloître, et c'est une vocation de pénitence; 3° en la pressant de se mettre à l'abri de la contagion du monde, et c'est une vocation de préservation : ces diverses vocations ont un caractère évidemment surnaturel.

Quelques imaginations ardentes ont pourtant à se mettre en garde, lorsqu'elles croient avoir la vocation d'attrait, contre certain désir d'aimer qui n'est pas toujours ou assez éclairé, ou assez désintéressé : elles désirent témoigner plus librement à Dieu leur amour dans le cloître, mais dans l'espoir d'y trouver des consolations, des dou-

ceurs, un repos qu'on est loin d'y trouver toujours. Jésus-Christ lui-même en prévient les âmes qu'il appelle à lui, puisqu'il leur déclare que celui qui veut venir à lui doit se renoncer, porter sa croix et le suivre tous les jours de sa vie. Ces sortes d'âmes sont donc exposées à prendre certaine sensualité spirituelle, comme le disent les docteurs, certaine recherche très-subtile d'elles-mêmes et des consolations, pour la vraie vocation d'attrait, qui n'inspire que l'abnégation de soi-même et le dévouement pour l'objet aimé. Nous avons rencontré dans le cloître quelques-unes de ces âmes sensuelles, et nous les avons vues grandement surprises de n'y pas trouver les douceurs et les consolations qu'elles s'étaient promis d'y goûter ; et souvent elles sont retournées en arrière.

2° De quelle *fermeté* et de quelle *constance* doit être accompagnée la volonté qui porte la novice à entrer en religion. Pour offrir un caractère sûr de vocation divine, il est certain d'abord que cette volonté ne peut demeurer dans celles mêmes qui ont la vocation la plus certaine, sans quelques contradictions intérieures, et cela pour deux raisons, que nous indiquons seulement ici : la première est que nous portons tous en nous la concupiscence, qui agit sur notre volonté en sens inverse de la grâce, qui nous éloi-

gue de tout bien, de tout sacrifice, et nous entraîne vers le mal; la seconde est que l'esprit de ténèbres fait mille efforts pour nous perdre, en nous portant à résister à la grâce et à suivre les penchants de notre nature corrompue. Ces deux ennemis, qui ont livré aux saints mêmes les plus cruels assauts, assiègent la volonté de la novice la mieux établie dans le désir d'être à Dieu, et lui font nécessairement éprouver, malgré elle, des vicissitudes dans ses dispositions intérieures : aussi saint François de Sales, après avoir dit que la volonté de l'aspirante doit être ferme et constante, ajoute-t-il incontinent :

Remarquez que quand je dis une volonté ferme et constante, je ne dis pas que l'aspirante fasse dès le commencement tout ce qu'il faut faire en sa vocation, avec une fermeté et une constance si grandes, qu'elle soit exempte de toute répugnance, difficulté ou dégoût, ou même de faire des fautes, ni qu'elle soit si ferme qu'elle ne vienne à chanceler et à varier dans son entreprise; oh non! ce n'est pas ce que je veux dire : car tout homme est sujet à cette passion, à ce changement, à cette vicissitude; et tel aime aujourd'hui une chose, qui en aimera demain un autre; un jour ne ressemble point à l'autre. Ce n'est donc point par ses divers mouvements et sentiments qu'il faut juger de *la fermeté* et

de *la constance* de la volonté ; mais il faut examiner si, à travers cette variété de sentiments, la volonté demeure ferme sans abandonner le bien qu'elle a embrassé. Pour avoir une bonne vocation il n'est point nécessaire d'avoir une *constance* et une *fermeté* sensibles, mais une *fermeté* et une *constance* qui soient en la partie supérieure de l'âme, et qui soient effectives.

Une volonté droite et pure de se consacrer à Dieu en religion, volonté qui a son principe dans l'amour de Dieu, le désir de la pénitence ou la crainte de la corruption du monde, qui demeure ferme et constante au milieu des épreuves que suscitent la concupiscence et l'esprit des ténèbres ; voilà donc le caractère le plus certain d'une véritable vocation. A ce caractère on peut cependant en ajouter deux autres, qui le corroborent encore, savoir : 1° la décision d'un directeur éclairé qui a examiné le sujet et lui conseille d'entrer en religion ; 2° l'admission du sujet, après examen, par les supérieurs d'un monastère. Mais, afin de faire connaître mieux encore la nature de la véritable vocation, considérons les caractères de la vocation douteuse et de la fausse vocation.

Caractères de la vocation douteuse. 1° Certain mélange d'intentions bonnes, droites, surnaturelles, et d'intentions humaines, charnelles,

terrestres, non rétractées ou mollement combattues, qui partagent encore le cœur après de longues réflexions, sans qu'on sache trop pourquoi l'on penche vers la vie religieuse; 2° certaine attache secrète à la créature, aux biens de la terre, à sa volonté propre: attache non rétractée ou mollement combattue, et qui tient la volonté comme en suspens sans qu'elle sache de quel côté elle doit incliner; 3° l'indécision du directeur et des supérieurs, qui se déterminent difficilement à prononcer sur le sort du sujet; 4° peu de courage pour avancer dans les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qu'on s'oblige par vœu, et sous des peines graves, à pratiquer en religion tous les jours de sa vie; 5° des chutes assez fréquentes dans les vices opposés à ces mêmes vertus; 6° un caractère difficile, peu sociable et qui se corrige lentement, etc. : un ou plusieurs de ces caractères indiquent une vocation douteuse et qui a besoin d'épreuve; s'ils se trouvaient tous ou presque tous réunis dans un même sujet, sa vocation paraîtrait fort douteuse.

Caractères de la fausse vocation. 1° Se proposer, après de justes épreuves, après avoir été instruite des obligations de la vie religieuse et des motifs purs et saints qui doivent porter à l'embrasser, de faire profession par des motifs

purement humains, non rétractés et non remplacés par des motifs surnaturels.

2° Conserver dans son cœur, également après de justes épreuves et de sages instructions, une attache vicieuse, formelle et réfléchie, pour quelque créature, pour les biens de la terre, pour sa volonté propre, en opposition aux vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance que l'on fait en religion.

3° Demeurer toujours, après de justes épreuves, esclave de quelque passion honteuse qu'on n'a point le courage de dompter.

4° Être incorrigible relativement à certains défauts également opposés et à la sainteté religieuse et à la charité fraternelle, tels que l'emportement, l'intrigue, la duplicité, la haine, etc.

5° Être liée par un empêchement dont les supérieures des divers ordres religieux ne jugent point convenable d'accorder dispense.

6° Être nécessaire dans le monde au soutien ou à l'existence de sa famille (la nécessité cessant, le sujet peut, s'il est appelé d'ailleurs, entrer en religion), etc.

Une seule de ces circonstances, bien authentiquement reconnue dans une personne qui manifeste le désir d'entrer en religion, prouve que sa vocation est fausse, ou plutôt qu'elle n'a point de vocation.

La novice connaît la nature de la vocation, les divers moyens dont Dieu se sert pour arracher les âmes au tourbillon du monde et les attirer à lui; les caractères qui distinguent la véritable vocation de la vocation douteuse et de la fausse vocation : elle peut maintenant, à l'aide de ces principes, comme à la lueur d'un flambeau, examiner sa propre vocation; et pour y procéder avec sagesse, ordre et sécurité, elle doit : 1° consulter Dieu; 2° consulter son directeur et ses supérieures; 3° consulter ses parents; 4° enfin, se consulter elle-même. Nous l'aiderons dans les chapitres suivants à remplir cette tâche importante.

CHAPITRE IV.

LA NOVICE POUR CONNAÎTRE SA VOCATION DOIT CONSULTER DIEU.

Nous appartenons à Dieu à bien des titres. Nous lui appartenons à titre de création : il nous a faits ce que nous sommes. Nous lui appartenons à titre d'acquisition : il nous a achetés au

prix du sang de son propre Fils, suivant cette parole de l'apôtre : *Vous n'êtes plus à vous, vous avez été achetés à grand prix.* Nous lui appartenons par notre libre choix : nous l'avons choisi pour notre maître au jour de notre baptême, et nous avons juré de ne servir que lui. Nous sommes donc la propriété de Dieu ; nous sommes, pour ainsi dire, le champ de Dieu, champ sur lequel il a le domaine le plus parfait, le plus absolu, le plus analiénable : or,

1° Le champ doit fructifier pour celui qui en a le domaine. Ce principe est universellement admis, et on l'invoque chaque jour pour se faire rendre ce qu'on appelle la justice. Nous devons donc fructifier pour Dieu.

2° Le champ doit fructifier d'une manière conforme aux desseins de celui qui en a le domaine ; nous devons donc fructifier d'une manière conforme aux desseins que Dieu a formés sur nous ; c'est-à-dire, que nous devons le servir dans l'état où il nous appelle : d'où résulte la nécessité de le consulter sur ce qu'il demande de nous, sur notre vocation.

Il est d'autant plus nécessaire pour nous de consulter Dieu sur ce point important, qu'il nous a créés, et qu'il a tout disposé en nous d'une manière conforme à ses desseins éternels ; qu'il a préparé et mis à notre disposition, comme nous

l'avons déjà remarqué, des grâces en rapport aux vues de sa providence sur nous. Mais qui nous révélera ces vues et ces desseins de Dieu, sinon lui-même ? car lui seul se connaît, lui seul connaît ses volontés et ses projets sur chacune de ses créatures; lui seul aussi connaît les dispositions de chacun de nous, et l'état de vie auquel il est propre. Pour nous, pauvres aveugles, séduits par nos passions, trompés par les perfides suggestions d'un ennemi acharné à notre perte, qui prend toutes les formes, même celle d'ange de lumière, pour mieux nous égarer; en suivant notre propre sagesse, nous ne pouvons que nous égarer de la voie, et nous précipiter dans l'abîme.

Mais comment et dans quelles dispositions la novice doit-elle consulter Dieu?

Elle doit le consulter au pied de la croix, dans de ferventes prières : c'est là que Dieu lui-même a promis de prêter une oreille attentive à nos demandes. *Demandez*, dit-il, *et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et il vous sera ouvert.* Oui, c'est dans la prière que la novice doit chercher et demander la lumière dont elle a besoin; c'est là qu'elle doit frapper pour ainsi dire à la porte du cœur de Dieu, afin qu'il lui découvre les desseins de miséricorde qu'il a formés sur elle, et qu'il lui donne l'intelligence

pour les comprendre. Jamais Dieu ne peut être plus disposé à l'écouter que lorsqu'elle lui demande, avec un cœur droit, à connaître ses volontés pour y conformer sa conduite,

Mais il est indispensable que la novice adresse sa prière à Dieu avec un cœur droit et docile ; c'est-à-dire, qu'elle doit avoir un désir sincère de connaître ce que Dieu demande d'elle, et une volonté bien déterminée à s'y rendre. Trop souvent on demande à connaître ce que Dieu veut, et l'on éprouve une crainte secrète de le connaître, parce qu'on redoute certains sacrifices qu'il peut exiger ; on demande à Dieu de manifester sa volonté, et on n'est point déterminé à la suivre, parce qu'on a arrêté certains projets que l'on veut mettre à exécution, quoi qu'il arrive. Prier dans de telles dispositions, c'est insulter Dieu, et mériter qu'il nous abandonne à notre propre aveuglement et aux artifices de l'ennemi de notre salut. Voici, du reste, les conseils que donna sur ce point le P. Bourdaloue à une personne qui l'avait consulté. La novice peut se les appliquer à elle-même, et y conformer en tout sa conduite.

Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ses inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, et vous rendre attentive à cette voix se-

crète par laquelle il a coutume de parler à ses élus. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumières et à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré que la prière. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez vous prosterner devant lui, et lui dire comme Samuel : Parlez, Seigneur, et découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne; car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir et à exécuter toutes vos volontés ; quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez, et quelque opposé qu'il soit à mes inclinations, du moment que je comprendrai que c'est ce que vous voulez de moi, je ne balancérai pas, et, sans différer, je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle est, mon Dieu, ma résolution; et j'espère de votre grâce que rien ne sera capable de l'ébranler ni de la changer. A cette prière, vous pourrez encore ajouter celle de David : *Montrez-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parce que j'ai élevé vers vous mon âme.*

Le prophète se sert là d'une puissante raison pour toucher le cœur de Dieu, et il ne pouvait espérer plus sûrement d'en être éclairé : *parce que j'ai élevé vers vous mon âme.* En effet, si Dieu ne souhaite rien plus ardemment que de nous voir seconder sa providence et embrasser

ses voies, nous les laissera-t-il ignorer, et n'aura-t-il nul égard au désir que nous lui marquons, et à la droite intention que nous avons de les suivre ? Ce qui achèvera enfin de l'intéresser en votre faveur, et de le disposer à vous accorder votre demande, ce sera d'y joindre quelques dévotions particulières et quelques bonnes œuvres, surtout l'usage de la sainte communion, et même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà, selon saint Paul, les victimes et les sacrifices par où l'on fléchit le Seigneur.

CHAPITRE V.

LA NOVICE, POUR CONNAÎTRE SA VOCATION, DOIT CONSULTER SON DIRECTEUR ET SES SUPÉRIEURES.

Après avoir consulté Dieu dans la prière, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, la novice doit consulter celui que Dieu lui a donné pour guide ; et pourquoi ? parce que, dit Bernezai, personne ne peut être bon juge dans sa propre cause, et on doit l'être beaucoup moins dans l'affaire du salut. Il doit y avoir cer-

taine distance entre la vue et son objet, si nous voulons qu'il soit bien aperçu; étant si près de nous-même par notre amour-propre, il faut emprunter les yeux des autres pour nous bien connaître : la raison elle-même nous en fait comprendre la nécessité. En effet, nous apercevons beaucoup plus promptement et plus facilement les erreurs qui échappent aux autres que celles qui nous échappent à nous-même, et cela pour deux raisons : la première est que nos passions nous aveuglent, nous portent souvent à rejeter comme mauvais ou faux ce qui nous répugne ou nous gêne, et à admettre comme bon, comme vrai, ce qui nous flatte et nous accommode. La seconde est que notre ennemi met tout en œuvre pour nous jeter dans l'illusion, nous égarer et nous perdre. Or, ce double principe d'égarement et d'erreur, qui agit directement sur celui qui délibère sur l'affaire de son propre salut, n'a point la même influence sur celui qui n'est que le spectateur ou le guide.

Dieu, d'ailleurs, par une disposition adorable de sa providence, a voulu, pour humilier l'orgueil de l'homme, qu'il fût obligé, quels que soient sa condition et son rang, quel que soit le degré de sagesse qu'il ait reçu, de recourir à la sagesse et aux lumières de ses semblables, surtout de ceux qu'il a établis à cette fin. C'est

pourquoi le Sauveur, envoyant les apôtres et leurs successeurs éclairer et guider les peuples, leur disait : *Allez; instruisez toutes les nations: ceux qui vous écoutent m'écoutent, et ceux qui vous méprisent se rendent coupables de mépris envers moi-même.*

L'ange que Dieu envoya à Corneille le centurion pouvait assurément lui servir de directeur et de guide : qui pouvait mieux s'acquitter de ce devoir qu'un ange? Cependant cet ange adresse Corneille à saint Pierre, pour recevoir ses leçons et apprendre de lui les maximes nécessaires à sa conduite.

Lorsque le fils de Dieu apparut à Paul sur le chemin de Damas, et que ce nouveau converti lui dit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* assurément le Sauveur pouvait l'instruire lui-même : cependant il l'envoya à Ananie pour apprendre de lui ce qu'il devait faire. Pourquoi cette conduite ? C'est que, comme nous l'avons dit, Dieu veut, dans l'ordre présent de sa providence, que les hommes soient instruits par d'autres hommes, et non par lui-même et par les anges.

Les ministres de Dieu, dit le P. Bourdaloue, sont nos guides, nos conducteurs, et ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement

eux-mêmes; et souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Aussi, dans l'ancienne loi, les prophètes étaient-ils appelés *voyants*, et c'était à eux que Dieu envoyait son peuple pour en recevoir toutes les décisions et tous les éclaircissements nécessaires.

Mais si quelqu'un a besoin de guide, c'est assurément une jeune novice, dépourvue d'expérience dans les voies de Dieu; car, dit l'auteur de l'Imitation, ceux qui sont encore nouveaux dans la vie spirituelle, et sans expérience, peuvent aisément s'égarer et se briser contre les écueils, s'ils ne se laissent conduire par des personnes prudentes; que s'ils veulent suivre leur sentiment plutôt que de croire à l'expérience des autres, le résultat leur en sera funeste. Or, c'est surtout dans cette circonstance solennelle, où la novice doit prendre un parti duquel dépend ordinairement son éternité, qu'elle a besoin de conseils : aussi le P. Bourdaloue, après avoir conseillé à celle qui avait eu recours à ses lumières, de consulter Dieu, ajoute-t-il incontinent :

Ayez un directeur sage, un homme de Dieu, en qui vous preniez confiance, et à qui vous exposiez avec simplicité et avec candeur toutes vos vues, toutes vos pensées, toutes les bonnes ou mauvaises dispositions de votre âme; proposez-

lui vos doutes; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée ou à quoi vous avez de la répugnance; ne lui dissimulez rien; et quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, et répondez-lui avec l'humilité d'un enfant. Surtout, faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, et demandez-lui qu'il vous détermine précisément au parti qu'il jugera le meilleur selon Dieu, et non point à celui qui pourrait vous être plus agréable selon la nature et selon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture et cette bonne foi, vos aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, et que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste et à laquelle vous pourrez vous en tenir.

La novice doit agir avec la même droiture et la même simplicité envers sa maîtresse et sa supérieure, qui sont elles-mêmes ses guides et les représentantes de Dieu pour elle; elle doit leur ouvrir son cœur, leur communiquer ses désirs et ses répugnances, leur découvrir sommairement le bien et le mal qui sont en elle, et attendre leur décision avec confiance et résignation.

CHAPITRE VI.

LA NOVICE DOIT CONSULTER SES PARENTS ; JUSQU'A QUEL POINT ELLE EST TENUE DE DÉFÉRER A LEURS AVIS.

Les pères et les mères sont, après Dieu et selon l'ordre de Dieu, les premiers supérieurs de leurs enfants, dit le P. Bourdaloue; et ce serait une indépendance condamnable plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, se soustraire absolument à l'autorité paternelle. Il est vrai qu'on n'est pas toujours obligé de se conformer aux désirs d'un père et d'une mère trop préoccupés de l'esprit du monde, et qu'il y a des occasions où l'on peut leur répondre ce que disaient les apôtres : *Est-il juste que nous vous obéissions préférablement à Dieu.* Mais au moins faut-il les écouter, peser leurs raisons, y déférer même, lorsqu'on n'en a pas de plus fortes à y opposer; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que pour l'intérêt de son salut on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages

d'une soumission filiale et du respect qu'on reconnaît leur devoir.

Si les pères et mères, dit le conférencier d'Angers, ne doivent point pousser la puissance paternelle au delà de ses véritables bornes, en dévouant leurs enfants d'autorité à l'état religieux, de leur côté les enfants doivent la respecter, en ne disposant point d'eux-mêmes pour cet état sans avoir au moins demandé le consentement de leurs parents. C'est un sentiment que dicte la nature et que la religion ne désavoue pas. Nous convenons que quand Dieu parle et appelle il ne faut plus écouter la voix de la nature, au préjudice de celui qui en est l'auteur, qui est le premier des pères et le plus grand des maîtres; mais il est rare que la voix de Dieu se fasse assez clairement entendre pour donner droit de soustraire sa vocation à l'autorité paternelle. Quelque assuré qu'on se croie de la volonté de Dieu, ce n'est pas y désobéir que de la faire connaître à ceux dont on a reçu la vie et de demander leur consentement. Ils ont droit d'examiner et de faire examiner cette vocation, d'exiger un temps de délai et d'épreuve, et y déférer ce n'est point manquer à Dieu. C'est, au contraire, déférer et rendre hommage à une autorité que lui-même a établie. Nous n'en faisons pas une bienséance, mais un devoir, et nous ne voyons guère de

circonstances où l'on puisse s'en dispenser. Si la crainte de leur faire de la peine, de trop émouvoir leur sensibilité, peut quelquefois excuser, ce n'est qu'autant qu'on se flatte qu'ils ne s'y opposeront point véritablement, et que c'est entrer dans leurs sentiments que de leur épargner ce chagrin; ou bien encore dans l'espérance qu'on obtiendra plus facilement leur consentement après cette première démarche.

Lors donc qu'une jeune personne se croit appelée à la vie religieuse, après avoir consulté Dieu dans la prière, et le directeur de sa conscience, ainsi que nous l'avons dit dans les précédents chapitres, elle doit communiquer ses désirs à ses parents, les consulter sur le dessein qu'elle a de se consacrer à Dieu, et employer tous les moyens de persuasion qui sont en son pouvoir pour obtenir leur consentement.

Mais comme les parents, surtout lorsqu'ils sont irréligieux, peuvent refuser injustement leur consentement à leurs enfants, quelles sont les circonstances où une jeune personne peut embrasser la vie religieuse sans le consentement de ses parents?

Nous ne reconnaissons point dans les pères le droit de s'opposer à une vocation éprouvée, dit le conférencier déjà cité; cette épreuve raisonnable une fois faite, les enfants peuvent

suivre leur pieux dessein, et se retirer dans une maison religieuse. On peut les y admettre, et espérer que des parents chrétiens donneront enfin le consentement qu'on a jusqu'ici inutilement demandé. Si ces enfants sont déjà majeurs, le droit de disposer d'eux-mêmes est reconnu par les lois civiles mêmes; et plus d'une fois on a forcé les pères et mères, qui ne justifiaient aucun motif légitime d'opposition, à doter les novices, lorsque leur fortune le permettait, et que le monastère s'est trouvé avoir besoin de ce secours.

Quant aux mineurs, il faut prendre plus de précaution, leur dépendance de l'autorité paternelle est plus grande; et si l'on peut leur ouvrir l'entrée d'une maison régulière lorsqu'ils sont arrivés à cet âge où ils sont très en état de se conduire eux-mêmes, on ne peut les recevoir à la profession lorsque les parents y forment opposition, à moins qu'ils n'aient consenti à leur entrée en religion : l'ordonnance d'Orléans, article XIX, exige expressément leur consentement. La jurisprudence des arrêts y est conforme : les vœux ne seraient pas nuls, mais la profession serait illégale, et pourrait donner lieu à une réclamation juridique, dont les suites sont toujours très à craindre.

S'il est certain qu'une jeune personne doit

consulter ses parents lorsqu'elle veut s'assurer de sa vocation, il ne l'est donc pas moins qu'une opposition non fondée de leur part n'est point une preuve qu'elle n'est point appelée ; et dans ce cas, après avoir pris d'ailleurs les précautions que suggèrent la sagesse et la prudence, elle peut passer outre, à l'exemple de saint Thomas d'Aquin, des Pierre d'Alcantara, des Stanislas Koska, et d'une infinité d'autres saints et saintes qui crurent devoir plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes. Plusieurs de ces saints personnages, prévoyant les moyens extrêmes auxquels leurs parents auraient recours pour les retenir s'ils leur communiquaient d'avance leurs desseins, ne sollicitèrent même leur consentement qu'après leur entrée dans le cloître. Une jeune personne, sûre de sa vocation, qui se trouverait dans une position semblable, pourrait évidemment, d'après l'avis de personnes graves et expérimentées, recourir aux mêmes moyens pour répondre à la voix de Dieu.

Il est utile de bien remarquer qu'on ne peut entrer ainsi en religion, malgré l'opposition de ses parents, que lorsque cette opposition est injuste ; car si cette opposition était fondée : si, par exemple, les parents avaient besoin de leur fille pour subsister, elle ne pourrait passer outre, au moins tant que le besoin de ses parents durerait; lors même

que ses parents lui donneraient leur consentement, elle ne le devrait pas, parce que l'entrée en religion n'est que de conseil, tandis que le soulagement d'un père et d'une mère est de précepte : or les préceptes vont de droit naturel avant les conseils.

Il y a sur ce dernier point trois observations importantes à faire, dit Collet :

1° C'est qu'il n'est pas requis que les parents aient un besoin actuel (besoin qui doit être réel et considérable), pour que leur opposition soit légitime ; il suffit que ce besoin soit imminent.

2° C'est qu'une fille qui ne peut pas réellement soulager ses parents dans leurs besoins, n'est pas obligée de rester dans le siècle.

3° C'est qu'il n'y a aucun besoin, quelque grand qu'il soit, qui puisse retenir une personne dans le monde, lorsque ses parents sont les premiers à la porter au mal, ou lorsque, par son propre fond, ou par la force des occasions, elle y est si violemment portée qu'elle est dans un vrai danger de succomber. C'est alors qu'il faut se rappeler cette leçon du Sauveur : *Si quelqu'un ne hait pas son père, sa mère, sa vie même, il ne peut être mon disciple*. C'est alors *qu'il faut laisser aux morts le soin d'ensevelir leurs morts*.

CHAPITRE VII.

LA NOVICE POUR S'ASSURER DE SA VOCATION DOIT SE CONSULTER ELLE-MÊME.

En se consultant elle-même, la novice doit : 1° examiner, à l'aide des principes que nous avons posés et des moyens que nous lui avons suggérés, si elle est réellement appelée de Dieu à la vie religieuse ; 2° si elle se sent le courage de répondre à sa vocation et de la suivre.

1° La novice doit examiner si elle est véritablement appelée de Dieu à la vie religieuse. Elle doit se rappeler ce que nous avons dit au premier chapitre de la seconde partie de cet ouvrage, sur la nature de la vocation ; ce que nous avons dit au deuxième chapitre de la même partie, touchant les divers moyens dont Dieu se sert pour appeler les âmes à la vie parfaite, et dans le chapitre troisième touchant les caractères de la véritable vocation, de la vocation douteuse et de la fausse vocation : qu'elle pèse les principes que nous avons posés ; ce sont ceux

des saints et des maîtres de la vie spirituelle les plus versés dans la matière qui nous occupe.

C'est Dieu qui appelle et qui appelle seules les âmes à la vie religieuse. De quel moyen s'est-il servi pour lui faire entendre sa voix et briser les liens qui l'attachaient au monde ? Est-ce d'un moyen ordinaire ou extraordinaire ? Quel motif l'a déterminée à demander l'entrée d'un monastère ?

Quel est le motif qui la porte actuellement à persévérer dans son dessein d'embrasser la vie religieuse ? Si Dieu s'est servi de quelque moyen extraordinaire et proportionné à sa faiblesse pour l'aider à briser les liens qui l'attachaient au monde et l'attirer à lui, a-t-elle, depuis cette première démarche, ouvert son cœur aux inspirations de la grâce, et s'y est-elle montrée docile ? Aux motifs humains, bas et rampants, qui l'avaient d'abord déterminée, a-t-elle substitué un désir droit et pur d'embrasser pour Dieu seul la vie sublime du cloître, qu'elle ne connaissait pas d'abord, mais dont elle a été à portée depuis de reconnaître le mérite et le prix ?

Quels sont actuellement les caractères de sa vocation ? La véritable vocation, la vocation douteuse et la fausse vocation ont leurs caractères distinctifs ; qu'elle se les remette sous les yeux et qu'elle prononce.

A-t-elle consulté Dieu dans de ferventes prières, ainsi qu'elle le devait faire, avec un cœur droit, avec un désir sincère de connaître ses desseins sur elle, et avec une volonté bien déterminée à les suivre, quels qu'ils puissent être, conformes ou opposés à ses désirs et à ceux de sa famille ? Que lui a-t-il inspiré ?

A-t-elle consulté celui que Dieu lui a donné pour guide dans les voies du salut ? Lui a-t-elle communiqué, ainsi qu'à ses supérieures, le bien et le mal qui sont en elle, ses attraits et ses répugnances, ses craintes et ses espérances, ce qui lui a paru douteux et ce qui lui a paru certain ? Les a-t-elle priées de lui dire en toute franchise et en toute simplicité ce qu'elles pensent d'elle et de sa vocation ? Quelle réponse en a-t-elle reçue ?

Si le motif qui la détermine actuellement à persévérer dans son dessein d'embrasser la vie religieuse est droit et pur ; si sa vocation a les caractères requis ; si Dieu lui-même la presse intérieurement de persévérer ; si le directeur de son âme et ses supérieures lui disent qu'elle peut le faire avec confiance : qu'elle persévère, sa vocation est bonne.

2° La novice doit cependant examiner encore si elle se sent le courage de répondre à une vocation si sublime, qui exige d'elle de si grands

sacrifices, et d'y demeurer fidèle tous les jours de sa vie. Ce courage ne peut lui manquer si elle correspond fidèlement à la grâce; puisqu'elle est, comme nous l'avons supposé, légitimement appelée de Dieu, et que Dieu, en appelant une âme à un état de vie, lui donne toujours des grâces propres à y assurer sa persévérance. En réalité, il s'agit donc moins ici pour la novice d'examiner si elle a le courage nécessaire pour persévérer, que de réveiller en elle-même ce courage par de sages et puissantes considérations; et nous croyons ne pouvoir mieux faire que de lui remettre sous les yeux celles que suggérait le P. Bourdaloue, dans une circonstance analogue, à la personne qui l'avait consulté, et dont nous avons parlé dans les chapitres précédents.

Souvenez-vous, lui disait-il, que toute votre délibération doit se rapporter au salut, comme à votre unique fin; que vous ne devez juger d'un état, ni l'estimer plus que l'autre, qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même se réduit à la seule question que fit ce jeune homme de l'Évangile à Jésus-Christ: *Que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle?* Car voilà le grand principe que vous devez poser, et d'où vous devez tirer toutes vos conséquences; comme si vous raisonniez de

la sorte : Je veux faire mon salut, et je le veux à quelque prix que ce soit; ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déjà toute déterminée, et que je le dois être. Mais pour me sauver il y a plusieurs moyens, et un des plus puissants, c'est la condition et l'état. Ainsi, de tous les états qu'on me propose ou qui se présentent à mon esprit j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paraît le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avais en vue que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce et agréable dans le monde, c'est ce que je trouverais dans telle condition. Mais, encore une fois, tout cela n'est point ma fin, et par conséquent je ne dois avoir aucun égard à tout cela. Ma fin, c'est de parvenir à la vie éternelle. Or, je connais, et je crois de bonne foi connaître, que je pourrai dans tel état l'acquérir plus sûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'est à cet état qu'il faut me fixer.

Quand vous aurez délibéré de cette manière avec vous-même, continue toujours l'auteur cité, si vous ne vous sentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux règles dont vous pouvez vous servir, et qui sont de saint Ignace, dans le livre de ses exercices.

1° Que voudrais-je conseiller à une autre si elle était à ma place, et qu'elle me demandât mon avis ; à une autre qui aurait les mêmes inclinations ou les mêmes défauts que moi ? Que lui répondrais-je ? Car quand il s'agit des autres nous sommes ordinairement bien plus désintéressés, et, par là même, bien plus capables de prendre le bon parti. Or, pourquoi n'aurais-je pas pour moi la même charité et le même zèle que j'aurais pour autrui ?

2° Entre ces différents états lequel voudrais-je avoir pris lorsque je serai à mon lit de mort ? Car c'est alors que j'envisagerai solidement les choses, et que mes passions ni les préjugés du monde n'obscurciront plus ma raison. Ce que je voudrais donc avoir fait à ce dernier moment, c'est ce que je dois faire aujourd'hui ; et voilà sans doute la règle la moins trompeuse et la plus infaillible que je puisse suivre. Si j'en use autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or, ne serait-ce pas une extrême folie d'embrasser un état dont je prévois que j'aurai à me repentir, peut-être pendant une éternité tout entière.

La novice, après avoir ranimé son courage par ces considérations et autres semblables ; forte dés lumières que Dieu lui a communiquées, des décisions que lui ont données son directeur,

ses supérieures, et du témoignage de sa conscience, doit se déterminer d'une manière définitive; ne plus se permettre aucune réflexion ultérieure, et rejeter comme de mauvaises pensées les doutes nouveaux que l'ennemi du salut pourrait lui suggérer.

Mais comme quelque novice, en faisant l'examen que nous venons de lui suggérer, ou même quelque professe en lisant ce livre, pourrait découvrir dans les motifs qui l'ont fait précédemment agir, quelque chose de défectueux, et tomber par suite dans une anxiété funeste à son salut, nous examinerons dans le chapitre suivant comment on peut rectifier sa vocation lorsqu'on y découvre quelque chose de défectueux.

CHAPITRE VIII.

COMMENT LES NOVICES OU MÊME LES PROFESSES PEUVENT RECTIFIER LEUR VOCATION LORSQU'ELLES Y DÉCOUVRENT QUELQUE CHOSE DE DÉFECTUEUX.

Si, en se consultant elle-même et en faisant sur elle le retour salutaire que nous lui avons suggéré, la novice découvre quelque chose qui

lui paraît défectueux dans sa vocation; si, par exemple, elle découvre dans les motifs qui jusque-là l'ont déterminée à demeurer en religion quelque chose d'humain ou même de vicieux, qu'elle ait ou qu'elle n'ait point aperçu jusqu'à ce jour; ou bien quelque désordre grave de sa vie passée qu'elle n'ait point révélé à celui qui est chargé de prononcer sur sa vocation, et qui semble la rendre indigne de l'état saint qu'elle veut embrasser, ou quelque empêchement qui pourrait rendre sa profession nulle, et qu'elle n'ait point déclaré; tel que, dit Collet, être issue de parents infidèles ou d'une famille décriée avoir commis quelque crime infamant, avoir à rendre compte des deniers d'autrui, avoir contracté des dettes, être épileptique, être sujette à certaines maladies de corps ou d'esprit, etc., circonstances qui rendent partout la profession illicite et criminelle, et, dans certains ordres, absolument nulle, elle doit incontinent s'en ouvrir avec franchise et simplicité à son directeur : car si elle attendait plus tard elle s'exposerait à perdre le temps précieux de ses épreuves, qu'elle passerait dans un mauvais état de conscience, et à n'avoir plus le loisir de réparer le mal qui est en elle, et auquel elle peut encore porter remède.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, si la novice

découvre dans les motifs qui jusque-là l'ont déterminée à demeurer en religion quelque chose d'humain ou même de vicieux : ou elle l'a découvert à son directeur, et a rectifié ses intentions, ou elle ne l'a pas fait; si elle a ouvert son cœur et rectifié ses intentions, qu'elle persévère, qu'elle continue ses épreuves avec courage; qu'elle rende compte de temps en temps à son directeur de ce qui se passe en elle, se montre docile à ses conseils et demeure en paix; le mal est réparé. Si elle n'a ni ouvert son cœur, ni rectifié ses intentions, qu'elle le fasse au plus tôt et se montre docile aux avis qui lui seront donnés : Dieu peut encore avoir pitié d'elle et lui accorder la grâce de réparer le mal; mais dans ce dernier cas, si le temps de ses épreuves qu'elle a passé dans de mauvaises dispositions, et qu'elle a conséquemment perdu, était avancé, elle en devrait demander la prolongation, suivant l'avis du directeur, et recommencer ses épreuves avec une grande ardeur et un zèle bien persévérant.

Dans le deuxième cas, c'est-à-dire si la novice aperçoit dans sa vie passée quelque grave désordre qu'elle n'ait point révélé à son directeur, et qui puisse influer sur le jugement qu'il doit porter sur sa vocation : ou ce désordre a été accusé et expié, ou il ne l'a pas été; s'il a été accusé à un

autre confesseur et expié par la pénitence, elle le doit révéler sommairement au directeur pour l'aider à asseoir son jugement, surtout si ce désordre avait eu certains résultats qui, dans quelques ordres religieux, rendent la profession nulle, lorsqu'on n'obtient pas dispense. Si ce désordre n'a été ni accusé ni expié, la novice doit faire une bonne confession générale, demander à prolonger ses épreuves, les recommencer avec ferveur, rendre fidèlement compte de ses dispositions à son directeur, comme nous l'avons dit ci-dessus, et suivre en tout ses décisions.

Enfin, dans le troisième cas, c'est-à-dire lorsque la novice découvre en elle quelque empêchement de la nature de ceux que nous avons indiqués, et qu'elle n'a point déclaré : si elle a été de bonne foi en ne déclarant point cet empêchement, elle ne doit pas se troubler, mais en demander dispense. Si le monastère où elle est entrée ne juge pas à propos de l'accorder, c'est une présomption contre sa vocation. Si cependant elle a d'autres raisons de se croireappelée ; si surtout le monde peut lui être funeste, elle peut demander l'entrée d'autres monastères, en faisant connaître franchement l'empêchement qui la lie ; et si l'on ne juge point encore à propos de l'y recevoir, c'est une preuve qu'elle n'est

point appelée; car lorsque Dieu appelle il donne les moyens.

Si la novice a caché sciemment et de mauvaise foi cet empêchement, il est fort à craindre que ce défaut de droiture n'ait paralysé ses épreuves et ne l'ait empêchée d'en profiter; elle doit regarder sa vocation comme fort douteuse, s'ouvrir à son directeur, et, s'il le lui conseille, demander dispense, mais surtout recommencer ses épreuves, les prolonger autant de temps qu'on le jugera convenable, et ne s'engager qu'après mûre délibération.

Enfin, lorsque la novice, après l'examen que nous lui avons conseillé et après l'avis d'un sage directeur qui la croit légitimement appelée, conserve encore des doutes, des inquiétudes vagues, et par suite demeure encore dans une funeste incertitude, elle doit en sortir au plus tôt, prendre son parti avec courage et résolution, et ne plus se permettre aucune réflexion nouvelle; autrement cet état de doute et d'incertitude paralysera son zèle et sa ferveur, l'empêchera d'avancer dans la vertu, lui fera perdre un temps très-précieux, dont elle doit user pour se préparer, et peut-être même lui fera perdre sa vocation.

Mais dans le cas où quelque professe qui, en lisant cet ouvrage, et en pesant les réflexions

que nous avons faites plus haut, viendrait à découvrir dans sa vocation quelque chose de défectueux, que devrait-elle faire? Nous laisserons répondre à cette question un maître de la vie spirituelle.

Ceux qui croient s'être trompés dans le choix de leur état, dit-il, doivent prendre des mesures pour remédier au choix qu'ils ont fait; si l'état qu'ils ont embrassé est permanent, tel que l'état religieux, la volonté de Dieu est qu'ils y demeurent; et les théologiens enseignent que, bien que Dieu n'ait pas eu ces premières vues sur eux, dès qu'il a permis qu'ils s'engagent d'eux-mêmes dans cet état, il a ratifié leur engagement par une seconde volonté, et cette volonté nous est connue par les lois de la Providence, qui, ne pouvant être contraire à soi-même, et nous ayant attachés à certains états par un lien indissoluble, a voulu par conséquent que ceux qui s'y trouveraient engagés ne pensassent plus qu'à remplir la mesure de perfection convenable à leur état.

S'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix, dit ailleurs le même auteur; si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue, mais il n'est pas désespéré; vous êtes loin du royaume des

cieux, il est vrai, mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer; Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste les grâces qu'il aurait accordées à un choix légitime. Vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre, mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui : vous occupez une place qu'il ne vous avait pas destinée; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère, sanctifient tous les états, et on est toujours à sa place quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé comme Jonas; comme lui vous êtes aussi tombé au fond de l'abîme; il vous reste encore une ressource : élevez comme lui la voix vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du poisson, et dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devait me conduire, je crie encore vers vous de l'abîme où je suis. Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve; la profondeur des eaux comme celle de mes iniquités, s'est élevée au-dessus de ma tête; cependant, ô Dieu de mes pères, vous qui les portâtes sur vos ailes à travers les eaux de la mer, quelque désespérée que paraisse ma destinée, vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté :

non, tout espoir n'est point perdu pour moi; j'espère vous apaiser en mêlant au sang adorable de la victime les larmes d'un véritable repentir; et si votre main secourable me délivre du péril où je suis, jamais je ne rétracterai mes promesses.

A une prière si capable de désarmer le ciel, que l'âme égarée ajoute les mesures de prudence que nous suggérions à l'instant à la novice qui aperçoit quelque chose de défectueux dans sa vocation; qu'elle s'ouvre sans réserve à un directeur éclairé, et se rende docile à tous ses conseils, et elle trouvera le salut; car *Dieu ne repoussera jamais un cœur contrit et humilié.*

CHAPITRE IX.

COMBIEN IL EST IMPORTANT DE SUIVRE SA VOCATION, LORSQUE APRÈS UN MUR EXAMEN ON RECONNAÎT QU'ON EST APPELÉ DE DIEU A LA VIE RELIGIEUSE.

Ce n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance de manquer à la vocation de Dieu quand il appelle à l'état religieux, dit le P. Bourdaloue. Nous avons là-dessus dans l'É-

vangile même un exemple qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur et résiste à l'attrait de sa grâce. Examinons-en toutes les circonstances, et il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité sur un point aussi essentiel que celui-ci, et quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adresse au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin maître comment il pourrait parvenir à la vie éternelle. *Gardez les commandements*, lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme répliqua : *Seigneur, c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent, et ce que je fais encore.* Jésus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parlait ; il témoigna concevoir pour lui une affection particulière ; il l'envisagea d'un œil de bienveillance ; et, l'invitant à une sainteté plus relevée : *Si vous voulez*, lui dit-il, *être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres, et suivez-moi.*

Voilà à peu près la vocation religieuse ; mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commença à se refroidir : la proposition du Fils de Dieu l'étonne ; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages et de s'en défaire ; cette pensée l'attriste, il ne saurait s'y résoudre, il se re-

tire. De là que s'ensuit-il, et qu'en doit-on naturellement conclure, sinon que ce jeune homme quittait les voies de la perfection qui lui étaient ouvertes, sans quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardait les préceptes, et que pour être sauvé c'est assez de les avoir observés. Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement; car, se tournant vers ses disciples : *Je vous le dis en vérité*, s'écrie-t-il, *difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux.*

Quelle conclusion! quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avait un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédait de grands biens, et qui par attachement aux richesses temporelles avait seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandements. D'où il semblait que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *Difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Évangile.* Cependant, il ne s'en tient pas là ; mais il déclare expressément que le riche de qui il s'agissait aurait bien de la peine à se sauver, et qu'il était fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi ? parce que si la perfection qu'on lui avait proposée n'était pour les autres qu'un conseil, elle était devenue pour lui comme une obligation, en vertu de la grâce spéciale qui l'y appe-

lait, et qu'il rendait inutile par sa résistance. Il y va donc du salut, continue l'auteur déjà cité; et en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, et qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur.

Oui, il s'agit du salut; aussi saint Liguori affirme-t-il, avec de profonds théologiens, que celle qui ne suit pas sa vocation, lorsque Dieu l'appelle à la vie religieuse, ne parviendra au port qu'en surmontant les plus grands obstacles. Elle restera, dit-il, comme un membre déplacé du lieu qu'il doit occuper, et ne pourra qu'à grand'peine mener une vie régulière : elle demeurera dans le corps de l'Église comme un membre disloqué du corps humain, qui fait quelques-unes de ses fonctions, mais maladroitement et avec souffrance. Quoique, absolument parlant, elle puisse se sauver, elle n'entrera cependant que très-difficilement dans la bonne voie, et n'obtiendra qu'avec de grandes peines les moyens de salut. C'est également le sentiment de saint Bernard et de saint Léon. La raison de cette difficulté, comme nous l'avons dit plus haut, en parlant de la nature de la vocation, est que pour participer aux grâces d'un état il faut que Dieu nous y appelle; que si nous restons dans un état où il ne nous veut pas, il est

en droit de nous y abandonner; que si nous marchons dans une voie qu'il ne nous a point marquée, nous marchons seuls, il ne nous conduit point, il ne nous donne point les secours nécessaires, à l'aide desquels nous marcherions en sûreté, et punit ainsi notre résistance et notre témérité.

Celle qui est appelée de Dieu, conclut Bourdaloue, doit donc imiter autant qu'il lui est possible la promptitude et l'ardeur de Madeleine, qui dans le moment quitta tout dès qu'on vint lui dire : *Le Maître est ici, et il vous demande.* Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est là que lui est non-seulement permise, mais en quelque façon ordonnée, une pieuse dureté, pour voir sans se troubler le trouble d'un père, et sans s'attendrir les larmes d'une mère. Car *je veux sauver mon âme,* disait dans une pareille conjoncture la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout; et tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

Mais il ne suffit point à la néophyte d'examiner sa vocation pendant son noviciat, et de ne point s'y soustraire lorsqu'elle l'a reconnue légitime ; elle doit encore pendant ce temps précieux

la mettre courageusement à l'épreuve, en se formant aux vertus et aux pratiques qui sont en quelque sorte l'âme de la vie religieuse. Nous nous efforcerons encore, dans une troisième partie, de l'aider à remplir cette tâche importante.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.



TROISIÈME PARTIE.

La Novice éprouvant sa vocation par l'accomplissement exact des obligations de la vie religieuse et par la correction de ses défauts.

CHAPITRE I.

DES ÉPREUVES DU NOVICIAT EN GÉNÉRAL. LEUR NATURE ET LEUR NÉCESSITÉ.

On entend ici par épreuves l'étude pratique des vertus et des obligations de la vie religieuse. Lorsque, dans le siècle, on veut apprendre un art on en étudie la nature; on étudie les règles que les meilleurs maîtres ont tracées, pour s'y rendre habile; on les médite sans cesse, on s'applique à les mettre en pratique; on s'y exerce jusqu'à ce qu'on se les soit rendues familières; et comme, ordinairement, on ne peut se perfectionner seul, on se met sous la direction de quelque maître, aux leçons duquel on se rend

docile : on écoute avec avidité ses observations et ses conseils, ses corrections et ses réprimandes; tour à tour on le considère agissant lui-même, et on cherche à l'imiter; on reçoit de nouveaux avis, de nouveaux conseils, de nouvelles corrections; on se met entre ses mains comme un instrument docile dont il se sert comme il le veut, comme une cire molle qu'il façonne au gré de ses désirs; et plus il nous donne de leçons et de soins, plus il nous façonne, nous reprend et nous presse, plus nous sommes reconnaissants, parce que nous approchons avec plus de promptitude et de succès du terme de nos désirs.

Ainsi, celui qui veut devenir habile en peinture étudie les principes du dessin, la combinaison des couleurs, les chefs-d'œuvre des grands maîtres, fait mille et mille essais, se laisse diriger, avertir, corriger, jusqu'à ce qu'il soit formé. Celui qui veut se rendre habile dans la navigation étudie les astres, les mers, les vents, les signaux, les manœuvres, prend, laisse et reprend mille fois le gouvernail, se rend docile à toutes les leçons du pilote chargé de le former. Le soldat, pour se former au maniement des armes, aux évolutions, à la stratégie, à l'art de gagner des batailles, se soumet à l'obéissance la plus aveugle, à la discipline la plus sévère, aux

plus pénibles exercices : c'est l'image des épreuves ou exercices du noviciat.

L'âme religieuse doit reproduire en elle les traits du Sauveur, son divin modèle ; elle doit naviguer sur une mer orageuse et hérissée d'écueils, elle doit combattre tous les jours de sa vie contre les ennemis les plus redoutables : les épreuves du noviciat sont destinées à la préparer à remplir cette tâche importante. Elle doit, pendant le temps qui y est consacré, étudier son modèle et apprendre à le reproduire, étudier les écueils que l'on rencontre sur la mer orageuse de cette vie, les tempêtes qui s'y élèvent, les vents contraires qui y contrarient notre marche, et l'art d'arriver heureusement au port ; elle doit apprendre le maniement des armes spirituelles, que la religion nous met entre les mains pour triompher des ennemis de notre salut, l'art de combattre ses ennemis et de les vaincre ; et comme il est plus impossible encore de se former seul à ces grands arts qu'à ceux qui sont l'objet de l'étude et des exercices des enfants du siècle, elle doit se mettre sous la discipline des maîtresses et des supérieures que Dieu a chargées de la former, se soumettre à leurs enseignements, à leurs conseils, à leurs réprimandes, à leur direction, avec une docilité parfaite, se mettre entre leurs mains comme un

instrument dont elles puissent faire tout ce qu'elles veulent, comme une cire molle qu'elles façonnent au gré de leurs désirs. Plus les supérieures mettent de zèle à la former, à l'éprouver, plus elle doit être reconnaissante, plus elle doit les chérir ; elle doit les considérer comme des mères chargées de lui donner une nouvelle naissance en Jésus-Christ, leur révéler ses défauts, ses faiblesses, ses penchants, ses difficultés, ses répugnances, ses attraits ; les difficultés qu'elle rencontre, les défaites qu'elle éprouve, les succès qu'elle obtient ; en un mot, elle doit être entre leurs mains comme l'élève entre les mains du maître, comme l'apprenti entre les mains de celui qui lui enseigne un art, comme le marin novice entre les mains du pilote, comme le soldat entre les mains du capitaine, ou plutôt comme l'enfant entre les mains de la plus tendre et de la plus chérie des mères.

Cependant, nous devons le dire pour l'utilité de plusieurs auxquelles nous désirons ardemment désiller les yeux, peu de novices envisagent ainsi les épreuves si sagement établies dans les communautés religieuses, une assez longue expérience nous en a convaincu : au lieu d'avouer ingénument à leurs maîtresses leur inexpérience, leurs faiblesses, leurs défauts, elles les dissimulent et les cachent ; au lieu de se remet-

tre entre leurs mains pour être dirigées, exercées, reprises, formées à toutes les vertus et à toutes les pratiques de la vie religieuse, elles sont si susceptibles, si faibles, si peu généreuses, qu'elles ne peuvent supporter qu'on leur donne un avis, qu'on les dirige, qu'on les forme, qu'on les reprenne de leurs fautes, qu'on blâme ce qu'elles font le plus mal : elles voudraient des maîtresses muettes, insouciantes, sans zèle et sans nerf, qui fermassent les yeux sur leurs défauts et ne sussent qu'applaudir à ce qu'elles font. Hélas ! sont-ce de tels maîtres qu'on cherche dans le siècle lorsqu'on a un désir sincère de se rendre habile dans les sciences et dans les arts, et sont-ce de tels maîtres que cherchèrent les saints lorsqu'ils voulurent sincèrement se former à la perfection chrétienne ?

La faiblesse et l'insouciance que montrent quelques novices pendant le temps de leur probation, proviennent d'une erreur funeste que nous devons leur signaler ici ; puissions-nous ne pas le faire en vain. Elles s'imaginent que pour être religieuse il suffit de consentir à se renfermer dans un cloître, de changer de vêtement et de prendre part aux exercices monastiques ; or, ce n'est là que l'écorce de la vie religieuse. Pour être véritablement membre de la sainte religion, il en faut prendre les mœurs ; il faut, suivant

l'oracle de l'apôtre, *détruire en soi le vieil homme et y faire naître l'homme nouveau*; c'est-à-dire, qu'il faut triompher de ses passions et se former aux vertus austères dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple.

Les vierges folles, dont il est parlé dans l'Évangile, étaient, dit un auteur, vêtues et armées comme les autres, à l'extérieur; elles portaient aussi bien que les vierges sages des lampes à la main; mais n'ayant point fait provision d'huile, elles furent condamnées et rejetées du festin de l'époux. C'est là la figure du jugement que doivent attendre celles qui se contentent de se retirer dans des monastères et de se revêtir du saint habit de la religion, sans se mettre en peine de changer de vie, de se sanctifier et d'acquérir les vertus qui conviennent à leur état; car le souverain juge ne s'arrêtera pas aux marques extérieures de pénitence qu'elles auront portées, il examinera leurs mœurs et leur conduite; et, s'il remarque qu'elles n'ont point vécu d'une manière conforme à leur règle et à leur institut, il les condamnera, et leur dira, comme aux vierges folles: *Je ne vous connais pas.*

Les pharisiens, ajoute le même auteur, étaient très-exacts à porter à l'extérieur des vêtements modestes et pénitents, et ils avaient toujours devant les yeux la loi de Dieu écrite sur de grands

parchemins; mais cela ne les empêcha pas d'être réprouvés de Jésus-Christ, parce qu'ils ne travaillaient point à régler les mouvements intérieurs de leur cœur, et ne combattaient point leurs passions. *Malheur*, leur disait le Sauveur, *malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat, tandis que vos cœurs sont pleins de rapine et d'iniquité! malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture; au dehors vous paraissez justes, mais vous êtes pleins de rapines et d'iniquité!*

Ainsi seront traitées celles qui, tout en portant les marques et les livrées de la pénitence, vivent dans le relâchement et le désordre. Jésus-Christ les maudira à la face de toutes les nations, et les rejettera de sa face, comme les pharisiens hypocrites et corrompus.

Les Juifs ayant dit un jour à Jésus-Christ: Nous sommes les enfants d'Abraham, le Sauveur du monde leur répondit : *Si vous êtes les enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham*, c'est-à-dire, des œuvres dignes de ceux qui portent cet honorable nom. Le Sauveur voulait par là leur faire comprendre que ce n'était rien d'avoir

la qualité d'enfants d'Abraham, si on n'imitait la foi et les autres vertus de ce saint patriarche, et que ce titre d'honneur contribuerait à leur condamnation s'ils n'avaient soin de le soutenir par une vie sainte et irréprochable.

On en peut dire autant aux âmes qui se consacrent à Dieu dans la vie religieuse. Si vous portez l'habit saint et vénérable de la religion, vivez en véritables religieuses; car, autrement, cet habit, tout saint et tout vénérable qu'il est, ne vous servira de rien; il déposera même contre vous, au grand jour de la justice, et il attirera sur vos têtes un déluge de peines et de supplices.

Mais, nous le répétons, pour pratiquer les vertus religieuses, il faut s'y former, dompter ses passions; or, c'est pendant le noviciat qu'il faut remplir cette tâche importante et difficile. Il est donc indispensable à une novice d'embrasser avec zèle et courage les épreuves du noviciat; et celles qui les négligent se montrent indignes du saint état qu'elles désirent embrasser.

Les épreuves du noviciat sont pour la vocation une espèce de pierre de touche qui en fait connaître les qualités et la valeur : elles donnent à la véritable vocation son dernier degré de certitude et d'évidence, mettent au grand jour ce que la vocation douteuse a de bon ou de défec-

tueux, et déchirent le voile hypocrite dont se couvre la fausse vocation. D'où il résulte que les épreuves du noviciat doivent nécessairement accompagner l'examen définitif de la vocation. Oui, c'est au milieu de ces épreuves que Dieu donne la dernière réponse à l'âme qui le consulte; c'est au milieu de ces épreuves que les supérieures et le directeur puisent les dernières lumières propres à les éclairer sur la décision qu'ils doivent donner à la prétendante. Ils peuvent bien auparavant lui donner des encouragements et l'engager à se mettre au nombre des novices; mais ils ne peuvent lui donner une décision définitive.

Mais quels sont les points auxquels la novice doit particulièrement s'appliquer pendant ses épreuves? Elle doit particulièrement s'appliquer à l'humilité, à l'obéissance, à la pauvreté, à la chasteté, à la régularité, à la mortification, à la charité fraternelle et à la réforme de son caractère, parce que ce sont là des points tout à fait capitaux dans la vie religieuse. Dans les chapitres suivants nous lui indiquerons les épreuves auxquelles elle doit s'astreindre sur chacun de ces différents points.

CHAPITRE II.

COMMENT LA NOVICE DOIT S'ÉPROUVER DANS LA PRATIQUE DE LA VERTU D'HUMILITÉ.

De toutes les épreuves auxquelles doivent se soumettre les novices, les plus importantes sont celles qui concernent l'humilité, parce que c'est la reine de toutes les vertus et le fondement de la vie religieuse. Cependant, ce sont là les épreuves auxquelles les novices ont le plus de peine à se soumettre, qu'elles embrassent avec plus de répugnance, et dans lesquelles elles obtiennent moins de succès. Nous en avons cherché la cause, et l'expérience nous en a fait remarquer trois principales : la première est le peu de connaissance qu'ont les novices touchant le cœur humain et la concupiscence qui le travaille; la seconde est l'ignorance dans laquelle elles sont touchant la véritable nature de l'humilité; la troisième, enfin, est la fausse méthode qu'elles emploient pour se former à cette vertu.

1° Le peu de connaissance qu'ont les novices touchant le cœur humain et la concupiscence qui le travaille.

Les unes ne connaissent nullement le cœur humain, et ne se sont jamais rendu compte de ce qui se passe dans le leur; elles sont, sans s'en douter, esclaves de l'amour-propre, de la vanité et de l'orgueil : ce sont là les mobiles de toutes leurs pensées, de tous leurs désirs, de toutes leurs démarches; et cependant, qu'on les interroge, qu'on leur demande si elles ont quelque chose à se reprocher sur ce point, elles répondront, de bonne foi, qu'elles n'ont rien à se reprocher. C'est que jamais elles ne rentrent en elles-mêmes; jamais elles ne se demandent compte de ce qui s'y passe; un voile épais le leur cache.

Les autres, soit par quelque grâce intérieure qui leur a été donnée du ciel, soit par suite de quelque lecture ou de quelque instruction qu'elles ont entendue, ont ouvert les yeux sur le fond de misère qu'elles portent en elles; mais, se croyant seules sujettes à de tels penchants, elles sont confuses, elles ont horreur d'elles-mêmes, elles n'osent descendre dans leur propre cœur pour en approfondir les déplorables mystères, et osent encore moins les découvrir à leurs maîtresses, à leurs supérieures, peut-être même au directeur de leur conscience, et demeurent dans ce déplorable état, ou du moins n'en révèlent qu'une faible partie.

Comment de telles personnes pourront-elles

profiter des épreuves du noviciat, et se former à l'humilité? Comment celles qui ne connaissent pas l'orgueil qui est en elles pourront-elles le déraciner, et se former à l'humilité? Comment celles qui le tiennent caché par une mauvaise honte pourront-elles y apporter remède, seules et sans expérience? Les supérieures, voyant le mal des premières, voudront y apporter remède; mais ces malades aveugles ne pourront le souffrir : elles s'imagineront qu'on est injuste envers elles, qu'on les persécute sans cause; elles s'irriteront et tomberont dans le découragement. Les secondes regarderont le soin que prendront les supérieures pour les connaître comme une inquisition incommode et tyrannique, s'irriteront contre elles, s'imagineront qu'elles leur sont opposées, soupçonneront leurs sœurs, qui aperçoivent mieux leurs misères, de les révéler aux supérieures, et repousseront avec indignation tous les remèdes qu'on voudra appliquer au mal qui les travaille. Encore une fois, comment rendre les épreuves utiles à de telles personnes? Pour les leur rendre utiles il est indispensable de les instruire, et c'est ce que nous allons faire ici. Nous leur demandons une oreille attentive. Ce que nous allons dire est applicable aux deux espèces de personnes que nous avons désignées.

Depuis la chute d'Adam, tous les hommes

(excepté Marie, qui, par un privilége particulier, a été exempte du péché originel) sont tyrannisés par l'amour-propre, la vanité et l'orgueil; les saints les plus fameux n'ont pas été plus exempts que nous de cette tyrannie; et ceux qui s'imaginent n'avoir point d'orgueil sont assez souvent ceux qui en ont le plus. Ce n'est ni une honte, ni un péché, ni une imperfection que d'être persécuté par l'orgueil, même le plus fougueux : il n'y a de péché et de honte qu'à suivre son impulsion et à se laisser dominer par lui; et plus l'orgueil est violent, impétueux dans une âme, plus il y a de gloire et de mérite à le vaincre.

Lire à ce sujet dans la *Voie de la solide vertu* le chapitre VI de la première partie, page 36, et le chapitre XVIII de la deuxième partie, page 156.

Les novices, une fois éclairées sur ce point important, doivent descendre courageusement dans leur propre cœur, afin de connaître à fond l'ennemi redoutable que nous venons de leur signaler, et découvrir sans honte à ceux et celles qui remplissent auprès d'elles les fonctions importantes de médecin et de guide, le mal qui les travaille, dans toute son étendue et avec tous ses caractères. Et comment ne le feraient-elles pas avec confiance, sachant que ce mal leur est commun avec leurs maîtresses mêmes, et

que celles-ci n'ont de plus que la victoire qu'elles ont remportée sur la même passion ?

2° La deuxième cause du peu de succès qu'obtiennent les novices dans les épreuves relatives à l'humilité est l'erreur où elles sont touchant la véritable nature de cette vertu. Elles se persuadent que pour être humble il faut renoncer à tout amour de soi-même, et à tout désir d'élévation, de grandeur et de gloire : or, rien de plus faux que cette persuasion, si capable de porter à la tristesse et au découragement. En effet, *l'humilité*, d'après les pères de la vie spirituelle, *est une vertu qui rend l'homme méprisable à ses propres yeux, par une véritable connaissance de lui-même*; c'est-à-dire par la connaissance de la concupiscence, des penchants dépravés qui sont en lui, des fautes nombreuses qui en ont été et qui peuvent encore en être la suite, et par la persuasion que tout ce qu'il a de bon n'est qu'un talent qui lui est confié pour le faire fructifier, talent dont il a mille fois abusé, et dont cependant il lui faudra rendre un compte rigoureux. (Voir la *Voie de la perfection dans la vie religieuse*, 117 et 124.)

La véritable humilité condamne donc et repousse l'amour désordonné de soi-même, par lequel l'homme ferme les yeux sur sa propre misère, s'attribue les dons de Dieu et s'y com-

plaît comme s'il les tenait de son propre fonds ; mais il ne condamne nullement l'amour sage et réglé de soi-même, par lequel l'homme s'aime en Dieu, pour Dieu, pour le ciel. Dieu ne nous prescrit-il pas de nous aimer nous-mêmes de cette manière ? ne nous prescrit-il pas de nous occuper sans cesse de notre âme, de notre salut, de notre éternité, comme de notre unique affaire ? L'humilité, vertu toute divine, ne peut nous interdire ce que Dieu nous prescrit.

L'humilité condamne et repousse la *vaine gloire* et la *folle ambition*, qui consistent à désirer de nous élever, sur cette terre, au-dessus de nos semblables, et de dominer sur eux ; mais elle ne condamne ni ne repousse la véritable gloire : elle ne nous défend pas de nous glorifier en Dieu, d'aspirer à la véritable grandeur et à la véritable gloire, pour lesquelles nous avons été créés et qui nous attendent dans le ciel.

3° La troisième cause du peu de succès qu'obtiennent les novices, dans les épreuves relatives à l'humilité, est la fausse méthode qu'elles emploient pour s'y former ; et cette fausse méthode est le résultat de l'erreur que nous venons de signaler. Persuadées que l'humilité consiste dans l'absence de tout amour de soi-même et de tout désir d'élévation, de grandeur et de gloire, elles veulent étouffer en elles-mêmes ce désir et cet

amour : chose aussi impossible que de tarir la source d'un fleuve impétueux; ne pouvant y parvenir; elles se découragent, abandonnent leurs épreuves; et il en devait être ainsi, puisqu'elles avaient entrepris l'impossible.

Pour se former avec succès à l'humilité il faut suivre une méthode diamétralement opposée : il faut s'armer de l'amour réglé de soi-même et du désir de la vraie gloire, qui sont les deux plus puissants et les deux plus indispensables moyens pour arriver à cette vertu.

Il faut s'armer de l'amour réglé de soi-même : lorsqu'un de nos membres est attaqué de la gangrène ou de quelque autre mal qui exige une amputation douloureuse, qui nous détermine à cette amputation, sinon l'amour de nous-mêmes et de la vie? L'amour de nous-mêmes et de la vie éternelle promise aux humbles est également seul capable de nous déterminer à arracher, à amputer de nos cœurs l'orgueil, cette gangrène mortelle dont ils sont atteints, et à subir les diverses opérations ou épreuves qui sont prescrites pour y parvenir.

Pour parvenir à l'humilité il faut s'armer du désir de l'élévation, de la grandeur et de la vraie gloire. On ne renonce jamais plus facilement à un poste inférieur et précaire que lorsqu'il s'agit de monter à un poste supérieur et

stable : or, voilà ce qu'il faut faire envisager à notre âme, pour la déterminer à embrasser avec courage les épreuves relatives à l'humilité; en l'invitant à quitter la vaine gloire et la folle ambition du monde, il faut lui montrer la véritable élévation, la véritable grandeur, la véritable gloire, la gloire des saints, la gloire éternelle de Dieu même à laquelle elle est conviée; alors rien ne lui coûtera.

Répétons-le, dans la crainte de n'être pas assez compris : il ne s'agit donc point pour devenir humble de renoncer à l'amour de soi-même, mais de purifier et de perfectionner cet amour; il est même nécessaire pour devenir humble de s'aimer davantage, mais d'un amour conforme à la raison et à la sagesse.

Il ne s'agit point pour devenir humble de renoncer au désir de la grandeur et de la gloire; il s'agit seulement de purifier et de perfectionner ce désir; il est même nécessaire de rendre ce désir plus ardent et plus grand : ce n'est pas assez pour une créature immortelle que de désirer une gloire bornée et périssable, il lui faut une gloire infinie et impérissable. Voilà la gloire qu'ont ambitionnée les saints, et qui les a déterminés à suivre Jésus-Christ avec tant de courage dans la voie des humiliations et des opprobres. Voilà l'amour que se sont porté les

saints, et qui les a déterminés *à se haïr saintement eux-mêmes*, suivant l'oracle du Sauveur, c'est-à-dire à haïr leur orgueil et à le terrasser. Voilà ce qui les a déterminés *à se renoncer*, suivant un autre oracle du divin Maître ; *à porter la croix et à le suivre tous les jours de leur vie ;* sûrs qu'ils étaient d'arriver par cette voie à la gloire immortelle qu'il prépare à ses élus.

Mais les novices ne peuvent se former seules à l'humilité. C'est une science difficile à apprendre ; pour y devenir habile il faut se soumettre aux maîtres chargés de l'enseigner : c'est un art délicat, auquel il faut être formé par une main étrangère ; pour l'apprendre il est indispensable de recevoir de fréquentes et nombreuses leçons. La novice qui a son avancement à cœur doit donc se mettre avec courage entre les mains de sa maîtresse ; lui faire part de tous les obstacles qu'elle aperçoit en elle-même à la vertu d'humilité ; la prier de l'aider dans la tâche difficile qu'elle a entreprise ; de l'avertir, de la reprendre, de la faire passer par toutes les épreuves qu'elle jugera plus capables d'assurer son avancement : plus la maîtresse témoigne de zèle pour la former à l'humilité, plus la novice doit être reconnaissante, plus elle doit lui témoigner de confiance et de charité, à l'exemple de ces sages élèves qui sont plus reconnaissants envers les

maîtres chargés, dans le monde, de leur éducation sociale, à mesure qu'ils aperçoivent en eux plus de zèle pour leur aider à atteindre le but de leurs travaux.

Enfin, la novice doit rendre assidûment compte à sa maîtresse de toutes les dispositions où elle se trouve au milieu de ses épreuves; de ses dégoûts, de ses ennuis, des révoltes de sa nature, afin de recevoir d'elle les encouragements et les conseils dont elle peut avoir besoin. Nous promettons aux novices qui suivront avec docilité la voie que nous venons de tracer de rapides progrès dans la vertu d'humilité.

Mais combien sont aveugles et malheureuses celles qui, loin de suivre cette voie, cachent leurs défauts à leurs maîtresses, se livrent au murmure lorsqu'elles les en avertissent et les en reprennent, les regardent comme des ennemies et des tyrans! Celles qui passent ainsi le temps de leurs épreuves ne parviendront jamais à l'humilité, qui est le fondement de la vie religieuse, et leur conduite, si elle ne change, est une preuve qu'elles n'ont point une véritable vocation.

CHAPITRE III.

COMMENT LA NOVICE DOIT S'ÉPROUVER RELATIVEMENT A LA VERTU D'OBÉISSANCE.

L'obéissance religieuse a pour but de fixer irrévocablement l'homme dans la voie du bien. Il y a dans l'homme, disent les maîtres de la vie spirituelle, deux volontés, l'une supérieure, l'autre inférieure : la première est celle que nous appelons communément raison ; l'autre, celle à qui nous donnons le nom d'appétit, de chair, de sens, de passion.

Tous les hommes portent en eux-mêmes ces deux volontés opposées : les plus grands saints en ont reconnu l'existence dans leur propre cœur et en ont gémi. Écoutons saint Paul ; il en parle de la manière la plus claire et la plus précise : *Lorsque je veux faire le bien*, dit-il, *je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi. Je me plais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de*

mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché. Ainsi je suis moi-même soumis à la loi de Dieu selon l'esprit, et à la loi du péché selon la chair.

Il semble, en lisant ces paroles de l'apôtre, voir la grâce et la concupiscence, la volonté supérieure et la volonté inférieure, se disputer l'empire de son cœur. Si nous descendons dans le nôtre, nous y trouvons le même combat entre ces deux volontés rivales. Ainsi, une parole blessante, mortifiante, nous est-elle adressée, l'impatience nous agite, le désir de la vengeance nous presse : c'est la concupiscence, la volonté inférieure; en même temps une puissance invisible nous retient, nous porte à pardonner et à oublier : c'est la grâce, la volonté supérieure qui nous parle. Un scandale a-t-il lieu, quelqu'un de nos semblables a-t-il fait une chute profonde, nous nous sentons pressés de le porter à la connaissance de nos semblables, aux dépens de la charité : c'est la volonté inférieure; en même temps une crainte salutaire retient notre langue : c'est la volonté supérieure.

Un objet dangereux se présente à nos regards, notre imagination, nos sens, notre cœur sont entraînés vers le mal; et d'autre part la honte, la crainte, l'horreur du vice nous en détournent et nous retiennent; nous sommes sollicités,

pressés, assiégés, en quelque sorte, par deux puissances opposées, qui se disputent l'empire de notre cœur, tantôt successivement, tantôt simultanément, et le tiennent comme en suspens; nous voulons et nous ne voulons pas : ce sont la grâce et la concupiscence, la volonté supérieure et la volonté inférieure, qui cherchent à nous attirer à elles. Si nous suivons l'impulsion de la volonté supérieure, nous pratiquons la vertu; si nous suivons la volonté inférieure, nous tombons dans l'abîme du vice et du désordre.

Le vœu d'obéissance a pour but de nous éloigner à jamais de la volonté du mal, de nous soustraire à son empire, et de nous attacher d'une manière définitive à la volonté supérieure, à la volonté du bien et de la vertu. L'homme, dans la vie commune, n'étant retenu par aucun autre lien que les Commandements, est toujours flottant entre le bien et le mal, et trop souvent tombe dans l'abîme. Les liens indissolubles et beaucoup plus étroits qu'il contracte dans la vie religieuse le fixent et l'attachent tellement à la vertu, qu'il lui est comme impossible de s'en écarter. Dans la vie commune, l'homme, trompé par ses propres lumières, sa propre sagesse et son propre jugement, sujets à tant d'illusions et d'erreurs, est continuellement exposé à de funestes égarements. Dans la vie religieuse, ne se conduisant plus

que par les lumières, la sagesse, le jugement et la volonté de ses supérieurs, qui sont pour lui les lieutenants mêmes de Dieu, il lui est comme impossible de tomber dans l'égarement.

L'obéissance est donc pour l'homme un immense avantage; elle le soulage, en lui épargnant un examen pénible, qui rarement est à l'abri de l'erreur; elle le rassure, parce qu'il sait qu'en se soumettant de bonne foi à la direction de ceux que Dieu a chargés de le conduire il ne peut s'égarer; elle le console même et le remplit de joie, parce qu'il sait *que l'obéissance est plus agréable à Dieu que tout autre sacrifice.*

Mais il faut aussi le dire, aucun sacrifice ne coûte plus à l'homme que celui de ses propres lumières, de sa propre sagesse, de son propre jugement et de sa propre volonté; il en est peu, même dans la vie religieuse, qui le fassent d'une manière assez généreuse et assez complète, et c'est là un des points où l'homme doit se soumettre aux plus fortes et aux plus courageuses épreuves avant que de contracter des engagements irrévocables; mais pour les supporter avec courage ces épreuves il lui est indispensable de se remettre sans cesse sous les yeux les deux vérités que nous venons de lui exposer, savoir :

10.

1° Que la volonté à laquelle il renonce est une volonté pervertie, qui peut le conduire à l'abîme ;

2° Que la volonté à laquelle il se soumet est la volonté même de Dieu, volonté toujours juste, toujours sage, toujours sainte. Non, en religion, ce n'est point aux lumières, à la sagesse, au jugement, à la volonté d'une femme que l'on se soumet; c'est aux lumières, à la sagesse, au jugement, à la volonté de Dieu même, dont les supérieures sont les lieutenants : de même qu'en se soumettant aux agents d'un roi, dans les provinces qui composent son empire, c'est au roi même que l'on se soumet, à son autorité qui réside en eux, de même, en religion, c'est à Jésus-Christ même, dont l'autorité réside dans les supérieures, que l'on se soumet et que l'on obéit. Et quoi de plus sage, de plus raisonnable que d'obéir à Dieu, que de se soumettre à Dieu ! à Dieu qui s'est fait homme, et qui a voulu obéir lui-même à sa créature, à Joseph et à Marie, pour nous apprendre à obéir nous-mêmes ; à Dieu, qui s'est rendu lui-même obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, afin de nous servir de modèle ?

La novice doit avoir ces pensées, ces exemples, ainsi que ceux des saints, continuellement présents à l'esprit. Mais, encore une fois, les

réflexions seules ne lui suffisent pas; il faut qu'elle s'éprouve, qu'elle s'exerce à l'obéissance; il faut qu'elle en fasse en quelque sorte l'apprentissage; il faut qu'elle se mette entre les mains de ses maîtresses, chargées de la former au grand art de l'obéissance; qu'elle s'y mette comme un instrument docile, et qu'elle se courbe à toutes leurs volontés; il faut qu'elle s'accoutume à obéir dans les choses qui répugnent le plus à sa nature; qu'elle demande comme une grâce d'y être le plus souvent exercée, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, qui, prince et fils de prince, demandait comme une faveur de balayer la maison religieuse où il s'était retiré, de nettoyer les chaussures de ses frères, de laver et d'essuyer la vaisselle, etc.; il faut qu'elle s'accoutume à laisser aux autres les emplois qui lui sourient davantage, et à ne les jamais rechercher. Il faut qu'elle s'accoutume à obéir promptement, et sans délai, aussitôt que les ordres lui sont transmis, quelque occupée qu'elle soit d'ailleurs; à entreprendre et à exécuter généreusement les choses les plus pénibles, les plus difficiles, à l'exemple des saints, qui se réjouissaient d'autant plus qu'ils avaient occasion d'offrir à Dieu, qui nous a aimés jusqu'à s'immoler pour nous, de plus grands et de plus pénibles sacrifices; il faut qu'elle s'accoutume à obéir d'une manière aveu-

gle, à faire les choses de la manière qu'on les lui commande, sans considérer si elle est plus ou moins conforme à la sagesse humaine; dans le lieu qu'on lui désigne, sans examiner s'il est le plus avantageux; dans le temps qu'on lui indique, sans considérer s'il est le plus opportun; sans rien dire, rien observer; sans témoigner ni répugnance ni surprise; il faut qu'elle s'accoutume à recevoir, dans ce qu'elle fait et pour ce qu'elle fait, tous les avis qu'on juge à propos de lui donner, toutes les répréhensions qu'on juge à propos de lui faire, toutes les mortifications qu'on juge à propos de lui adresser, toutes les pénitences qu'on juge à propos de lui infliger, sans examiner si elles sont justes, raisonnables, ou si elles ne le sont pas; il faut, en un mot, qu'elle se soumette à tout cela par amour pour Dieu, auquel elle veut s'immoler sans réserve; qu'elle se considère entre les mains de sa maîtresse comme entre les mains de Dieu, qui l'a façonnée lui-même comme l'apprenti est façonné par l'artisan qui le forme à son art, comme l'étudiant est formé par le professeur qui lui enseigne les sciences, comme le soldat est formé par le capitaine qui lui apprend le maniement des armes. Il faut qu'elle s'excite à une plus vive reconnaissance à mesure qu'on l'exerce davantage, considérant toutes les épreu-

ves qu'on lui fait subir comme autant de marques d'estime, d'intérêt, de charité, qui méritent de sa part des témoignages particuliers de gratitude et d'amour, témoignages qu'elle doit assidûment donner à sa maîtresse, chaque fois qu'elle l'exerce, la priant de lui continuer la même bienveillance et le même intérêt.

Celle qui suivra la voie que nous lui traçons ici fera dans l'obéissance de rapides progrès, assurera sa vocation, et se préparera pour le ciel la plus brillante couronne; elle pourra avancer avec confiance vers la profession religieuse, sa vocation est certaine.

Mais, hélas! que de novices s'éloignent de cette voie!..... Elles viennent apprendre le plus difficile des arts, et elles ne veulent pas seulement recevoir un avis, une répréhension, un reproche; elles veulent marcher seules et par la voie qui leur sourit; elles veulent agir comme il leur plaît, faire ce qui leur est agréable, éviter ce qui les gêne; elles ne savent que représenter, raisonner, murmurer; elles sont perpétuellement dans des humeurs, des chagrins, aussitôt qu'on les contrarie. Disons-le, de telles personnes, si promptement elles ne changent, ne sont nullement propres à la vie religieuse, et le mieux qu'elles puissent faire c'est d'aller faire leur volonté dans le monde.

CHAPITRE IV.

COMMENT LA NOVICE DOIT S'ÉPROUVER RELATIVEMENT A LA PAUVRETÉ.

Au sortir des mains de Dieu, l'homme usait des choses créées uniquement pour soutenir et protéger son corps : c'étaient pour lui de simples moyens d'existence, il n'y attachait nullement son cœur ; Dieu était le seul bien qu'il aimait et qu'il désirait.

Mais l'homme, par le péché, ayant perdu Dieu, chercha un dédommagement dans les dons de Dieu ; car il ne peut se passer d'un bien quelconque ; il oublia le Créateur, n'envisagea plus ses œuvres que d'un œil stupide, et s'affectionna aux moyens d'existence qui lui avaient été donnés et auxquels il donna le nom de richesses. Cependant, ces faux biens ne pouvant satisfaire les désirs insatiables de son cœur, il les accumula sans réserve ni mesure ; mais ses désirs, toujours trompés, s'irritèrent, se transformèrent en une passion aveugle, et, par un juste jugement, il fut condamné à désirer toujours ce qu'il sa-

vait, par une funeste expérience, ne pouvoir satisfaire ses désirs. Nous avons tous reçu de nos premiers parents cette passion, ce désir aveugle des biens de la terre, comme un funeste héritage.

La pauvreté religieuse a pour but de guérir en nous ce penchant, cette passion aveugle, et de nous ramener, en certain sens, à l'état primitif, qui consiste à nous contenter de ce qui est nécessaire à notre existence; elle a pour but d'arracher de nos cœurs l'amour des choses terrestres et d'y replacer Dieu, comme le souverain bien; et ce sont là deux choses que la novice doit bien se garder de séparer, car plusieurs en les séparant se rendent le joug de la pauvreté comme insupportable, et manquent leur but.

En effet, l'esprit et le cœur de l'homme sont naturellement très-actifs; il leur faut un objet qui les occupe, qui les remplisse en quelque sorte. L'estomac privé d'une nourriture bonne et saine cherche à apaiser la faim qui le presse au moyen d'aliments malfaisants et dangereux; l'esprit et le cœur qui ne sont point occupés, nourris en quelque sorte par un objet saint et pur, se tournent également, par une pente comme irrésistible, vers des objets mauvais, dangereux, et y cherchent leur aliment.

La novice, en détachant son esprit et son cœur

des biens de la terre, doit donc leur proposer un autre objet qui les remplace et puisse leur servir d'aliment.

1° Elle doit bien se convaincre du néant des biens de la terre, que quelques hommes seulement parviennent à acquérir au prix de mille sacrifices, et qu'ils ne conservent qu'au milieu des soucis et des inquiétudes : biens fragiles, qu'un seul revers enlève; biens trompeurs, qui ne satisfont point l'âme et ne remplissent point le cœur, puisqu'au milieu d'eux le plus opulent des rois *ne trouvait que vide, misère et affliction d'esprit;* biens passagers, qu'il faut laisser si tôt sur le bord de la tombe!

2° La novice doit offrir à son esprit et à son cœur, pour remplacer les faux biens de la terre, les biens véritables du ciel, et en faire naître en elle un ardent désir.

Biens du ciel, biens offerts indistinctement à tous les hommes, que tous les hommes peuvent acquérir au prix de sacrifices moins étendus et moins pénibles que ceux qu'on est obligé de s'imposer pour arriver à la possession de ceux de la terre! Biens parfaits et infinis, qui satisfont complétement les âmes, qui remplissent totalement les cœurs! Biens solides et à l'abri de tous les revers, que toutes les puissances de la terre et de l'enfer réunies ne sauraient nous arracher

contre notre volonté, que la mort même ne saurait nous ravir, mais dont, au contraire, elle nous met en possession ! Biens impérissables, éternels comme Dieu, qui en est le créateur et le distributeur ! Biens que les apôtres ont acquis avec joie, au prix de tant de travaux, de sueurs, de privations et de sacrifices ; les solitaires et les anachorètes, au prix de tant d'austérités et de pénitences ; les vierges, au prix de tant de luttes et de combats ; les confesseurs, aux prix de tant de souffrances et d'épreuves ; les martyrs, au prix de tout leur sang ; que tous les saints enfin ont préférés à ce que le monde offre de plus précieux et de plus attrayant !

La novice s'étant bien pénétrée de ces sublimes vérités, s'étant bien convaincue que plus elle mettra de courage à étouffer dans son cœur l'amour insensé des biens périssables, plus elle imitera fidèlement la pauvreté de Jésus-Christ, son modèle, plus dans le ciel elle sera enrichie des trésors véritables, doit s'exercer avec courage à la pauvreté la plus rigoureuse et la plus parfaite ; elle doit se remettre sous les yeux la nature et l'étendue de la pauvreté religieuse (*Voie de la perfection*, page 25 ; *les divers degrés par lesquels on s'élève à la perfection de cette vertu :* au même ouvrage, page 31) ; puis travailler à se former à cette vertu avec courage

et persévérance, et pour cela se remettre encore entre les mains de ses maîtresses, et se laisser diriger par elles avec la docilité d'un enfant; acceptant avec reconnaissance toutes les épreuves qu'elles jugeront à propos de lui imposer, les priant de l'exercer plus souvent encore, et les remerciant avec une grande cordialité chaque fois qu'elles ont la charité de le faire, et rivalisant de générosité avec les plus généreuses d'entre ses compagnes, cherchant à se rapprocher toujours davantage, de cœur, d'esprit et en effet, de la pauvreté de Bethléem, afin de parvenir plus sûrement à la possession des trésors du ciel. Nous promettons encore à celle qui aura le courage de suivre cette voie un grand succès, qui donnera à sa vocation son dernier degré d'évidence.

Mais, hélas! plusieurs sont loin de suivre cette voie : elles s'attachent à tout ce qui est à leur usage, lorsqu'elles le trouvent conforme à leur goût, et se livrent à de coupables murmures lorsqu'il ne l'est pas; leur cœur est sans cesse en proie à des désirs ou à des regrets terrestres; elles portent des regards d'envie sur tout ce qui devient le partage de leurs sœurs, et se livrent au murmure dans leur cœur si elles les voient mieux partagées; et tandis qu'elles devraient rivaliser en pauvreté, elles ne savent rivaliser qu'en désirs inutiles et en affections terrestres.

Les novices qui, après de sages avertissements, se laissent dominer par un tel esprit ne sont point propres à la vie religieuse; le meilleur parti qu'elles puissent prendre, c'est de rentrer dans le monde, où elles pourront satisfaire leurs vains désirs et amasser tout à leur aise cette vile poussière que le souffle de la mort viendra bientôt disperser à leurs yeux.

CHAPITRE V.

COMMENT LA NOVICE DOIT S'ÉPROUVER RELATIVEMENT A LA VERTU DE CHASTETÉ.

Le cœur de l'homme est sensible et affectueux : Dieu le forma ainsi dans le principe pour en être aimé; mais le péché ayant séparé l'homme de Dieu, l'homme tourna les affections de son cœur vers la créature; et la créature ne pouvant remplir et satisfaire son cœur, son besoin d'aimer se transforma en passion, et devint pour lui une espèce de bourreau. Cette passion est la plus dangereuse de toutes, parce que son germe, qui est dans tous les cœurs, tend toujours

à se développer, parce que tout autour de nous tend à le développer; parce que ce germe une fois développé, la passion se transforme rapidement en habitude, et devient extrêmement difficile à dompter.

La chasteté religieuse a pour but de rendre notre cœur à Dieu sans aucun partage.

La novice qui veut embrasser cette sublime et angélique vertu dans toute sa perfection doit procéder dans ses épreuves à peu près de la même manière que nous lui avons indiquée pour la pauvreté : son cœur étant extrêmement actif, et ne pouvant se passer d'aliment, en lui retirant la créature elle doit lui donner le Créateur.

1° Pour réussir à le détacher, qu'elle se rappelle les imperfections, les défauts même et la fragilité des créatures, qui demain deviendront la pâture des vers ; dans l'amour desquelles Salomon, Madeleine, Augustin et tant d'autres ne trouvèrent que vide, esclavage et remords : amour malheureux, qui les entraîna jusque sur le bord de l'éternel abîme, etc., etc.

2° Qu'elle se tourne vers Dieu, l'être parfait, et qu'elle se rappelle son éternel amour pour nous, ses bienfaits sans nombre dans l'ordre de la nature et de la grâce, ses infinies perfections, les récompenses éternelles qu'il nous prépare,

sa bonté, sa patience, sa miséricorde, sa providence, sa beauté ravissante, dont l'éclat de l'univers qui nous environne n'est qu'un faible reflet, etc. La novice pourra relire à ce sujet ce que nous avons dit, *Voie de la perfection*, page 138. Qu'elle revienne souvent sur ce divin amour, et qu'elle s'efforce, par tous les moyens possibles, d'en embraser son cœur.

Mais comme Dieu ne tombe point sous nos sens, comme nous ne pouvons ni le voir ni l'entendre, tant que nous sommes dans cette maison de boue, comme le dit l'apôtre, tandis que les créatures périssables sont accessibles à tous nos sens et que l'ennemi extérieur s'en sert comme d'un instrument pour nous éloigner de Dieu et nous ramener à la terre, il arrivera souvent à la novice, même la plus fidèle, de sentir son cœur incliner vers les objets créés; elle ne doit ni s'en étonner ni s'en alarmer : ce sont des ennemis qui viennent frapper à la porte; qu'elle ferme l'oreille, qu'elle recoure souvent aux oraisons jaculatoires qui étaient si familières aux saints : *Vous seul, ô mon Dieu, vous seul dans mon cœur! O mon Dieu, pour votre amour je renonce à toutes les créatures! J'y renonce de grand cœur, je vous préfère à tout, ô mon Dieu!* Qu'elle persévère dans ces pieuses pratiques et demeure en paix : ce sont autant d'actes de chas-

teté qui la rendront infiniment agréable à Dieu. Si elle éprouve quelque autre tourment, qu'elle en fasse part à sa maîtresse, qui doit encore la former sur ce point.

Une grande erreur des novices, lorsqu'elles éprouvent quelque tourment sur cet article, c'est de s'imaginer qu'elles seules sont sujettes à de semblables misères; et c'est l'effet d'une ruse de l'esprit de ténèbres, qui leur inspire une grande honte et une grande timidité, afin de leur fermer la bouche et de les empêcher de confier leur peine et leur tourment, parce qu'il sait que c'est le seul moyen d'en être délivré. Que la novice le sache donc : tous les malheureux enfants d'Adam éprouvent plus ou moins de tourments sur ce point délicat. Conséquemment, les maîtresses ne seront pas surprises d'apprendre qu'elle est comme les autres sujette à des tempêtes; mais elles seront touchées de sa simplicité et de sa confiance, édifiées de l'humilité qui la porte à communiquer ce qui la couvre de confusion, et elles s'emploieront de toutes leurs forces à la calmer dans ses angoisses en lui indiquant les remèdes.

Cependant, les maîtres de la vie spirituelle recommandent de ne jamais s'entretenir sur ces matières délicates sans une vraie nécessité; et ils déclarent unanimement, en outre, qu'on n'est

point obligé de déclarer les fautes qui pourraient échapper sur ce point, ailleurs qu'au tribunal sacré de la pénitence.

Celles qui auraient quelque tourment particulier sur ce point pourront lire, suivant l'avis des maîtresses ou du confesseur, les articles, *Voie de la solide vertu*, page 137 et suivantes, et *Voie de la perfection*, page 45.

Mais ce que la novice doit surtout éviter, c'est de laisser amollir son cœur par certaine amitié sensuelle pour les personnes qui la dirigent ou pour ses compagnes de noviciat. On est d'autant moins en garde contre ces sortes d'amitiés, qu'ordinairement elles semblent prendre naissance dans l'amour de la vertu ou dans la reconnaissance; et cependant elles proviennent de la concupiscence, qui mêle son poison aux sentiments les plus légitimes et les gâte, ou de l'esprit de ténèbres, qui glisse son venin partout afin de corrompre notre cœur.

Une novice épanchera son cœur dans le sein d'une maîtresse, lui confiera ses peines, en recevra des consolations, de sages conseils, d'utiles encouragements; et, par suite, elle sera reconnaissante : rien de plus louable; mais qu'elle soit sur ses gardes : de la reconnaissance, son cœur, s'il est sensible, tendra à passer à l'amitié sensuelle, et l'ennemi du salut l'y pous-

sera. Et comment reconnaîtra-t-elle le danger ? Aux pensées multipliées qui lui rappelleront trop souvent sa maîtresse, jusque dans ses exercices ; au désir de la voir et de lui parler souvent et sans motif ; à certaine émotion de cœur qu'elle éprouvera en approchant d'elle. La novice ne doit point s'effrayer outre mesure de ces dispositions, qui, dans le principe, ne dépendent point d'elle ; mais elle doit y résister et les combattre ; elle doit se désoccuper, autant que possible, de l'objet qui la poursuit, en mettant Dieu à la place, au moyen des oraisons jaculatoires que nous lui avons suggérées plus haut : *Vous seul, ô mon Dieu, etc.* Elle doit surtout éviter toute espèce de démonstration extérieure d'amitié envers sa maîtresse, telle que de l'embrasser, de lui prendre les mains, etc.

La novice doit éviter également de se laisser aller à aucune affection naturelle et sensuelle pour celles de ses compagnes pour lesquelles elle se sent de la sympathie, recourir aux oraisons jaculatoires que nous avons indiquées, si elle éprouve quelque penchant sur ce point, et s'interdire toute espèce de marque extérieure d'amitié. Lire, sur ce point, la *Voie de la perfection*, page 61 et page 49.

La novice doit fortement s'éprouver relativement à la vertu dont nous parlons ici ; car elle

est d'une grande importance dans la vie religieuse; et les fautes qu'on y fait contre cette vertu sont beaucoup plus graves que dans la vie commune, puisqu'elles renferment un sacrilége. La novice qui n'aurait pas dompté la passion qui est opposée à cette vertu, et qui s'engagerait par la profession, commettrait la plus grande imprudence et s'exposerait à une ruine éternelle. Celles qui habituellement n'ont pas le courage de se vaincre sur se point important ne sont point appelées à la vie religieuse, de l'avis de tous les saints.

CHAPITRE VI.

COMMENT LA NOVICE DOIT S'ÉPROUVER RELATIVEMENT A LA RÉGULARITÉ.

Le monde physique a ses lois, qui en sont l'ornement, et sans lesquelles il retomberait bientôt dans le chaos; le monde moral a aussi les siennes, sans lesquelles la société n'offrirait que désordre et confusion; les communautés religieuses, où le monde moral est perfectionné

doivent avoir aussi les leurs, et ces lois ou règles sont l'âme de la vie monastique. Les saints et les docteurs comparent les règles des monastères aux ailes des oiseaux, aux roues des chariots, au murailles et aux tours qui protègent l'enceinte des villes, à des remèdes salutaires qui guérissent d'une infinité de maladies dangereuses, à une échelle mystérieuse qui aide les âmes à s'élever jusqu'au sommet de la perfection chrétienne.

Les saints fondateurs ont attaché le plus grand prix à l'accomplissement des règles monastiques; ils nous assurent tous, d'une voix unanime, et l'expérience le prouve, que tant qu'un monastère demeure fidèle à l'accomplissement de ses règles, il persévère infailliblement dans la voie de la perfection et de la ferveur; mais que du moment où il se relâche dans la régularité la ferveur s'en éloigne, la perfection s'y altère, y dépérit, et qu'il est voisin de sa ruine. (Consulter sur ce point la *Voie de la perfection*, page 94.)

Or, c'est pendant le noviciat, apprentissage de toutes les vertus, que les membres des monastères s'accoutument à l'observance exacte des règles; la novice doit encore, pendant ce temps précieux, s'éprouver courageusement sur ce point; elle doit s'accoutumer à observer avec

une exactitude parfaite tous les articles de ces règles, depuis le plus important jusqu'à celui qui l'est le moins. Elle doit les accomplir ainsi, non par un esprit de crainte et de servitude, qui lui fasse redouter l'œil des supérieures, la réprimande et le châtiment dont sont menacées les âmes infidèles, mais par esprit de foi et d'amour. Et pourquoi? Pour deux raisons.

La première, c'est que la novice, que nous supposons appelée de Dieu à la vie religieuse, n'a dû quitter le monde que pour chercher et trouver Dieu; que pour se consacrer et se dévouer à Dieu. Eh! quelle autre chose aurait-elle pu chercher en se renfermant dans un cloître, et en embrassant une vie d'immolation et de sacrifices?

La seconde, c'est que les règles sont l'expression de la volonté de Dieu sur elle : elles ont été inspirées par Dieu même aux saints fondateurs, qui ne les ont écrites qu'après avoir longtemps consulté Dieu dans la prière; elles sont approuvées par l'Église, qui est la colonne de la vérité, par l'Église, à laquelle le Fils de Dieu a dit : *Allez et enseignez; ceux qui vous écoutent m'écoutent, et ceux qui vous méprisent me méprisent;* elles sont donc véritablement l'expression de la volonté divine pour toutes celles qui se croient appelées de Dieu à la vie parfaite,

entrent librement et de leur propre choix dans les monastères dans lesquels ces règles sont en vigueur. Conséquemment, la novice doit se soumettre à chacun des points qui y sont indiqués, avec le même esprit d'amour et de foi que si le Sauveur lui-même venait en personne lui prescrire de s'y soumettre ; et si elle ne le fait pas elle se montre indigne de la vie sainte à laquelle elle aspire; car en violant ces règles elle résiste à Dieu, trouble l'ordre du noviciat, et devient pour ses sœurs un objet de chute et de scandale.

Qu'il est beau, qu'il est consolant pour une novice de pouvoir dire comme l'apôtre, par suite de l'accomplissement fidèle de ses règles : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi !* Elle n'a pas une pensée, elle ne forme pas un désir, elle ne dit pas une parole, elle ne fait pas un seul pas, une seule action, que Dieu lui-même n'en soit l'auteur et le principe ; elle est entre ses mains comme un enfant, et c'est lui qui la dirige en tout et partout, par l'entremise de ses règles : aussitôt qu'il lui parle par cet organe, elle est prête à se mouvoir, à s'arrêter, à agir, à cesser d'agir : *elle ne vit plus, c'est Dieu qui vit en elle,* et qui dirige tous les mouvements de son esprit et de son cœur. Comment une telle novice n'avancerait-elle pas dans la perfec-

tion ? Elle y avancera à pas de géant, sa vocation est assurée ; car sa fidélité suppose un empire parfait sur elle-même et un assemblage complet de vertus.

Mais, ajoutons-le, celle qui n'accomplit point ses règles n'annonce ni esprit de foi ni amour ; ce n'est point Dieu qui vit en elle ; elle n'a point d'empire sur ses passions : ce sont elles, au contraire, qui la dirigent ; ce sont le monde, la chair et les sens qui vivent en elle ; et si elle ne change elle n'est point digne d'être admise au nombre des épouses du Dieu de l'ordre et de la régularité ; elle n'est digne de vivre qu'avec les esclaves du monde, de la chair et des sens.

CHAPITRE VII.

COMMENT LA NOVICE DOIT S'ÉPROUVER RELATIVEMENT A LA MORTIFICATION.

La vie religieuse est une vie de mortification et de pénitence. Le Sauveur nous le fait assez comprendre par ces paroles qu'il adresse aux personnes qu'il y appelle : *Renoncez-vous vous-*

mêmes, portez votre croix et suivez-moi. Mortification de la chair par les jeûnes, les abstinences, les disciplines, etc.; mortification des sens par des aliments communs, par des vêtements grossiers, par un ameublement pauvre, par les divers points d'une règle dont chacun des articles a pour but d'opposer une barrière à leurs écarts; enfin, mortification des passions, que chacun des vœux de religion a pour mission de dompter et d'anéantir. Le noviciat est encore un apprentissage sur ces points importants, et la novice doit s'y exercer avec courage, générosité, et prier qu'on l'y exerce avec assiduité.

1° Sur la mortification de la chair, la novice a à éviter deux excès également dangereux, la tiédeur et le zèle inconsidéré.

Dans ce siècle de relâchement et de mollesse, le premier excès, c'est-à-dire, la tiédeur, est plus commun parmi les novices. Tout occupé de ce corps périssable, on n'ose le mettre à la gêne, on craint de l'affaiblir, d'en hâter la ruine, et on le ménage avec trop de soin; on n'ose même presque plus pratiquer les jeûnes et les abstinences prescrits par l'Église, et à plus forte raison les autres mortifications en usage dans le cloître. Cependant la vie religieuse est une vie toute spirituelle, et on ne parvient à la vie spirituelle que par la mortification de la chair:

c'est l'avis de tous les saints. La vie spirituelle, nous disent-ils, est le résultat du triomphe de l'esprit sur la chair : or, comment celle qui aspire à cette vie pourra-t-elle faire triompher l'esprit de la chair? Lorsque le guerrier veut réduire un ennemi redoutable, il le resserre de toutes parts, lui coupe les vivres, le harcelle par une guerre de détail, le poursuit sans relâche, jusqu'à ce que, l'ayant affaibli et humilié, il l'amène enfin à se soumettre à toutes ses volontés. Celle qui veut soumettre la chair à l'esprit doit elle-même la serrer de près, l'affamer, l'humilier par la mortification, jusqu'à ce que, soumise enfin, elle ne mette plus d'obstacle à l'accomplissement de ses volontés. La novice doit donc se mettre en garde contre la mollesse et la tiédeur, et s'exercer courageusement à une sage mortification.

La novice a à éviter un excès diamétralement opposé, c'est de se livrer à la mortification de la chair avec une ardeur inconsidérée : et l'esprit de ténèbres pousse ordinairement les âmes ferventes vers cet écueil, contre lequel plusieurs viennent se briser. Celles qui tombent dans cet excès se rendent ordinairement coupables de plusieurs fautes, que nous devons leur signaler ici. 1° Elles se rendent coupables de désobéissance en allant au delà des permissions qu'elles

ont obtenues de leurs supérieures : Dieu ne peut voir que d'un œil mécontent ce que l'on fait contre sa volonté ; 2° elles s'exposent à ruiner leur santé, ainsi qu'il arrive trop souvent ; à se rendre incapables de pratiquer dans la suite les mortifications de règle et même celles qui sont prescrites par l'Église, et à se mettre hors d'état de pouvoir rendre aucun service à leur monastère ; 3° elles s'exposent à une tentation très-subtile et très-dangereuse, à laquelle Dieu permet souvent qu'elles succombent, en punition de leur insubordination, et qui consiste à se préférer aux autres qui ne font que la règle, à s'élever au-dessus d'elles dans le secret de leur cœur, et même à les mépriser. Les novices, si elles ne veulent tomber dans l'illusion, doivent donc s'abstenir de faire un seul pas dans la voie des mortifications extérieures, sans l'autorisation de leur maîtresse.

2° Sur la mortification des sens. Rarement les novices tombent dans quelque excès de zèle sur ce point : la mollesse et la tiédeur sont des ennemis bien plus redoutables pour elles ; un trop grand nombre en deviennent les victimes, et passent le temps précieux de leurs épreuves sans avoir acquis aucun empire sur leurs sens ; elles ne savent que flatter leurs goûts, et recherchent trop souvent, même aux dépens de la bien-

séance et de la charité, tout ce qui peut les conduire à ce but humiliant pour une âme qui aspire à la perfectien : elles écoutent toutes leurs répugnances, elles ne rougissent pas de les manifester devant leurs compagnes, de faire éclater leur jalousie si elles les voient mieux partagées qu'elles; elles se recherchent sans cesse dans le vêtement, le coucher et l'ameublement; on dirait qu'elles ne sont venues en communauté que pour satisfaire leurs sens, trouver toutes leurs aises et ne rien souffrir : elles oublient qu'une religieuse, en devenant l'épouse du Sauveur, s'oblige à retracer sa vie mortifiée, suivant cet ordre formel qu'il leur donne et que nous avons rapporté en tête de ce chapitre : *Renoncez-vous vous-mêmes, portez votre croix et suivez-moi.* Ah! les saints comprirent bien la nécessité de mettre ce précepte en pratique : aussi les voyons-nous assidus à mortifier en tout leurs sens, préférant toujours ce qui leur répugnait le plus, lorsqu'ils avaient le choix des aliments, et, lorsqu'ils ne l'avaient point, en y mêlant des substances amères; choisissant toujours, lorsqu'ils le pouvaient, les vêtements les plus vieux et les plus usés, les meubles les plus pauvres et les moins commodes. Ils croyaient ne se rapprocher jamais assez de la pauvreté de Bethléem et de Nazareth.

La novice qui a sa vocation à cœur doit s'éprouver courageusement sur ce point, prier sa maîtresse de seconder ses généreux desseins, et rivaliser sur la mortification des sens avec toutes ses compagnes.

3° Enfin, sur la mortification intérieure ou des passions. Nous avons précédemment parlé de la mortification des principales passions que les vœux de religion ont pour but de dompter et de soumettre; nous ne parlerons ici que de deux points, qui nous paraissent d'une importance particulière : c'est la mortification des répugnances et des désirs naturels. Ce sont encore là de ces points sur lesquels les novices n'ont point à redouter un excès de zèle; elles n'ont à se mettre en garde que contre la mollesse et le défaut de générosité, dont plusieurs ne savent point assez se défendre.

Chacun a ses attraits et ses goûts, et chacun voudrait les suivre : s'ils venaient d'une source pure, on les pourrait suivre en effet sans inconvénient; mais la concupiscence qui est en nous corrompt tous nos goûts et empoisonne tous nos désirs, et nous ne pourrions les suivre tous sans nous précipiter dans un abîme de corruption et de maux. La vie religieuse, en soumettant nos actes au bon plaisir d'une volonté étrangère, en nous forçant d'immoler à Dieu nos goûts nos

attraits et nos répugnances, tarit la source de ce mal ; mais le point difficile, c'est de s'accoutumer à ces sacrifices pénibles à la nature : la novice doit encore s'exercer avec courage sur ce point. La vie des saints lui présente des exemples admirables, qu'elle doit se remettre sans cesse sous les yeux et s'efforcer d'imiter.

Leur pratique constante était d'immoler à Dieu tous leurs désirs, en faisant assidûment ce qui leur était le plus opposé, lorsqu'ils en avaient le pouvoir et la facilité. C'était assez que leur nature désirât quelque chose pour qu'ils se crussent obligés de se l'interdire. Ils savaient que la nature est une conseillère aveugle et perfide, dont on ne peut suivre les insinuations sans s'égarer, et ils avaient contre elle une perpétuelle défiance. Leur pratique non moins constante était de faire avec courage et générosité tout ce qui lui répugne le plus : les emplois, les offices, les travaux pour lesquels ils avaient le moins d'attrait, étaient ceux qu'ils sollicitaient de préférence. Ainsi, le pieux Louis de Gonzague sollicitait les occupations les plus pénibles, les plus basses, les plus humiliantes aux yeux de la nature : balayer le monastère, nettoyer la chaussure de ses confrères, laver et essuyer la vaisselle, c'étaient ses délices ; et cependant il était prince et fils de prince.

Combien de novices montrent une faiblesse, une mollesse déplorable sur ce point essentiel, pendant le temps de leurs épreuves ! S'agit-il de faire quelque chose de conforme à leurs goûts et à leurs désirs, elles sont rayonnantes de joie; elles courent et elles volent. Mais est-ce l'esprit de foi, est-ce Dieu qui est le principe de leur empressement et de leur joie? Hélas, non; elles agissent sous l'impulsion de la nature corrompue; elles suivent la concupiscence, la chair et les sens. S'agit-il au contraire de faire quelque chose d'opposé à leurs goûts et à leurs désirs, elles deviennent tristes, mornes; elles versent des larmes comme si quelque grande calamité était venue fondre sur elles; quelquefois même des murmures échappent de leur bouche, et trop heureux si elles ne vont pas jusqu'à la désobéissance. Elles veulent bien suivre Jésus-Christ sur le Thabor, mais point sur le Calvaire; et cependant c'est au Calvaire qu'il les appelle, puisqu'il leur ordonne *de se renoncer, de prendre leur croix et de le suivre;* et ce n'est qu'à ce prix que plus tard elles doivent parvenir au Thabor. De telles personnes, si elles ne changent, ne sont point propres à la vie religieuse.

CHAPITRE VIII.

COMMENT LA NOVICE DOIT S'ÉPROUVER RELATIVEMENT A LA CHARITÉ FRATERNELLE.

Nous avons traité dans le chapitre XI de la première partie de cet ouvrage, de la nature, de l'excellence et de l'étendue de la charité fraternelle dans la vie religieuse. La novice, pour se former à cette vertu, doit d'abord relire ce chapitre et s'en bien pénétrer; mais cela ne lui suffit pas : pour se former à cette vertu il est nécessaire, ainsi que dans les autres, de s'exercer et de s'éprouver : or les exercices et les épreuves de la novice doivent avoir ici pour objet deux points principaux sur lesquels elle doit triompher de sa nature, savoir les sympathies et les antipathies.

Nous l'avons établi ailleurs, la véritable charité fraternelle a pour principe et pour fondement la charité de Dieu : nous devons aimer nos frères, parce que Dieu les aime et nous commande de les aimer; or pour arriver à cette charité

pure et surnaturelle il est nécessaire de triompher de ses sympathies et de ses antipathies naturelles, qui la troublent, la corrompent et la détruisent.

On entend par sympathie certain penchant de la nature qui a son principe dans la chair et les sens, et qui nous porte à aimer quelqu'un à cause de ses qualités naturelles, ou de certaine conformité de caractère et d'humeur qu'elle a avec nous, ou bien, enfin, à cause de quelque bienfait, de quelque témoignage d'estime ou d'affection que nous en avons reçu. Ces sympathies nuisent essentiellement à la véritable charité, 1° en ce qu'elles substituent un motif bas, terrestre et fragile au principe noble et surnaturel sur lequel elle doit uniquement et immuablement reposer; 2° les sympathies nuisent essentiellement à la véritable charité, en ce que n'ayant pour objet qu'un très-petit nombre de personnes privilégiées, elles changent sa nature, qui est l'universalité, et la restreignent en la rendant exclusive.

Les antipathies ont également leur principe dans un penchant corrompu de notre nature, qui nous inspire de l'éloignement pour certaines personnes dont l'extérieur nous répugne, ou dont les manières et les procédés nous choquent : elles détruisent en nous, ainsi que les sympathies, le véritable principe de la charité ; la restreignent et

la rendent exclusive. Les sympathies et les antipathies s'arrêtent en quelque sorte à l'écorce de l'homme, et nous portent à aimer les uns d'une manière charnelle et à haïr les autres d'une manière aveugle. La véritable charité, au contraire, ne se laisse guider ni par la chair ni par les sens; elle ferme les yeux sur l'écorce, pénètre jusqu'au fond, et n'aperçoit dans tous les hommes que des créatures de Dieu, rachetées au prix du sang du Sauveur, qu'il aime d'un amour égal, qu'il nous ordonne d'aimer de même, et elle les embrasse tous sans distinction de personne.

Pour s'établir dans cette vertu toute céleste, qui est le lien des sociétés religieuses, la novice doit donc travailler avec ardeur à détruire ses sympathies et ses antipathies naturelles, s'exercer courageusement et assidûment sur ce point, et pour y parvenir :

1° Elle doit se rappeler souvent que toutes ses sœurs, ayant indistinctement la même origine et la même fin qu'elle, ayant été rachetées par le sang du même Dieu, étant journellement comme elle nourries de sa chair et de son sang, étant comme elle l'objet de sa providence, de sa tendresse et de son amour, et destinées à devenir ses épouses pour le temps et pour l'éternité, elle doit les aimer et les chérir toutes indistinctement et sans acception de personne.

2° Elle doit examiner quelles sont celles de ses sœurs pour lesquelles elle éprouve plus de sympathie naturelle que pour les autres ; s'appliquer à substituer à cette pente aveugle la charité pure et surnaturelle que nous lui avons indiquée plus haut, et s'interdire d'une manière rigoureuse de rechercher et de fréquenter plus souvent ces personnes que les autres ; mais elle doit surtout s'interdire de leur donner jamais aucune marque d'amitié naturelle et d'avoir aucun entretien particulier avec elles.

3° Elle doit examiner sérieusement quelles sont celles pour lesquelles elle éprouve de l'éloignement et de l'antipathie ; se rappeler la charité universelle que nous lui avons suggérée, s'efforcer de la faire naître dans son cœur à l'égard de ces personnes, et pour y parvenir, 1° prier souvent pour elles ; 2° rechercher de préférence leur société, 3° profiter de toutes les occasions qui se présentent pour leur rendre service et leur témoigner de la bienveillance.

4° La novice doit rendre compte assidûment à sa maîtresse des difficultés qu'elle rencontre relativement à la destruction de ses antipathies et de ses sympathies ; la prier de lui donner des pratiques capables de l'aider à atteindre le but qu'elle s'est proposé ; de l'avertir et de la reprendre lorsqu'elle la voit faire quelque faux pas sur ce point,

la remercier d'une manière cordiale chaque fois qu'elle le fait, et lui en témoigner toute sa reconnaissance. La novice docile à ses conseils sera bénie de Dieu et fera de grands progrès.

Mais peu encore sont assez courageuses sur ce point; plusieurs ne suivent que la chair et les sens, suivent en aveugles leurs sympathies et leurs antipathies, forment avec les unes des liaisons particulières et dangereuses, les recherchent sans cesse, en font les confidentes de leurs pensées secrètes et de leurs projets, tandis qu'elles n'ont pour les autres que de l'indifférence et de la froideur; avec les premières elles sont toujours riantes, enjouées, bienveillantes, complaisantes; avec celles-ci elles sont tristes, sombres, rebutantes, désobligeantes, quelquefois même mordantes et impertinentes. Est-ce là la charité de Jésus-Christ? Oh! non. Celles qui ne travaillent point à détruire en elles ces défauts, et à y établir la véritable charité, sont peu propres à la vie religieuse.

CHAPITRE IX.

COMMENT LES NOVICES DOIVENT S'ÉPROUVER RELATIVEMENT AUX DÉFAUTS DE LEUR CARACTÈRE.

Il y a dans les noviciats presque autant de caractères différents que de prétendantes, et chaque caractère a ses défauts particuliers, qui doivent être corrigés; car tant qu'ils ne le sont pas ils nuisent essentiellement à la charité et à l'harmonie qui doivent régner entre tous les cœurs.

Les caractères qui ont plus particulièrement besoin de correction, d'après les maîtres de la vie spirituelle, sont : le caractère mélancolique, le caractère flegmatique, le caractère sanguin, le caractère bilieux, le caractère intrigant, le caractère curieux, le caractère brouillon et le caractère scrupuleux. Chacun de ces caractères a besoin, pour se réformer, de soins et de remèdes particuliers que nous indiquerons successivement dans ce chapitre.

1° *Le caractère mélancolique.*

Le P. Pinamonti en trace le tableau suivant,

auquel les personnes sujettes à la mélancolie pourront se reconnaître :

Être renfermé en soi-même, et n'en sortir presque jamais pour se communiquer ; être taciturne, et quand il parle le faire communément en peu de mots ; recevoir difficilement des impressions, et après les avoir prises les retenir opiniâtrément, surtout à l'égard du mal, des mauvais soupçons, des jugements désavantageux, des antipathies et des aversions ; être profond dans ses desseins, caché dans ses démarches, secret pour tout ce qui le concerne, qui lui fait de la peine, du déplaisir ; être un esprit étroit et un cœur resserré, peu propre à lier amitié avec qui que ce soit ; enclin à refuser des services ou à les rendre de mauvaise grâce ; ingrat, avide de tout, sans se dessaisir de rien ; lent à louer et prompt à blâmer ; dans le commerce avec les hommes, affecter un air grave, qu'aucune passion ne déconcerte, et bientôt après se laisser aller à l'emportement et à la fureur ; être grossier et rude dans ses manières, incapable de contribuer à la douceur de la société, et d'y trouver quelque chose qui lui plaise ; incommode et fâcheux par ses tristes réflexions ; sévère à exiger toutes sortes de ménagements, sans en avoir presque pour personne ; indifférend, froid, dédaigneux, et toujours prêt à con-

tredire quand il ose ; sujet enfin, par un retour d'humeur bizarre, à tenir de longs discours et à rire le premier de ce qu'il dit.

A ces traits, les novices mélancoliques pourront se reconnaître ; mais elles doivent se garder de prendre pour une véritable mélancolie quelques accès passagers de tristesse causés par la sensibilité, contre laquelle d'ailleurs elles travaillent, ou par des épreuves intérieures auxquelles elles ne sont pas encore accoutumées, ou enfin par des scrupules qui peuvent être corrigés.

Il faut le dire sans déguisement, le caractère mélancolique est peu propre à la vie religieuse : il peut cependant être corrigé; et comme la chose est difficile, celle qui a le courage de l'entreprendre et de la conduire à bonne fin aura un grand mérite devant Dieu.

La novice qui veut corriger la mélancolie dont elle est atteinte doit éviter :

1° La solitude pendant tous les moments où elle peut demeurer au milieu de ses sœurs, et contrarier avec courage son penchant sur ce point;

2° L'humeur triste, et s'exciter à une sage et sainte gaieté pendant les heures où la règle le permet;

3° La dissimulation : les personnes mélancoliques sont très-portées à dissimuler la tristesse

qui les travaille; et lorsqu'on le leur reproche, rarement elles en conviennent. En cachant leur mal, elles s'imaginent y remédier, tandis qu'elles l'enveniment davantage et le rendent comme incurable; elles doivent l'avouer ingénument à leur maîtresse, recevoir et mettre en pratique ses conseils : ce mal, assidûment découvert, est à moitié guéri.

4° Les personnes mélancoliques doivent se livrer avec zèle et activité aux occupations extérieures qui leur sont confiées;

5° Rechercher sans affectation la société de celles de leurs compagnes qui ont plus de gaieté dans le caractère, et jamais celles qui sont portées à la tristesse;

6° S'exercer à une grande charité, à une grande douceur, à une grande obligeance et à une grande cordialité envers leurs compagnes;

7° A une humilité profonde, à une obéissance aveugle envers leur maîtresse;

8° Lui rendre assidûment compte de tout ce qui se passe en elles; recevoir avec reconnaissance tous les avis qu'elle leur donne, toutes les répréhensions particulières et publiques qu'elle juge à propos de leur adresser, la prier même de les reprendre souvent, la remercier chaque fois qu'elle le fait, et prier beaucoup.

2° *Le caractère flegmatique.*

Le Père déjà cité en fait le tableau suivant. Les personnes flegmatiques, dit-il, sont tout de glace, d'un commerce insipide et fade, d'une indolence que rien ne pique, d'une paresse que rien ne réveille, d'un engourdissement d'où la seule nécessité extrême ou la crainte excessive peut les tirer pour quelques moments. Ce sont des esprits irrésolus dans le projet, faibles dans la poursuite, tardifs dans l'exécution, faciles à se rendre au sentiment d'autrui, presque incapables de se donner aucun mouvement, et capables de se rebuter au moindre obstacle.

Les novices de ce caractère ont beaucoup de peine à s'élever aux grandes et héroïques vertus; mais, en dédommagement, elles sont moins exposées à de grands égarements. Ces sortes de personnes doivent se mettre particulièrement en garde :

1° Contre l'orgueil et l'amour-propre; parce qu'étant, par tempérament, plus calmes, agitées de passions moins vives, et par là même sujettes à moins de chutes éclatantes et publiques, elles sont fort tentées de se croire plus vertueuses et plus parfaites que les autres;

2° Contre la tiédeur et la négligence, parce qu'étant naturellement portées à l'indolence et à

la paresse, si elles n'ont soin de s'aiguillonner souvent, elles s'acquitteront de leurs exercices de piété et des devoirs de leur charge avec une négligence coupable.

Pour corriger les défauts de son caractère, la novice flegmatique doit mettre tout en œuvre pour agrandir et élever ses pensées, pour donner à son âme de l'énergie, de la noblesse à ses sentiments ; et pour cela recourir :

1° Non pas à la lecture d'ouvrages trop forts, qui présentent la vertu sous des formes âpres et rebutantes ; non pas à la méditation des vérités terribles : tout cela ne serait propre qu'à la plonger dans une vaine frayeur et dans un funeste découragement ; mais choisir pour lecture des ouvrages qui présentent la vertu sous des formes douces et attrayantes, et pour méditation les vérités les plus consolantes et les plus capables d'encourager.

2° Elle doit bannir soigneusement de son cœur l'esprit de crainte et s'exciter à agir par un esprit d'amour ; mettre tout en œuvre pour embraser son cœur de l'amour divin, qui, suivant l'expression de l'Écriture, *est fort comme la mort*, et communique sa force et sa divine énergie à tous ceux dans les cœurs desquels son règne est établi. Elle doit pour cela méditer souvent sur les infinies perfections de Dieu, sur son amour

immense pour les hommes, sur la passion de Jésus-Christ, s'excitant à lui rendre amour pour amour, générosité pour générosité, sacrifice pour sacrifice.

3° Elle doit doucement s'accoutumer à plus de promptitude, plus de courage et plus d'énergie dans les occupations auxquelles elle est appelée; surmonter la crainte des embarras et des fatigues; embrasser en esprit de pénitence, et dans le dessein de conquérir le ciel, les occupations pénibles dont on peut la charger, sans jamais en murmurer ni s'en plaindre.

4° Enfin, rendre exactement compte à sa maîtresse de l'état de son âme, et recevoir avec paix et reconnaissance les conseils et les répréhensions qu'elle juge à propos de lui adresser, sans jamais se laisser aller au découragement.

3° *Le caractère ou tempérament sanguin.*

Les personnes dans lesquelles le sang domine, dit encore l'auteur cité plus haut, sont plus sensibles à l'attrait du vice, mais aussi plus accessibles aux impressions de la vertu. Ce qui les caractérise promptement, c'est l'amour du plaisir et l'horreur de la peine. Elles sont railleuses, enjouées, vaines, faciles, volages, capables d'essayer de tout le monde, afin de s'en faire aimer; promptes à former des liaisons et à les rompre;

amateurs de tous les amusements de la vie, des divertissements, des entretiens peu sérieux, des compagnies, des amitiés sensuelles, de la bonne chère : aussi les seuls noms de mortification, de jeûne, de pénitence et de retraite, leur font peur.

Les lectures trop fortes et la méditation des vérités terribles conviennent encore peu à ces sortes de personnes; les livres qui présentent la vertu sous des formes attrayantes et la méditation des vérités consolantes produiront de plus salutaires impressions sur leur cœur.

Elles doivent veiller avec un soin extrême sur les affections de leur cœur, qui, trop ardent, cherche sans cesse quelque objet auquel il puisse s'attacher d'une manière sensible et charnelle; elles doivent surtout, ainsi que nous l'avons dit dans un des chapitres précédents, en parlant de la manière dont la novice doit s'éprouver relativement à la vertu de modestie,

1° Éviter toute démonstration d'amitié sensuelle envers leurs maîtresses, et combattre avec soin les affections trop humaines qui pourraient naître à leur occasion dans leur cœur;

2° Toute amitié particulière avec leurs compagnes, et tout témoignage d'affection sensuelle.

3° Afin d'occuper, de captiver les affections de leur cœur, qui ne peut rester sans aliments,

elles doivent s'exciter à un ardent amour pour Dieu.

4° Elles doivent user avec une grande prudence et une grande réserve de certaines mortifications extérieures, qui quelquefois peuvent n'être point sans inconvénient pour elles ; et dans le cas où elles y apercevraient quelque danger, elles devraient en avertir la maîtresse ou le directeur, afin d'en obtenir dispense, au moins pour un temps.

5° Elles doivent veiller avec le soin le plus assidu sur tous leurs sens , les mortifier avec une courageuse persévérance, réprimer leur légèreté naturelle et leur penchant à la dissipation.

6° Enfin elles doivent toujours rendre compte à leur maîtresse de ce qui se passe dans leur intérieur ; lui faire part des obstacles qu'elles rencontrent et des succès qu'elles obtiennent ; recevoir avec reconnaissance ses conseils, ses réprimandes et toutes les épreuves par lesquelles elle juge à propos de les faire passer, afin d'atteindre la perfection à laquelle elles sont appelées.

4° Le caractère ou tempérament bilieux.

Les personnes de ce caractère, dit Pinamonti, sont colères, brusques, actives, fertiles en désirs, opiniâtres à suivre leurs premières idées, mais capables après cela de s'en repentir et de se condamner elles-mêmes. L'ambition et la fierté sont

communément en elles les deux ressorts qui donnent le mouvement à tout le reste. De là l'envie de l'emporter sur les autres, à quelque prix que ce soit, aux dépens de la charité, de la justice, de la vérité même ; de là le soin empressé de rapporter tout à leur élévation ; le mépris et l'oubli des égards dus à chacun selon son rang ; la liberté de blâmer quiconque leur fait ombrage.

Deux situations où elles peuvent se trouver les feront encore mieux connaître. Si quelque traverse, quelque obstacle imprévu les arrête tout à coup, il n'en faut pas davantage pour les déconcerter ; elles tombent dans l'abattement, elles desséchent ; elles languissent, faute d'aliment pour entretenir leur hauteur et leur activité. Que s'il s'offre à elles une occasion nouvelle de se distinguer, elles rentrent aussitôt dans leur génie altier, reprennent leur air hautain et leur ton décisif, parlent en maîtresses, vantent leur habileté, racontent leurs succès, interrompent par dédain ou par impertinence celle qui parle, et raillent toutes celles qu'elles voient au-dessous d'elles ; elles inventent, elles exagèrent, sont hardies à désapprouver tout le monde, et ne peuvent souffrir d'être désapprouvées de personne.

La novice de ce caractère doit bien se convaincre d'abord que son naturel violent et impétueux n'est point un obstacle insurmontable à la perfec-

tion. Pour y parvenir elle a sans doute bien des défauts à vaincre ; mais elle les vaincra avec la grâce, du courage et de la persévérance ; et plus elle aura pris sur son tempérament, et plus sa vertu sera mâle et capable de grandes choses ; tandis que les personnes qu'un tempérament de glace laisse presque toujours dans la même assiette, et qui par là même ont peu de violence à se faire, n'arrivent, d'ordinaire, qu'à une vertu très-médiocre, et ne sont capables que de petites choses.

Pour corriger ses défauts, presque sans nombre, la novice bilieuse doit successivement fixer son attention sur son extérieur et sur son intérieur, et en entreprendre courageusement la réformation.

1° *Pour l'extérieur*, elle s'appliquera à être plus modeste dans ses discours et dans ses manières ; à ne point chercher dans la conversation des sujets de querelle ; à exposer simplement ses raisons sur les points contestés, et à laisser ensuite aux autres, comme cela se doit, la liberté d'y refuser ou d'y donner leur approbation ; à ne jamais parler d'elle-même, de sa science, de ses bonnes qualités, de son habileté, etc. Elle doit prier sa maîtresse de l'avertir et de la reprendre assidûment, lorsqu'elle s'écartera de cette voie, recevoir avec reconnaissance les avis et réprimandes qui lui seront adressés; si dans ses écarts elle

blesse quelqu'une de ses sœurs, elle doit incontinent, et avec courage, réparer sa faute et demander une pénitence.

Il sera encore très-utile à cette novice de converser avec celles qui sont d'un caractère pacifique, et d'éviter celles qui sont d'un caractère semblable au sien, autant que le bon ordre et la charité pourront le permettre.

2° *Pour l'intérieur,* dont la réformation est beaucoup plus importante encore, puisque, suivant l'oracle du Sauveur, là est le principe et la source de tous les défauts extérieurs, la novice s'appliquera à en extirper l'orgueil, sa passion dominante; et pour y parvenir elle suivra en tout la méthode que nous lui avons tracée dans un des chapitres précédents, en lui indiquant la manière de s'éprouver pour parvenir à la vertu d'humilité. Elle doit donc relire attentivement et méditer souvent cet important chapitre.

Elle doit surtout méditer souvent sur la patience de Jésus-Christ dans les diverses injures qu'il reçut pendant sa vie mortelle; sur sa douceur dans ses conversations avec les hommes, sur la modestie avec laquelle il les recevait, sur le désir qu'il a de nous voir tous imiter sa douceur et son humilité. Si la novice ne perd point de vue ce divin modèle, il produira à la fin de plus fortes impressions sur son cœur que celles

qu'y produit le tempérament. Au reste, lorsque, malgré les violences qu'elle se sera faites, elle aura cédé à quelque accès d'humeur, qu'elle ne s'irrite point contre elle-même, ce serait augmenter le mal au lieu de le diminuer; qu'elle s'humilie seulement dans ces occasions; qu'elle confesse en la présence du Seigneur l'excès de sa faiblesse, lui demande pardon, implore son secours, dont elle a un si pressant besoin pour dompter les saillies d'un naturel violent, et qu'elle renouvelle en paix ses saintes résolutions. Relire à ce sujet la *Voie de la véritable et solide vertu*, page 171.

Enfin, la novice de ce caractère doit s'interdire toute singularité et toute pratique extérieure de surérogation, mais s'appliquer à mener une vie cachée, et à se perfectionner dans la pratique des vertus communes recommandées par son institut. Elle a plus besoin qu'aucune autre d'une grande ouverture pour sa maîtresse et d'une grande docilité à tous ses conseils : elle doit conséquemment lui rendre compte assidûment de tout ce qui se passe en elle, de ses combats, de ses victoires et de ses défaites.

5° *Le carractère intrigant.*

Le caractère intrigant, dit un auteur, est pour l'ordinaire, et tout à la fois, flatteur, insinuant,

hardi, entreprenant, violent, obsédant; et il est tout cela, selon que ses desseins l'exigent. Comme il ne se conduit point par les vrais principes de charité et de religion, il est capable de donner dans les plus grands excès; et, sans se le proposer absolument, il ne craindra pas de compromettre une maîtresse, tout un noviciat, toute une communauté même, et d'y mettre le trouble et la désunion. Une seule personne de cette espèce suffirait pour détruire tout le bien dans un monastère, et pour y amener tous les maux.

Ce n'est pas qu'une personne intrigante ait toujours un grand fonds de génie; mais c'est qu'elle et ses semblables ont le funeste talent de se déguiser, de tromper par des rapports peu exacts, que quelquefois leur imagination leur fait croire véritables, et d'en imposer par l'apparence d'une bonne intention et d'une vraie droiture. Aussi ont-elles bientôt subjugué les esprits bornés ou irréguliers; et souvent elles viennent à bout de séduire les autres, que la vraie droiture de cœur met peu en garde contre leur séduction.

Les vices dominants des personnes intrigantes sont, comme on le voit, l'orgueil, l'hypocrisie, la duplicité et le mensonge. De telles personnes, à moins d'un changement radical, ne sont nulle-

ment propres à la vie religieuse, qui est une vie d'humilité, de droiture et de simplicité; cependant, comme il n'est point de vice si fâcheux dont, avec le secours de la grâce, on ne puisse triompher, celle qui reconnaîtrait en elle-même des traces du défaut malheureux que nous signalons ici ne doit donc point entièrement perdre courage, mais elle a besoin d'épreuves longues et courageuses.

1° Au lieu de cacher ses défauts, ainsi que sont portées à le faire les personnes de ce caractère, qui ne redoutent rien tant que d'être découvertes, celle qui a un désir sincère de sa conversion et de sa persévérance doit se découvrir avec franchise et sans le moindre déguisement à sa maîtresse, qui lui tient lieu de guide et de médecin, suivre avec une docilité parfaite tous ses conseils, et lui rendre exactement compte de ses victoires et de ses défaites.

2° Elle doit s'appliquer à une humilité profonde, et, pour y parvenir, suivre les règles que nous avons tracées dans un des chapitres précédents;

3° S'appliquer à une grande droiture et à uné grande simplicité dans tous ses rapports avec son directeur, avec ses maîtresses et avec ses compagnes; concevoir la plus vive horreur pour le mensonge et la duplicité; et lorsqu'il lui arrive, par

faiblesse et par suite de l'habitude, de tomber dans quelque écart sur ce point, en faire aussitôt l'humble aveu et en demander pénitence ;

4° Éviter tout entretien particulier et toute espèce de confidence avec ses compagnes; s'appliquer à la vie cachée et intérieure, et ne se mêler jamais d'aucun emploi, ni d'aucune affaire qui ne lui est point personnelle, à moins qu'elle n'y soit appelée par l'obéissance; mortifier assidûment sa curiosité et tous ses sens ;

5° Prier sa maîtresse de l'avertir et de la reprendre souvent, surtout lorsqu'elle aperçoit en elle la moindre faiblesse, le moindre écart qui peut provenir de sa passion dominante.

6° *Le caractère curieux.*

La curiosité est un vice dangereux, assez commun, et qu'on se reproche rarement, dit un maître de la vie spirituelle. On trouve bien quelques personnes qui, le reconnaissant en elles-mêmes, travaillent à le corriger. Lorsqu'elles font attention aux pensées inutiles dont il les remplit, aux inquiétudes et au partage de cœur qu'il occasionne, aux agitations et aux troubles qu'il produit, au vide qu'il laisse dans leur intérieur, au peu d'attraits qu'elles sentent pour s'unir à Dieu, elles sont effrayées et lui déclarent la guerre; mais combien en est-il qui croupissent dans ce vice sans songer

aux ravages qu'il cause dans leur âme, et sans se mettre en peine de l'extirper de leur cœur !

Plus d'une novice porte dans son cœur le vice de curiosité, presque sans s'en apercevoir : elles ne songent point à s'en confesser, quoiqu'il soit le principe fécond d'une multitude de fautes qu'elles accusent, mais dont elles ne se corrigent point, parce qu'elles ne songent point à tarir la source qui les produit. Pour les aider à apprécier et à extirper ce vice de leur cœur, nous allons ici leur en dévoiler le principe, l'aliment et les effets, puis enfin nous leur en indiquerons les remèdes.

1° *Le principe*. La dissipation intérieure et l'oisiveté sont la première source de la curiosité; l'âme intérieure et occupée les combat comme des ennemis dangereux et importuns. *La démangeaison de parler* est la seconde source de la curiosité. On parle toujours, et on veut toujours parler; mais de quoi parler, lorsqu'on ne sait rien ? Il faut donc puiser chez les autres de quoi répandre chez les autres; et souvent on y ajoute du sien, de peur que le fleuve de paroles ne vienne à tarir. La troisième source est *la vanité* : on veut faire paraître de l'esprit, de la science, de l'habileté, de l'expérience, de la piété même; pour arriver à son but, on creuse, on cherche, on interroge, on veut savoir un peu de tout, être en état de parler

de tout. Enfin, la quatrième source de la curiosité est *la malignité :* on voudrait ne rien ignorer des défauts des autres, on voudrait connaître toutes leurs fautes, afin de se procurer le plaisir malin de les relever.

2° Les moyens dont se sert la curiosité pour arriver à ses fins sont bien peu délicats : ce sont ordinairement *les ruses et la flatterie.*

Les ruses. Il n'en est point auxquelles on n'ait recours pour arriver à ses fins ; on est sans cesse aux aguets pour découvrir ce qu'on désire savoir ; on écoute aux portes, aux fenêtres, dans les chemins, dans les parloirs, dans les lieux détournés ; de tous les papiers qui tombent entre les mains d'une personne curieuse, aucun n'est en sûreté.

La flatterie. Une personne curieuse soupçonne-t-elle qu'il y a quelque chose sur le tapis, ou quelque petite division, elle va trouver celles qui sont intéressées à la chose, elle leur témoigne de l'intérêt ; et pour se faire bien instruire de tout, elle commence par faire entendre qu'elle est au courant de l'affaire ; elle s'insinue dans les esprits par une fausse compassion, par de flatteurs applaudissements, par de mauvais conseils, etc. Quelquefois, afin d'être mieux instruite, elle joue le même rôle auprès des deux parties opposées : quel monstre d'hypocrisie et de duplicité !

3° Les effets de la curiosité sont de détruire dans celles qui s'y laissent aller tout esprit de droiture, de dévotion et de piété, et dans les noviciats dont elles sont membres, le silence, le recueillement, la paix, la régularité, l'obéissance, la charité, etc. Le caractère curieux n'est guère moins dangereux que le caractère intrigant et brouillon, avec lequel il n'a que trop de rapports.

4° Les remèdes de la curiosité sont l'humilité, la mortification des sens, et surtout des yeux, la charité pour le prochain, l'esprit de prière et de recueillement. La novice qui se reconnaît atteinte de ce mal si opposé à la vie religieuse, qui est une vie cachée, une vie de retraite et d'oubli des créatures, une vie de recueillement et d'union avec Dieu, doit travailler avec ardeur à sa correction; autrement elle serait indigne d'être jamais admise à la profession. Elle doit également découvrir à sa maîtresse la plaie de son cœur, y appliquer les remèdes qu'elle aura la charité de lui indiquer, et lui rendre assidûment compte de l'usage qu'elle en fait et des succès qu'elle obtient.

7° *Le caractère rapporteur.*

Le penchant qu'éprouvent certaines personnes à faire des rapports a deux sources différentes : la première est l'antipathie, l'envie, la jalousie, la haine, la vengeance ou quelque autre vice égale-

ment odieux. La seconde est la légèreté, l'indiscrétion et l'imprudence. La première, comme on le voit, est plus envenimée et plus féconde en conséquences funestes que la seconde.

Toutes les novices doivent avoir une grande horreur de ce vice, et celle qui s'en sentirait atteinte doit examiner sérieusement quel en est en elle le principe. Si c'est la haine, l'envie, la jalousie, la vengeance, vices infiniment odieux aux yeux de Dieu et des hommes, elle doit les attaquer dans leur racine et mettre tout en œuvre pour les détruire; si c'est la légèreté, l'indiscrétion ou l'imprudence, elle doit également mettre tout en œuvre pour se soustraire à leur funeste influence. Pour lui en faire sentir la nécessité, il suffit de lui mettre sous les yeux les suites funestes des rapports indiscrets.

Ces rapports, qui ont toujours quelque chose de faux, de hasardé, de dangereux ou d'inopportun, sont faits ou aux maîtresses ou à quelques-uns des membres du noviciat : s'ils sont faits aux maîtresses, ils peuvent l'indisposer contre le sujet qui en est l'objet, et causer son renvoi, et par suite sa perte; ou tout au moins pourront-ils lui attirer des épreuves, des réprimandes, des punitions, qu'elle n'aura peut-être pas la force de supporter. Quel compte n'aura pas à rendre à Dieu celle qui est le principe de ce mal ? Si ces

rapports indiscrets sont faits à quelques-uns des membres du noviciat, ils auront pour résultat infaillible des querelles, des inimitiés, des désirs de vengeance, etc., qui anéantiront l'esprit de charité dans le noviciat, et peut-être en prépareront la ruine. Quel compte ne rendra pas encore à Dieu celle qui aura été le principe d'un si grand mal?

Afin de prévenir les effets malheureux des rapports indiscrets, toutes les novices doivent prendre pour résolution générale : 1° de ne jamais rien rapporter à aucun membre du noviciat de ce que leurs compagnes auraient pu dire ou faire de blâmable à son égard, sous quelque prétexte que ce puisse être : ces rapports ne peuvent jamais produire aucun bien, et presque toujours ils produisent un mal fort difficile à réparer.

2° Elles doivent prendre la résolution de ne jamais rien rapporter à leur maîtresse contre leurs compagnes, à moins que le bien du noviciat ou de quelqu'un de ses membres ne *l'exige réellement*; et avant même que de faire un rapport auquel elle se croit obligée en conscience, une novice prudente doit: 1° prier Dieu, afin qu'il l'éclaire et purifie ses intentions; 2° examiner bien sérieusement si elle ne se propose que Dieu dans la démarche qu'elle se sent pressée de faire; si elle n'est point mue par quelque sentiment de jalousie,

d'envie, de vengeance ou d'antipathie, ou bien enfin par quelque désir secret de se faire bien venir de ses maîtresses et de captiver leur bienveillance; 3° examiner si les choses qu'elle désire porter à la connaissance de sa maîtresse sont certaines ou douteuses, graves ou légères, afin de leur assigner leur véritable caractère.

Si la chose est importante et certaine, ou du moins paraît telle, la novice doit, après avoir soigneusement purifié ses intentions, avertir la maîtresse. Lorsque la chose est douteuse, elle fera sagement de s'abstenir, jusqu'à ce qu'elle ait acquis plus de certitude, surtout si ses intentions ne sont pas parfaitement pures de tout alliage; si la chose est légère, dans tout cas, elle doit s'abstenir. Les novices ne doivent point remplir les unes envers les autres le rôle odieux d'espion et de dénonciateur.

La novice qui se sent encline à faire des rapports doit s'efforcer de tarir dans son cœur la source de ce mal, et les deux moyens les plus efficaces qu'elle puisse employer pour atteindre ce but sont l'humilité et la charité dont elle est évidemment dépourvue.

8° *Le caractère scrupuleux.*

Nous renvoyons les novices qui pourraient être sujettes aux scrupules, à ce que nous avons dit

touchant cette maladie de l'âme, *Voie de la perfection dans la vie religieuse*, page 317. Nous leur indiquons seulement ici comme remède unique, mais infaillible, du mal qui les travaille, *l'obéissance la plus aveugle et la plus absolue* aux ordres de leur directeur et de leur maîtresse.

CHAPITRE X.

DES DIVERSES ÉPREUVES AUXQUELLES SONT EXPOSÉES LES MEILLEURES VOCATIONS.

Il n'y a point d'ordre si saint ni de lieu si secret où l'on n'éprouve des tentations; l'homme, tant qu'il vit, n'est jamais entièrement à l'abri de leurs attaques. Cet oracle du pieux auteur de l'*Imitation* se vérifie à la lettre à l'égard des vierges qui cherchent dans la solitude du cloître un refuge contre les ennemis du salut; elles trouvent, il est vrai, dans cet asile sacré, des armes nombreuses, variées et puissantes pour leur défense; elles y puisent une grande force et une grande énergie; mais, ces armes, cette force, cette énergie, loin de les dispenser de la vigilance chrétienne, sont

pour elles un avertissement de se tenir prêtes au combat; or, le noviciat est le temps où elles doivent s'attendre aux plus vives attaques de la part de leurs ennemis. Et pourquoi? C'est que le noviciat, pour celle qui aspire à la vie religieuse, est précisément, ainsi que nous l'avons exposé, un temps de guerre, de combats et de triomphes. C'est le temps où elle doit attaquer tous ses ennemis et les réduire en servitude; c'est le temps où elle doit attaquer et dompter la triple convoitise qu'elle porte dans son cœur, ainsi que toutes les passions subalternes dont cette convoitise est la source; où elle doit attaquer et dompter l'esprit de ténèbres, renverser tous ses plans et déjouer toutes ses ruses. Pourrait-elle espérer que tant et de si puissants ennemis se laisseraient vaincre, surtout lorsqu'elle vient les attaquer jusque dans leurs derniers retranchements? Ne doit-elle pas s'attendre, au contraire, à ce qu'aux efforts qu'elle fait pour renverser complétement leur empire ils opposent les attaques les plus violentes et les efforts les plus désespérés, afin de renverser ses projets? Or, c'est contre ces dangereuses attaques que nous voulons ici la prémunir, dans la crainte que l'ennemi ne lui persuade, comme trop souvent il cherche à le faire, que la violence et la multiplicité des tentations qu'elle éprouve sont une preuve que sa vocation n'est point véritable.

Quelles sont donc les épreuves ou tentations auxquelles sont plus ordinairement exposées, pendant les épreuves du noviciat, les personnes qui veulent se consacrer à Dieu dans la vie religieuse?

La première tentation que l'ennemi suggère à la novice, dit saint Liguori, que nous suivrons presque entièrement dans ce chapitre, a pour principe ses parents, dont il cherche à réveiller l'affection d'une manière désordonnée dans son cœur. Tantôt il lui remet sous les yeux les services qu'une personne faite, entendue et pleine de bonne volonté pourrait rendre à sa famille; tantôt il lui représente un père ou une mère qui, d'une voix mourante, demandent pour toute grâce qu'elle leur ferme les yeux. Ce cri, qui est celui de la nature, va quelquefois jusqu'à alarmer la conscience de la novice, et à la faire douter si, pour suivre un simple conseil, elle ne néglige point un précepte.

Pour triompher de cette tentation, la novice doit se rappeler que Jésus-Christ a déclaré *que celui qui aime plus que lui son père et sa mère n'est pas digne de lui*; qu'il est venu séparer ceux que la nature a unis par les liens du sang. Et pourquoi cet empressement du Sauveur à séparer les parents les uns des autres? Parce qu'il sait que lorsqu'il s'agit du salut éternel, et surtout de la

vocation religieuse, nous n'avons pas de plus grands ennemis que nos parents : *Les ennemis de l'homme*, dit-il, *sont dans sa propre maison*. Combien de jeunes personnes, en effet, ont perdu leur vocation et leur âme par suite d'une affection trop vive pour leurs parents ! La novice doit considérer que si ses parents l'ont aimée tendrement pendant quelques années, Dieu l'a aimée bien auparavant, puisqu'il l'a aimée de toute éternité et avec plus de tendresse ; qu'elle peut jouir encore tout au plus quelques années de la charité de ses parents sur la terre, tandis qu'elle doit jouir éternellement de la charité de Dieu dans le ciel. Que si ses parents ont fait quelques dépenses et supporté quelques incommodités pour elle, Jésus-Christ a donné pour elle et son sang et sa vie. Qu'elle considère encore que si elle abandonne Dieu par un amour trop charnel pour ses parents, sa douleur et ses remords seront extrêmes au lit de la mort ; lorsque, entourée de ses frères et neveux, qui l'assailliront de leurs doléances et de leurs importunités dans ce moment où les secours spirituels sont si nécessaires, en retour des richesses qu'elle leur laissera : elle n'en recevra pas un mot d'édification, mais qu'ils chercheront plutôt à l'étourdir pour diminuer sa crainte, la flatteront de vaines espérances de guérison, et l'empêcheront de se préparer à l'éternité. Qu'elle considère, au

contraire, quels seront sa paix et son bonheur à ce moment suprême si, étant demeurée fidèle à Dieu, elle a le bonheur de terminer sa course au milieu de ses sœurs en religion, qui alors lui prêteront avec un si vif empressement les secours de leurs prières, la soutiendront par l'espérance du ciel, et lui aideront à terminer son exil avec un doux calme et une paix tout divine.

La seconde tentation que l'ennemi suggère ordinairement à la novice est relative à la faiblesse de son tempérament, qui quelquefois se révèle par des infirmités qu'elle n'avait pas prévues. Ne vois-tu pas, lui dit-il, qu'en menant une vie pareille tu ruines ta santé, et que dans la suite tu ne seras plus bonne ni pour le monde ni pour Dieu? La novice doit combattre cette tentation par la confiance en Dieu, et se rappeler que s'il lui a donné la vocation, il saura aussi lui donner la santé pour la suivre. Si elle a été conduite dans la maison de Dieu par un désir pur et sincère de lui plaire, elle doit se dire : Je n'ai point caché et je ne cache point encore à mes supérieures l'état de santé où je suis; ils m'ont acceptée pourtant, et ils ne me congédient point : c'est donc la volonté de Dieu que je persévère; dussé-je souffrir, mourir même, qu'importe, pourvu que je fasse la conquête du ciel. Combien d'anachorètes sont allés se dévouer aux souffrances dans les grottes et dans

les forêts ! combien de martyrs ont volé au-devant des supplices et donné leur vie pour Jésus-Christ dans l'espérance du bonheur éternel! Presque toujours ces dérangements passagers de la santé disparaissent; et comme la sobriété et la paix de l'âme sont les meilleurs soutiens de la vie, on finit par jouir dans le cloître d'une santé plus prospère qu'au milieu des délices du monde.

Une troisième tentation qui attaque la novice est la crainte de ne pouvoir supporter les incommodités de la vie de communauté, telles qu'une nourriture commune et frugale, un lit peu commode, un sommeil peu prolongé, la séparation du monde, le silence, et surtout le renoncement à sa propre volonté. Lorsque la novice se voit attaquée par cette tentation, elle doit se dire à elle-même, comme saint Bernard : Pourquoi es-tu venue ici. Elle doit penser qu'elle n'est point entrée dans la maison de Dieu pour y mener une vie agréable, mais pour travailler à devenir sainte. Et comment parvient-on à le devenir ? Est-ce en cherchant ses aises, ses commodités, ses plaisirs ? Non ; mais en se faisant violence, en s'imposant des privations, en mortifiant ses désirs et sa nature; car, disait sainte Thérèse, *penser que Dieu admette à son amour ceux qui aiment leurs aises, c'est une erreur*. Ceux qui aiment véritablement Dieu ne soupirent point après le repos ; celle qui

n'est point fermement résolue à souffrir, et à tout souffrir pour Jésus-Christ, n'arrivera point à la sainteté ; elle n'obtiendra point non plus la paix de l'âme, car la paix ne se trouve point, comme nous l'avons vu, dans la possession des biens de ce monde et dans les plaisirs des sens ; d'après le témoignage de Salomon, *on n'y trouve que vide, misère et affliction d'esprit*. La vraie paix ne se trouve qu'en Dieu ; celle qui se donne tout à lui et cherche en lui toutes ses délices y trouve une joie et une paix parfaites. *Cherchez vos délices dans le Seigneur*, dit le roi prophète, *et il contentera tous les désirs de votre cœur*. Lorsque le P. Charles de Lorraine, frère du duc de ce nom, se trouvait seul dans sa pauvre cellule, il éprouvait une joie intérieure si vive, qu'il ne pouvait s'empêcher de la témoigner par des signes extérieurs ; et le bienheureux Séraphin, capucin, disait qu'il ne changerait pas un bout de son cordon pour toutes les richesses et toutes les dignités de la terre.

Une quatrième tentation qui assiège la novice, ce sont les troubles, les agitations et les anxiétés de l'âme. Ne voyez-vous pas, lui dit l'esprit tentateur, que vous ne trouvez pas ici la paix ? Vous avez perdu tout sentiment de dévotion ; tout y provoque en vous le dégoût et l'ennui : l'oraison, la lecture, la communion, les récréations même.

N'est-ce pas une preuve assez évidente que Dieu ne vous appelle point à un tel état? Oh! s'écrie saint-Liguori, quelle dangereuse tentation pour des novices sans expérience!

Pour surmonter cette tentation il est utile de se rappeler en quoi consiste la véritable paix sur cette terre, qui est un lieu de peines et d'épreuves: elle ne consiste point dans les délices spirituelles, qui d'elles-mêmes ne sont d'aucun mérite et ne nous rendent pas meilleurs aux yeux de Dieu; la vraie paix de l'âme consiste uniquement dans notre conformité à la volonté de Dieu. La conformité de notre volonté à celle de Dieu, lorsqu'il nous envoie des privations, des afflictions et des peines, est donc pour nous la source de paix la plus abondante. Combien est chère à Dieu l'âme fidèle qui persévère dans ses saints exercices sans espoir de consolation, et uniquement pour lui plaire! Elle ne reçoit aucune récompense actuelle; mais quels mérites n'amasse-t-elle pas pour le ciel? Qu'elle se console d'ailleurs, cet état pénible ne durera pas toujours; *Dieu,* dit l'Esprit Saint, *ne met point le juste à des épreuves sans terme :* après cette tempête excitée par l'ennemi, renaîtra le calme et la consolation. *Je donnerai au vainqueur,* dit Dieu, *une manne cachée;* et en effet, celles qui supportent avec patience et résignation ces aridités et ces désolations, en sont récompensées

ensuite par une abondance de consolations et de paix *qui*, comme le dit saint Paul, *surpasse tout sentiment.*

Une cinquième tentation est celle que l'esprit de mensonge suggère aux personnes qui, avant d'entrer en religion, ont déjà pratiqué la vie spirituelle dans le monde. Avant d'entrer en communauté, leur dit-il, vous vous livriez plus librement et plus souvent à l exercice d'oraison, vous pratiquiez plus de mortifications, vous gardiez plus facilement le silence et la retraite intérieure, etc. Tout cela maintenant vous est difficile, et vous le deviendra davantage encore lorsque, après votre profession, vous aurez quelque office distrayant.

Les novices qui prêtent l'oreille à cette tentation ignorent le mérite de l'obéissance. Celui qui dans le monde se livre pour Dieu à la lecture, à la méditation, aux austérités et aux autres œuvres, lui offre sans doute des actes méritoires, mais il ne se donne pas lui-même à Dieu ; tandis que celui qui en religion se lie par le vœu d'obéissance non-seulement offre ses œuvres, mais encore s'offre et se donne lui-même tout entier à Dieu ; en sorte qu'il peut lui dire : Seigneur, vous ayant complétement consacré ma propre volonté, je n'ai plus rien que je puisse vous donner. La volonté est la chose dont l'homme à le plus de peine à se

dépouiller, mais c'est le don le plus agréable que nous puissions faire à Dieu, et c'est celui dont il est le plus jaloux. Par suite de son vœu d'obéissance, qui la consacre totalement à Dieu, la religieuse mérite, non-seulement lorsqu'elle prie, jeûne, se mortifie, etc., mais encore lorsqu'elle se livre aux œuvres les plus ordinaires, lorsqu'elle travaille des mains, lorsqu'elle est à table, à la récréation, au repos, etc. Dans le vaisseau religieux, disait le pieux Louis de Gonzague, on avance toujours, lors même qu'on ne rame point. Aussi, combien de personnes pieuses n'a-t-on pas vues quitter le monde, dans la pensée que si les œuvres que l'on fait de son propre mouvement sont méritoires, celles que l'on fait par obéissance le sont beaucoup plus.

Une sixième tentation qu'éprouvent les novices, c'est la pensée que si elles rentraient dans le monde elles y opéreraient plus facilement leur salut et y feraient plus de bien. L'esprit de ténèbres fait oublier à ces âmes tous les piéges tendus à l'innocence au milieu du siècle; piéges auxquels plus d'une fois peut-être elles se sont autrefois laissé prendre. Les obstacles que l'on y rencontre dans la pratique de la vertu, obstacles qui par le passé se sont mille fois opposés à leurs pieux desseins; la ruine spirituelle de tant de personnes qu'elles ont vues s'éloigner de la voie du salut et

tomber dans l'abîme de la perdition; les périls nombreux auxquels elles furent elles-mêmes exposées, et les chutes déplorables qu'elles firent : ce cruel ennemi fait mille efforts pour effacer tout cela de leur mémoire; puis il leur rappelle, sous les formes les plus attrayantes, la vertu plus ou moins solide de quelques personnes de leur connaissance, qui dans le monde étaient l'objet de la vénération publique, qui répandaient partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et ajoutaient chaque jour des bonnes œuvres sans nombre à celles qu'elles avaient amassées déjà pour le ciel; oui, l'esprit de ténèbres leur peint tout cela de la manière la plus vive, et, prêtant l'oreille à ses suggestions, ces pauvres âmes s'imaginent être élevées à la même sainteté, recueillir elles-mêmes au milieu du monde une moisson abondante de toutes espèces de bonnes œuvres, et y opérer comme de nouveaux apôtres la conversion de leurs parents, de leurs amis et même peut-être des plus grands pécheurs. Nous avons vu des novices séduites ainsi par l'esprit tentateur; nous en avons vu même céder à la tentation, malgré nos avertissements et nos efforts pour les retenir, quitter leur solitude et rentrer dans le monde; et, comme elles y étaient entraînées par un ennemi perfide, presque toujours nous les y avons vues devenir ses victimes, abandonner leurs exercices, aban-

donner même la voie de la vertu et tomber dans l'abîme. Pour se sanctifier au milieu du monde il faut y être appelé ; mais lorsque, appelé à se sanctifier dans la solitude, on se jette imprudemment au milieu des écueils et des tempêtes du monde, on ne peut que s'y perdre. Relire à ce sujet le chapitre XVI de la première partie de cet ouvrage.

Une septième tentation qu'éprouvent les novices, c'est de changer de monastère. Les épreuves qu'on leur fait subir sont souvent le principe de cette tentation : elles ont peine à corriger leurs défauts, à dompter leurs passions ; les maîtresses les avertissent, les reprennent, les humilient, afin de les former et de leur aider à atteindre le but sacré qu'elles se sont proposé en entrant dans la solitude, c'est-à-dire de mourir à elles-mêmes. Elles reçoivent sans doute ces soins spirituels avec reconnaissance ; mais quelquefois la nature se fatigue, se révolte ; l'ennemi du salut, toujours aux aguets et prêt à profiter de la moindre circonstance pour les dégoûter, leur fait envisager le zèle de leur maîtresse comme une dureté qui a quelque chose de cruel, leur persuade qu'ailleurs elles seraient mieux traitées, et leur inspire le désir d'aller ailleurs. C'est une malade qui veut changer de lit ; un autre lit ne la guérira pas. Il faut corriger ses défauts, mourir à soi-même et devenir

humble, chose indispensable dans tous les monastères. Celles qui en changent, nous en avons été témoin, perdent presque toujours leur vocation.

Une huitième tentation qu'éprouvent les novices est de changer d'ordre. Elles sont favorisées de quelques consolations spirituelles; elles se sentent peut-être embrasées d'amour jusqu'à verser des larmes. Ne voyez-vous pas, leur dit l'ennemi du salut, qu'au lieu d'être appelées à une vie si active qui ne vous laisse point de temps pour la méditation, vous êtes appelées à une vie intérieure et contemplative?

Les novices doivent se mettre fortement en garde contre cette tentation, qui est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus spécieuse. Elles ne sont point entrées dans l'ordre où elles sont présentement sans un dessein particulier de Dieu; mais s'il les a appelées dans l'ordre où la vie active est unie à la vie contemplative, elles doivent craindre que la pensée de quitter cet ordre pour un autre ne vienne de l'enfer, qui veut par là leur faire perdre leur vocation. Saint Philippe de Néry disait qu'il ne faut pas quitter un état bon pour un meilleur, sans être bien certain que ce soit la volonté de Dieu. Ainsi, pour ne pas être exposées à s'égarer, il faudrait que les novices fussent bien certaines que Dieu veut qu'elles passent à un autre

ordre; mais quelle certitude en auront-elles, surtout lorsque leur directeur et leurs supérieures leur assurent que leur désir n'est qu'une tentation?

Les novices doivent considérer d'ailleurs, comme l'enseigne saint Thomas, que, bien que la vie contemplative (prise en elle-même) soit plus parfaite que la vie active, cependant une vie mixte, c'est-à-dire où l'oraison et l'action se trouvent réunies, est la plus parfaite, parce que telle fut la vie de Jésus-Christ; or, telle est la vie qui a lieu dans toutes les communautés où la vie active est admise, c'est-à-dire, où l'on s'occupe d'œuvres pieuses; telles que l'éducation, le soin des malades, etc. Plusieurs heures y sont toujours consacrées au silence et à l'oraison. La plupart de celles qui quittent leur ordre pour un autre perdent leur vocation : nous en avons pour preuve l'expérience.

Une neuvième tentation qu'éprouvent les novices, c'est la crainte de ne pouvoir jamais arriver à la perfection qu'exige la vie religieuse. Elles retrouvent toujours en elles-mêmes les mêmes passions, les mêmes tentations : après mille combats et mille victoires, il leur semble qu'elles sont aussi peu avancées que le premier jour; quelquefois même elles sont tentées de croire qu'elles reculent dans la vertu.

Pour triompher de cette tentation, les novices ont besoin de se rappeler.

1° Que triompher de ses passions ce n'est point les détruire de manière à n'en plus ressentir les attaques, puisque les plus grands saints, élevés au sommet de la perfection chrétienne, y ont encore été en butte; mais que c'est les dompter, les vaincre chaque fois qu'elles se soulèvent contre nous, leur commander, en un mot, comme le maître commande à son esclave; et nous les renvoyons sur ce point à la *Voie de la véritable et solide vertu*, page 105.

2° Elles ont besoin de se rappeler l'oracle de l'Esprit Saint, commenté par tous les maîtres de la vie spirituelle, et qui nous déclare *que la vie de l'homme sur la terre est un combat continuel;* oracle qui est applicable aux personnes qui embrassent la vie parfaite, aussi bien qu'à celles qui demeurent dans la vie commune. Elles liront encore avec fruit sur ce point la *Véritable vertu*, page 116.

3° Enfin elles ont besoin de se rappeler que le vrai progrès dans la vertu ne consiste point à être plus rarement ou moins violemment tenté, mais à combattre avec plus de courage et de générosité. Au même ouvrage, p. 195. Que souvent le redoublement des attaques de l'ennemi, et la vue plus claire et plus distincte de nos défauts et de

nos misères sont une preuve de notre avancement spirituel. Au même ouvrage, pages 169 et 191.

Enfin, une dixième tentation qu'éprouvent les novices est une espèce de frayeur à la vue de cette longue chaîne de sacrifices et de mortifications que leur présente la vie religieuse.

Pour surmonter cette tentation elles doivent relire ce que nous avons dit dans la première partie de cet ouvrage, en mettant la vie religieuse en parallèle avec la vie du monde, relativement à la pauvreté, à la chasteté et à l'obéissance, etc.; mais surtout relativement à la mort d'une bonne religieuse, chapitre XVII. Qu'elles se rappellent encore, dans ces périlleux moments, la brièveté de la vie, le bonheur parfait qui les attend dans le ciel pour prix de leurs sacrifices; tout ce que les saints ont entrepris, et exécuté avec tant de courage et de sagesse pour s'assurer la possession de ce bonheur, et que l'auteur de l'Imitation nous raconte avec une onction si merveilleuse dans le chapitre XVIII de son premier livre; enfin tous les sacrifices que les personnes du monde s'imposent pour arriver à un bonheur fragile et passager.

APPENDICE.

Précis des vertus auxquelles doit particulièrement s'exercer une novice qui veut assurer sa persévérance, d'après saint Liguori.

1° Désirer de s'avancer toujours de plus en plus dans l'amour de J. C. Les saints désirs sont des ailes, qui servent à voler vers Dieu : pour les alimenter, il est utile de méditer souvent sur la passion du Sauveur, de lui adresser pendant le jour de fréquents actes d'amour, commençant le matin dès le réveil, et s'endormant le soir au milieu des mêmes sentiments.

2° Faire chaque semaine la sainte communion, autant de fois que le directeur et les supérieures veulent bien la permettre ; et chaque jour la communion spirituelle au moins trois ou quatre fois.

3° Visiter le saint sacrement avec dévotion toutes les fois qu'il est d'usage ou qu'on a la permission de le faire ; et dans ces visites, après les actes de foi, de reconnaissance, d'amour et de contrition, prier avec ferveur, pour obtenir le don de persévérance et du saint amour. Lorsqu'il arrive des troubles, des humiliations, ou autres choses pénibles, avoir recours au saint sa-

crement, au moins en esprit, sans quitter le lieu où l'on se trouve.

4° Tous les matins, en se levant, s'offrir à Dieu dans la disposition de souffrir sans murmure toutes les contrariétés qui pourront survenir pendant le jour, et lorsqu'il en arrive quelqu'une dire au fond de son cœur : *Seigneur, que votre volonté soit toujours accomplie.*

5° Se réjouir de la béatitude infinie de Dieu. Celle qui aime Dieu plus qu'elle même doit être plus touchée de la félicité de Dieu que de la sienne propre.

6° Désirer le ciel, et par conséquent la mort, qui seule nous délivre du danger de perdre Dieu, et nous ouvre le séjour où nous pourrons l'aimer de tout notre cœur, et pendant l'éternité tout entière.

7° Désirer que tous les hommes soient embrasés de l'amour de J. C ; faire son possible pour allumer ce feu sacré dans tous les cœurs, et pour cela parler souvent avec ses compagnes du saint amour.

8° Agir avec Dieu généreusement et sans aucune réserve ; ne lui refusant jamais rien de ce qui peut lui plaire ; recherchant, au contraire, avec empressement tout ce qui peut lui être agréable, sans craindre sa peine.

9° Faire toutes ses actions dans le seul but de plaire à J. C., et dire dans son cœur avant de les commencer : *Vous seul, ô mon Dieu! que ceci soit tout pour vous.*

10° S'offrir plusieurs fois le jour à J. C. pour souffrir toutes les peines de la vie en vue de son amour, et dire : *O Jésus! je me donne tout à vous ; me voilà : faites de moi tout ce qu'il vous plaira.*

11° Être dans la résolution de mourir plutôt que de commettre un seul péché, même véniel, de propos délibéré.

12° Se refuser ses propres satisfactions, même permises ; le faire au moins deux ou trois fois le jour ; et quand on entend parler des richesses, des honneurs, des plaisirs du monde, penser que tout ce qui est terrestre finit, et dire : *Mon Dieu, je ne désire que vous seul ; vous êtes mon seul et unique bien.*

13° Aimer la solitude et le silence, pour s'entretenir et converser seule avec Dieu : et pour cela, rechercher le cœur et la cellule, fuir le monde et les parloirs.

14° Embrasser courageusement toutes les mortifications extérieures qui sont en usage ; mais s'attacher particulièrement aux mortifications intérieures, comme de s'abstenir de toute curiosité, de toute réponse aux injures que l'on reçoit, de tout acte, en un mot, qui ne tend qu'à notre propre satisfaction.

15° Remplir chaque exercice de dévotion comme s'il était le dernier, et pour cela rappeler souvent la pensée de la mort; lorsqu'on est au lit se souvenir qu'on y doit rendre un jour le dernier soupir.

16° Ne jamais abandonner ses dévotions accoutumées ni aucune bonne œuvre, soit par respect humain, soit par sécheresse ou dégoût.

17° Ne point se plaindre, pendant les maladies qu'on peut éprouver, du peu d'assiduité des médecins ou des infirmières, et s'étudier à cacher, autant que possible ses souffrances, à moins que la prudence n'exige qu'on agisse autrement.

18° Surmonter et chasser la tristesse, conservant

dans l'adversité la paix de l'âme et un visage serein. Celle qui est soumise à la volonté de Dieu ne doit jamais se laisser aller à la tristesse.

19° Dans les tentations, recourir avec confiance à Jésus et à Marie, ne cessant de répéter tant qu'elles durent : *Jésus, Marie, venez à mon aide.*

20° Mettre toute sa confiance dans les mérites de la passion de J. C., dans l'intercession de Marie, et demander à Dieu chaque jour d'augmenter en nous cette confiance.

21° Lorsqu'on a commis quelque faute, ne pas se laisser troubler et décourager lors même qu'on serait tombée plusieurs fois dans le même péché; mais en concevoir de suite un vif repentir, et former de nouveau la résolution de se corriger, en redoublant de confiance en Dieu.

22° Faire du bien à celles qui nous font du mal, au moins en priant Dieu pour elles.

23° Répondre avec douceur à celles qui pourraient nous maltraiter en actions ou en paroles, de manière à les apaiser et à les ramener à nous.

24° Lorsqu'on éprouve quelque trouble garder le silence jusqu'à ce que le calme soit revenu ; c'est le moyen d'éviter mille fautes qui échappent trop souvent dans ces pénibles moments.

25° Dire toujours du bien du prochain, et excuser ses intentions lorsqu'on ne peut excuser ses actes.

26° Rendre au prochain tous les services possibles, et spécialement à celles qui peuvent être mal disposées à notre égard.

27° Ne rien faire ou dire qui puisse déplaire à ses

compagnes, à moins que ce ne soit pour plaire davantage à Dieu. S'il arrive qu'on en offense quelqu'une, lui demander pardon.

28° Offrir à Dieu les mépris dont on peut être l'objet, et ne jamais s'en plaindre à personne.

29° Observer ponctuellement les règles de son monastère. Saint François de Sales disait que la plus austère des pénitences, pour une religieuse, est de renoncer à sa propre volonté ; que sa prédestination est attachée aux règles qu'elle a embrassées ; et il ne recommandait rien autre chose aux supérieures, pour s'acquitter dignement de leur charge, que d'observer celles de leur maison et de les faire observer aux autres.

30° Voir J. C. dans la personne de ses supérieures, et leur obéir ponctuellement et sans réplique.

31° Aimer à remplir les offices les plus bas. Choisir pour soi les objets les plus pauvres. Se mettre sous les pieds de la dernière de ses sœurs. Ne parler de soi ni en bien ni en mal. Ne jamais s'excuser lorsque l'on reçoit quelque reproche ou qu'on est l'objet de quelque calomnie, à moins que la justification ne soit nécessaire pour empêcher que les autres ne soient scandalisées.

32° Se rappeler souvent qu'on est venue en religion non pour y trouver ses aises, mais pour y souffrir ; non pour y trouver l'abondance, mais pour s'y imposer des privations ; non pour y être honorée, mais pour y être méprisée; non pour y faire sa volonté, mais celle des autres.

33° Renouveler sans cesse la résolution de travailler à devenir sainte, et ne se laisser dégoûter ni par les sécheresses, ni par les dégoûts, ni par quelque épreuve que ce soit.

34° Se conformer entièrement à la volonté de Dieu dans toutes les choses qui peuvent être pénibles, telles que les souffrances, les infirmités, les affronts, les contradictions, la mort des personnes les plus chères; et pour cela diriger toutes ses actions, ses communions, ses méditations, ses prières, dans le but d'obtenir de Dieu l'amour et l'accomplissement de sa sainte volonté.

35° Avoir une tendre dévotion envers les saints, mais spécialement envers Marie.

36° Au premier coup de cloche quitter tout ce que l'on fait pour se rendre aux exercices; laisser, à l'exemple des saints, une lettre à moitié formée, un point à moitié fait.

37° Ne rien demander et ne rien refuser.

Ne rien demander. Celle qui demande un emploi, on doit le lui refuser; car elle n'y pourra acquérir aucun mérite, et y commettra mille fautes. Ce n'est pourtant point une faute de rechercher les emplois les plus bas par humilité; mais si on ne les obtient pas, on doit être également satisfait.

Ne rien refuser. Lorsqu'un office est assigné à une novice, elle doit l'accepter sans observation. Elle peut seulement révéler en secret à la supérieure les inconvénients qu'elle y aperçoit; puis obéir sans réplique.

38° Fuir les contestations, donner modestement son avis, et laisser les autres exposer le leur sans le blâmer et le contredire.

39° Dire du bien de toutes les autres, et ne jamais révéler ou faire remarquer leurs défauts. Les langues médisantes sont la peste des monastères.

40° Chérir l'oraison; méditer souvent sur ses fins der-

nières, la mort, le jugement, le paradis et l'enfer; mais particulièrement sur la passion du Sauveur. Celle, dit saint Bonaventure, qui veut conserver la ferveur et avancer dans la perfection, doit toujours avoir sous les yeux J. C. mourant sur la croix.

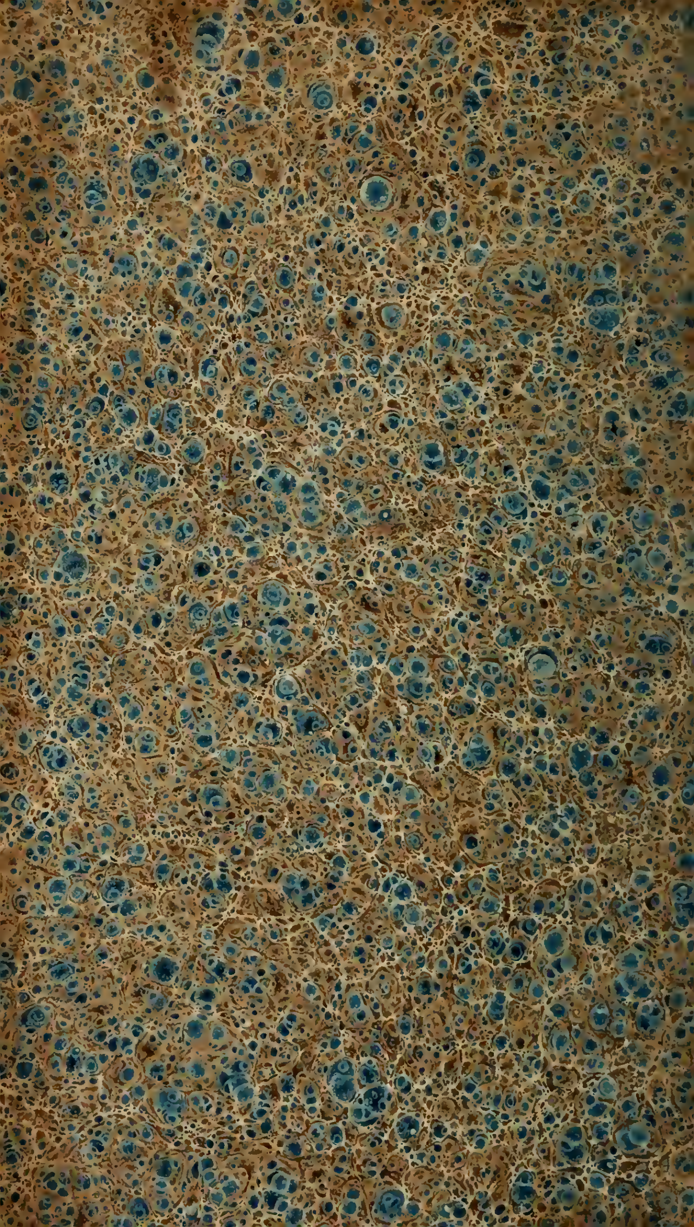
FIN.

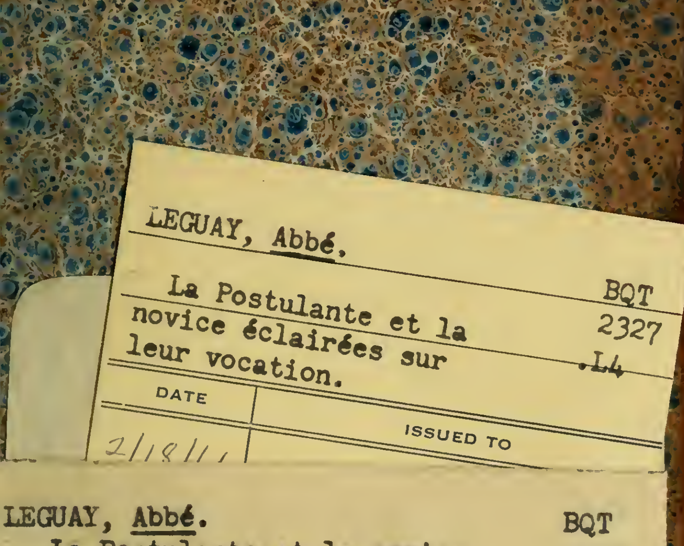
TABLE DES MATIÈRES.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.




LEGUAY, Abbé.
La Postulante et la novice éclairées sur leur vocation.
BQT
2327
.L4
DATE
ISSUED TO
2/18/11

